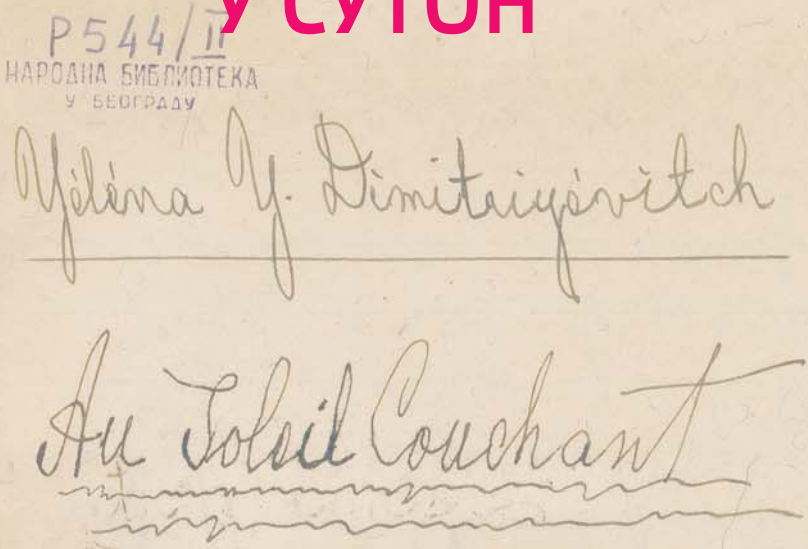
Yéléna Y. Dimitriyévitch
AU SOLEIL COUCHANT

Јелена Ј. Димитријевић
У СУТОН



P544/II
НАРОДНА БИБЛИОТЕКА
У БЕОГРАДУ

YÉLÉNA Y. DIMITRIYÉVITCH AU SOLEIL COUCHANT ЈЕЛЕНА Ј. ДИМИТРИЈЕВИЋ У СУТОН

Yéléna Y. Dimitriyévitch

AU SOLEIL COUCHANT

Јелена Ј. Димитријевић

У СУТОН

Le présent recueil de poèmes *Au Soleil Couchant / У сутон de Yéléna Y. Dimitriyévitch* est préparé dans le cadre du projet *Književenstvo, théorie et histoire de la littérature féminine en langue serbe jusqu'à 1915*, financé par le Ministère de l'éducation, de la science et du développement technologique, grâce auquel le recueil est publié, en collaboration avec la Bibliothèque nationale de Serbie où le manuscrit est conservé sous la signature R544.

Le texte original de Yéléna Y. Dimitriyévitch est transcrit du manuscrit littéralement, sans corrections de grammaire ni adaptations à la langue contemporaine. En revanche, les accents manquants y sont rajoutés alors que les accents excédents sont retirés le cas échéant. Les notes explicatives de l'auteure ainsi que celles du traducteur sont données en bas de page.

Збирка песама *Au Soleil Couchant / У сутон* Јелене Ј. Димитријевић припремљена је у оквиру пројекта Министарства просвете, науке и технолошког развоја, *Књиженство, теорија и историја женске књижевности на српском језику до 1915. године*, а објављена је захваљујући подршци истог Министарства и у сарадњи са Народном библиотеком Србије у којој се рукопис збирке чува под сигнатуром Р544.

Изворни текст Јелене Ј. Димитријевић на француском транскрибован је из рукописа дословно, без исправљања граматичких омашки и без адаптација на савремени језик. С друге стране, додати су француски акценти тамо где су недостајали и уклоњени тамо где не треба да буду. У фуснотама су дата додатна објашњења и коментари како саме ауторке тако и преводиоца збирке.

Yéléna Y. Dimitriyévitch
AU SOLEIL COUCHANT

Јелена Ј. Димитријевић
У СУТОН

Rédactrice
Zorica Bečanović Nikolić, professeure associée

Уредница
Проф. др Зорица Бечановић Николић

Transcription et traduction
Vladimir Đurić, maître de conférences

Транскрипција и превод
Доц. др Владимир Ђурић

ФИЛОЛОШКИ ФАКУЛТЕТ УНИВЕРЗИТЕТА У БЕОГРАДУ
НАРОДНА БИБЛИОТЕКА СРБИЈЕ

Књиженство, теорија и историја женске књижевности на српском језику до 1915. године

Yéléna Y. Dimitriyévitch *Au Soleil Couchant*

Rédactrice
Zorica Bečanović Nikolić, professeure associée

Transcription et traduction
Vladimir Đurić, maître de conférences

Rapporteurs
Jelena Pilipović, professeure des universités
Dubravka Đurić, professeure des universités
Magdalena Koch, professeure associée
Milica Vinaver Ković, maître de conférences
Nikola Bjelić, maître de conférences

Éditeurs
Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade
Bibliothèque nationale de Serbie

Responsables éditoriaux
Ljiljana Marković, professeure des universités
Laslo Blašković

Couverture et mise en page
Nataša Teofilović, professeure associée

Lecture
Marija Bulatović, master
Lecture du texte français
Nikola Bjelić, maître de conférences

Sur les presses de
Чигоја штампа

Tirage
240
ISBN 978-86-6153-631-1
COBISS.SR-ID 15728393

Belgrade, 2020.

Јелена Ј. Димитријевић *У сутон*

Уредница
Проф. др Зорица Бечановић Николић

Транскрипција и превод с француског
Доц. др Владимир Ђурић

Рецензенти
Др Јелена Пилиповић, редовна професорка
Др Дубравка Ђурић, редовна професорка
Др Магдалена Кох, ванредна професорка
Др Милица Винавер Ковић, доцент
Др Никола Бјелић, доцент

Издавачи
Филолошки факултет Универзитета у Београду
Народна библиотека Србије

За издаваче
Проф. др Љиљана Марковић
Ласло Блашковић

Дизајн и прелом
Др Наташа Теофиловић, ванредна професорка

Лектура и коректура
Мср Марија Булатовић
Лектор за француски језик
Др Никола Бјелић, доцент

Штампа
Чигоја штампа

Тираж
240
ISBN 978-86-6153-631-1
COBISS.SR-ID 15728393

Београд, 2020.

TABLE / САДРЖАЈ

AVANT-PROPOS (Zorica Bečanović Nikolić) i
ПРЕДГОВОР (Зорица Бечановић Николић) vii

***AU SOLEIL COUCHANT* : Livre I** 1
***AU SOLEIL COUCHANT* : Livre II** (*Les Roses sous le Givre*) 45

MANUSCRIT / РУКОПИС 71

***У СУТОН:* прва свеска** 183
***У СУТОН:* друга свеска** (*Руже под инеом*) 225

POSTFACE (Vladimir Đurić) 249
ПОГОВОР (Владимир Ђурић) 255

NOTE SUR L'AUTEURE 270
БЕЛЕШКА О АУТОРКИ 271

NOTE SUR LE TRADUCTEUR 272
БЕЛЕШКА О ПРЕВОДИОЦУ 273

Zorica Bečanović Nikolić

Avant-Propos

Dans le contexte européen, on peut penser et parler de la littérature serbe de maintes perspectives. On peut étudier les époques et les courants, les écoles poétiques et les mouvements qui correspondent aux courants stylistiques et typologiques dans les littératures européennes. Par suite, il y a des relations intertextuelles que les écrivains développent en pratiquant leurs propres visions allusives, leur érudition féconde, ainsi que les procédés littéraires à leur guise, invitant à la réponse, qui leur sera réceptive, des lecteurs à un horizon de compréhension approprié. Dans le contexte de la culture européenne, il y a des œuvres des écrivains qui ont exprimé leurs expériences européennes en écrivant la fiction et les récits de voyage tels Njegoš et Ljubomir Nenadović au XIXe siècle, puis Andrić, Crnjanski, Rastko Petrović et Isidora Sekulić au XXe siècle, pour ne citer que les classiques les plus célèbres de la littérature serbe, jusqu'aux nombreux écrivains contemporains.

Parmi les écrivains serbes, il y avait les polyglottes qui parlaient des langues étrangères, qui lisaient, faisaient des notes, et parfois écrivaient en langue étrangère. L'expérience de Laza Kostić de 1864 est bien connu lorsque, à l'occasion des trois cents ans de la naissance de Shakespeare, il a écrit le poème *À l'occasion de la Tricentenaire de*

Shakespeare en serbe et en anglais, ce dernier étant sa quatrième langue étrangère.[1] Le livre devant les lecteurs est une expérience semblable. Voyageuse mondiale et polyglotte, amoureuse de l'Orient, autant anglophile que francophile, femme du monde et cosmopolite, Jelena J. Dimitrijević[2] a également écrit de la poésie en français, l'une de ses langues préférées. Bien qu'elle se place d'abord dans le contexte européen avec ses récits de voyage,[3] puis avec sa prose, notamment avec le roman *Nove* (*Les Émancipées*),[4] une sorte de « la tranche de vie » des jeunes Turques éduquées au début du XXe siècle, qui revivent douloureusement leur identité hybride, déchirées entre le patriarcat turc et l'éducation libérale européenne, et dont le contenu pourrait être résumé par la phrase « se guérir de l'Europe », Jelena Dimitrijević a également écrit de la poésie, en serbe,[5] mais aussi en français et en anglais.

Dans les poèmes en français, l'auteure ressemble parfois à ses héroïnes du roman *Les Émancipées*, avec qui elle partage une exaltation romantique dans la rencontre avec la langue et la culture françaises. En revanche, elle est moins sujette à l'ironie romantique, plus exprimée dans le roman qui lui a valu le surnom « Pierre Loti serbe ». À travers ses poèmes, cependant, Jelena Dimitrijević montre qu'elle a incorporé la poésie française dans la base de sa sensibilité émotionnelle et

1 Zorica Bečanović Nikolić, « L'Expérience poétique de Laza Kostić en serbe et en anglais : les deux autographes de la conception du poème *À l'occasion de la Tricentenaire de Shakespeare* » in *Littérature comparée : théorie, interprétations, perspectives*, réd. Adrijana Marčetić, Zorica Bečanović Nikolić, Vesna Elez, Faculté de Philologie, Belgrade, 2016, pp. 281–297. [Зорица Бечановић Николић, „Песнички експримент Лазе Костића на српском и на енглеском: два аутографа концепта песме *О Шекспировој тристагодишњици*“, у: *Компаративна књижевност: теорија, тумачења, перспективе*, уредиле Адријана Марчетић, Зорица Бечановић Николић, Весна Елез, Филолошки факултет, Београд, 2016, 281–297.]

2 Dans le texte français de cette édition (Avant-propos, Postface, notes), au lieu de la version originale *Yéléna Y. Dimitriyévitch* que l'auteure utilisait dans les éditions françaises, nous allons employer la graphie latine serbe *Jelena J. Dimitrijević* qui est dans l'usage commun.

3 Voir : http://knjizenstvo.etf.bg.ac.rs/sr/authors/jelena-dimitrijevic.

4 Jelena Dimitrijević, *Les Émancipées* ; Biljana Dojčinović, « Le rêve magique de l'Orient – la réalité dans le roman *Les Émancipées* de Jelena Dimitrijević », Belgrade : Službeni glasnik, 2012. [Јелена Димитријевић, *Нове*; Биљана Дојчиновић, Чаробни сан Истока – стварност у роману *Нове* Јелене Димитријевић, Београд: Службени гласник, 2012].

5 Jelena Dimitrijević, *Poèmes I* (*Poèmes de Jelena*), Niš : Ž. Radovanović, 1894. [Јелена Димитријевић, *Песме I* (*Јеленине песме*), Ниш: Ж. Радовановић 1894]. Elle a publié de nombreux poèmes dans les revues serbes. Voir: http://knjizenstvo.etf.bg.ac.rs/sr/authors/jelena-dimitrijevic.

créative, en choisissant la langue française, outre sa langue maternelle serbe, comme moyen d'expression lyrique. Ceci dit, grâce à sa poésie intimiste en langue étrangère, elle se situe dans le contexte européen d'une manière inhabituelle, montrant son identité hybride, polyglotte et cosmopolite, qui a émergé en Serbie, à l'est de l'Europe et à l'ouest de l'Orient, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Dans quelle mesure et pourquoi ces poèmes, que nous publions dans cette édition bilingue, c'est-à-dire dans leur version originale en français et leur traduction serbe faite par Vladimir Đurić, avec les commentaires du traducteur et la postface littéraire et historique, sont-ils importants pour percevoir la littérature serbe dans le contexte européen ? Dans quelle mesure et de quelle manière communiquent-ils avec les lecteurs au début du XXIe siècle, une centaine d'années après leur rédaction ?

Jelena Dimitrijević a consacré une grande partie de sa vie à l'apprentissage des langues étrangères, afin de comprendre d'autres cultures, notamment des femmes d'autres cultures – française, anglaise et américaine, qui représentaient l'avant-garde du progrès culturel, social et technologique occidental, de la lutte pour le suffrage et du premier féminisme. Elle s'est rapprochée de la culture turque à Niš, où elle a longtemps vécu, se liant d'amitié avec des femmes turques qui l'ont accueillie dans leurs harems grâce à sa connaissance de leur langue. Par suite, elle a abordé la culture arabe et indienne lors des voyages où elle a connu de nombreux visages de l'Orient à travers son histoire, ses religions et ses coutumes, mais aussi en rencontrant ses contemporains, comme le poète Rabindranath Tagore, ou bien des femmes savantes et proto-féministes. Elle était attirée par les différences religieuses et culturelles, puis par les différences dans les coutumes sociales et familiales et dans les relations hommes-femmes et femmes-femmes, mais en examinant les différences, elle a toujours réussi, de façon à la fois intime et humaniste, à saisir les similitudes qui lui permettaient de parcourir librement la planète en tant que « femme du monde ». Il n'y avait, bien sûr, rien de mondain ou de blasé dans son cosmopolitisme unique, curieux, chaleureux et humain.

Ce libre accès de l'esprit et des émotions que Jelena Dimitrijević pratiquait envers des autres, femmes et hommes de sa propre culture

et de l'étranger, était le produit de son grand besoin de s'exprimer, en langues serbe et étrangères, de son besoin de traduire en mots, serbes et étrangers, la vie, l'émotion, l'amour, la souffrance, l'admiration, l'extase, la douleur, la curiosité, la connaissance etc. L'intimité et l'introspection, mais aussi une vision globale de la vie, les valeurs auxquelles l'auteure tenait, les rencontres avec les personnes qui ont marqué sa vie, atteignent les lecteurs de ses vers écrits en français correct, sans grande bravoure poétique dans la forme, mais suffisamment intéressants pour représenter une rareté historique et littéraire, une expérience lyrique qui mérite l'attention.

Jelena Dimitrijević n'a pas réussi à trouver une expression stylisée originale, poétiquement unique et sans précédent dans une langue étrangère, mais la fascination de l'auteure pour la langue française est évidente. Il y a un certain érotisme polyglotte dans son expression. C'est comme si elle échangeait des caresses avec le français quand elle utilise l'expression « l'âme de la femme » dans un vers libre du poème « Problème unique » :

> O savants ! Ce savant où est-il qui aurait pu résoudre
> Ce problème unique – l'âme de la femme ?
> Ou tout simple, bref :
> La femme ?

Ou bien dans le poème « L'Orient » quand l'adoration de celui-ci se transforme en une câlinerie allitérative de ses ruelles :

> ...cette rue ou ruelle me semblait
> Si belle ! Ô si belle !

Dans le poème « Aux tyrans et aux prétentieux », elle exprime en onomatopée, en rime couronnée de plus, la violence des puissants qui tentent d'enchaîner la pensée d'un être libre :

> Vous tâchez d'enchaîner de vos chaînes ma pensée
> Comme on en enchaîne un chien.

Une simple expression dans une langue étrangère semble porter l'énergie d'une performance poétique qui oscille entre deux cultures et les relie avec l'enthousiasme d'exprimer les subtilités de l'expérience de soi et du monde par un moyen qu'on ne maîtrise pas comme sa langue

maternelle. Pour Jelena Dimitrijević, l'« étrangisation » inhérente à l'expression poétique se manifeste déjà par le fait qu'on s'exprime dans une langue étrangère.

En ce qui concerne le contenu des poèmes, il est nécessaire de souligner le large éventail de sujets qui animent l'esprit de Jelena Dimitrijević. En l'occurrence, on y trouve une figure historique concrète comme la noble indienne Dorab Tata du peuple Parsi. D'autres poèmes se concentrent sur les phénomènes culturels : l'Orient, avec ses coutumes, religions, architectures, odeurs, et parfois, de la même manière, la culture française comme dans le poème « Paris », ou bien espagnole dans le poème « Espagne ». On pourrait dire que la grande voyageuse écrivait des lettres d'amour en vers adressées aux pays qu'elle aimait, tandis que la féministe écrivait aux femmes qu'elle admirait. Souvent, l'introspection confessionnelle est au centre de l'expression lyrique de Jelena Dimitrijević. Dans les poèmes « Le Souvenir sacré » et « Le Camarade courageux », en forme lyrique apparaissent les souvenirs des deux figures les plus importantes dans la vie de l'auteure, celles de la mère et du mari, son compagnon de vie qu'elle a perdu dans la Grande guerre. Les poèmes « Le Déclin de la vie » et « Le Problème unique » sont des polémiques intellectuelles en forme poétique. Le mystère de la complexité et des contradictions incompréhensibles de l'existence humaine dans le temps se trouve au cœur des poèmes « Persistance », « On dit » et « Au carrefour ». Dans le « Voyage mystique » ainsi que dans « Les Privilèges sacrés », nous assistons aux dialogues, semblables à ceux que Saint Jean de la Croix, mystique espagnol du XVIe siècle, a menés avec sa propre âme, mais dans une tonalité plutôt platonicienne que chrétienne, discernant le chemin inconnaissable de l'âme, à la fois dans l'expérience humaine exprimable et dans le pressentiment indicible de ses potentiels transcendants. Il y a aussi des poèmes qui représentent des vignettes captivantes de la vie urbaine comme « La Vendeuse de fleurs ». Les poèmes courts « On dit » et « Au carrefour » sont les moins narratifs et descriptifs, mais les plus efficaces dans leur expression concise de réconciliation avec les contradictions et les incertitudes de la vie, ainsi qu'avec la certitude de la mort.

L'introspection, la mise en question de soi, l'orientation vers les autres et la nécessité de partager la vie avec eux, les tentatives de

réconciliation active avec le monde, malgré les malentendus douloureux, la joie, l'amour et la douleur, le malheur et la mort sont des constantes de l'expérience humaine à toutes les époques. Même lorsque les modes de vie au sens matériel et social sont à tous égards différents et historiquement déterminés, elles restent au cœur de l'existence humaine. Par conséquent, le lecteur moderne a des choses à découvrir dans le dialogue avec Jelena Dimitrijević de même que les lecteurs, intéressés à la nature des liens interculturels entre la Serbie et l'Europe dans la seconde moitié du XIXe et la première moitié du XXe siècles, peuvent trouver une interlocutrice stimulante en Jelena Dimitrijević.

Зорица Бечановић Николић

Предговор

О српској књижевности у европском контексту може се мислити и говорити из многих перспектива. Могу се сагледавати епохе, правци, песничке школе, покрети, и њихов однос према одговарајућим стилско-типолошким кретањима у европским књижевностима. Ту су, потом, интертекстуалне везе које писци развијају у споју сопствених алузивних спектара, ерудиције и књижевних поступака, призивајући њима рецептивни одговор читалаца са одговарајућим хоризонтом разумевања. У контексту европске културе налазе се и дела писаца који су своја европска искуства исказали у фикцији и путописној прози, од Његоша и Љубомира Ненадовића, преко Андрића, Црњанског, Растка Петровића, Исидоре Секулић, да споменемо само најпознатије класике српске књижевности, све до бројних савремених писаца.

Међу српским писцима било је полиглота, који су говорили стране језике и читали на њима, бележили, понекад и писали. Познат је експеримент Лазе Костића, из 1864. године, када је у част триста година од Шекспировог рођења, песму „О Шекспировој тристагодишњици" писао упоредо на српском и на енглеском језику, који је био његов четврти страни језик.[1] Књига која је пред читаоцима

1 Зорица Бечановић Николић, „Песнички експримент Лазе Костића на српском и на

представља сличан експеримент. Светска путница и полиглота, љубитељка Оријента, колико и англофил и франкофил, светска жена и космополита, Јелена Ј. Димитријевић је на француском, као једном од њој омиљених језика, писала и поезију. Иако се у европски контекст најпре смешта својим путописним опусом,[2] а потом и својом прозом, пре свега романом *Нове*,[3] својеврсним исечком из живота младих образованих нових Туркиња с почетка двадесетог века, које болно проживљавају свој хибридни идентитет настао у споју турског патријархата и европског либералног образовања, чији би се садржај могао описати синтагмом „преболети Европу“, она је писала и поезију,[4] на српском, али и на француском и енглеском.

Ауторка је у песмама на француском понекад налик својим јунакињама из романа *Нове*, с којима дели романтичну егзалтацију у сусрету с француским језиком и културом, а ређе је склона романтичној иронији, израженијој у роману што јој је донео надимак „српски Пјер Лоти“. Песмама, међутим, показује да је француску поезију уградила у основе свог емотивног и стваралачког сензибилитета, а француски језик изабрала, поред матерњег српског, као медиј за лирски израз. На тај начин се, интимистичком лириком на страном језику, смешта у европски контекст на неуобичајен начин, показујући полиглотски и космополитски хибридни идентитет настао у Србији, на источном ободу Европе и на западном ободу Оријента, крајем деветнаестог и почетком двадесетог века.

Колико су и зашто ове песме, које овде објављујемо двојезично, у француском оригиналу и у преводу на српски Владимира Ђурића, уз преводиочеве коментаре и књижевно-

енглеском: два аутографа концепта песме *О Шекспировој тристагодишњици*“, у: *Компаративна књижевност: теорија, тумачења, перспективе*, уредиле Адријана Марчетић, Зорица Бечановић Николић, Весна Елез, Филолошки факултет, Београд, 2016, 281-297.

2 Видети: http://knjizenstvo.etf.bg.ac.rs/sr/authors/jelena-dimitrijevic

3 Јелена Димитријевић, *Нове*; Биљана Дојчиновић, „Чаробни сан Истока – стварност у роману *Нове* Јелене Димитријевић“, Београд: Службени гласник 2012.

4 Јелена Димитријевић, *Песме I* (*Јеленине песме*), Ниш: Ж. Радовановић 1894. Објавила је и низ песама у часописима.
Видети: http://knjizenstvo.etf.bg.ac.rs/sr/authors/jelena-dimitrijevic

историјски поговор, значајне за сагледавање српске књижевности у европском контексту? Колико и на који начин комуницирају са читаоцима на почетку двадесет првог века, стотинак година по свом настанку?

Јелена Димитријевић је велики део живота посветила учењу страних језика, да би разумела друге културе, и то пре свега жене из других култура – француске, енглеске и америчке, које су чиниле авангарду западног културног, друштвеног и технолошког напретка, сифражетске борбе и раног феминизма. Турска култура јој је постала блиска у Нишу, где је дуго живела, пријатељевала с Туркињама, била примана у њихове хареме и научила њихов језик. Арапској и индијској култури се приближила на путовањима на којима је упознавала бројна лица Оријента, кроз историју, религије и обичаје, али и у сусретима са савременицима, попут песника Рабиндранта Тагоре, као и тамошњих учених жена и прото-феминисткиња. Привлачиле су је разлике, у вери, култури, друштвеним и породичним обичајима, мушко-женским и женско-женским односима, али је испитујући разлике увек успевала да, интимистички и хуманистички, докучи и сличности, које су јој омогућиле да се диљем планете креће слободно и радознало, као „светска жена“. Није, разуме се, било ничег монденског или блазираног у њеном јединственом, радозналом, топлом и хуманом космополитизму.

Ту врсту слободног приступа Јелениног духа и емоције другима, женама и мушкарцима из сопствене и из страних култура, омогућила је њена потреба за изражавањем, на српском и страним језицима, потреба да се проживљени живот, осећање, љубав, патња, дивљење, занос, бол, радозналост, спознаја преточе у речи, српске и стране. У овом случају француске. Интимизам и интроспекција, али и свеобухватни поглед на живот, вредности до којих је ауторка држала, сусрети са особама које су јој обележиле живот, допиру до читалаца из стихова написаних на коректном француском, без великих поетских бравура у форми, али довољно занимљивих да представљају књижевно-историјски куриозитет и један самосврховит лирски експеримент који завређује пажњу.

Није Јелена Димитријевић успела да нађе оригинално стилизован, песнички јединствен и непоновљив израз на страном језику, али је очигледна ауторкина фасцинираност француским језиком. У њеном изразу има извесног полиглотског еротизма. Као да се мази с француским језиком кад у слободном стиху у песми „Јединствени проблем“ употреби синтагму *l'âme de la femme*:

> O savants ! Ce savant où est-il qui aurait pu résoudre
> Ce problème unique – l'âme de la femme ?
> Ou tout simple, bref :
> La femme ?

Или када у песми „Исток“, своје обожавање Оријента претвара у алитеративно тепање његовим уличицама:

> ...cette rue ou ruelle me semblait
> Si belle ! Ô si belle !

У песми „О силницима и охолима“, ономатопејски, уз унутрашњу риму, исказује насиље моћника који покушавају ланцима укротити мисао слободног бића:

> Vous tâchez d'enchaîner de vos chaînes ma pensé
> Comme on en enchaîne un chien.

Једноставан израз на страном језику као да носи енергију песничког перформанса што лебди између две културе и повезује их управо ентузијазмом да се тананости доживљаја себе и света искажу у медијуму којим се не влада као матерњим језиком. За њу је онеобичавање својствено песничком изразу морало бити већ и исказивање на страном језику.

Када је пак реч о садржају песама, мора се указати на велики распон тема које покрећу дух Јелене Димитријевић. Некада је то конкретна историјска личност попут племените Индијке Дораб Тате из народа Парси. У другим песмама су у средишту културни феномени: Оријент, са својим обичајима, религијама, архитектурама, мирисима, некада, на исти начин, француска култура, као у песми „Париз“, или пак шпанска у песми „Шпанија“. Могло би се рећи да је велика путница у стиховима написала љубавна писма земљама које је волела, а феминисткиња

женама којима се дивила. Често је пак у фокусу лирског исказа Јелене Димитријевић исповедна загледаност у себе. У песмама „Света успомена“ и „Храбри друг“, лирским исказом обликована су сећања на две најбитније фигуре у ауторкином животу, мајку и мужа, животног сапутника, кога је изгубила. Песме „Сумрак живота“ и „Јединствен проблем“ представљају песнички уобличене интелектуалне полемике. Мистерија слојевитости и недокучивих противречности људског бивствовања у времену средиште је песама „Истрајност“, „Кажу“ и „На раскршћу“. У „Мистичком путовању“ и у песми „Свете привилегије“ сведоци смо дијалога, налик онима које је са сопственом душом водио Св. Јован од Крста, шпански мистик из шеснаестог века, али интониранх већма платонистички него хришћански, те назирања неспознатљиве путање душе, како у саопштивом људском искуству, тако и у неисказивој слутњи њених трансцендентних потенцијала. Има и песама које представљају потресне виђете из градског живота попут „Продавачице цвећа“. Кратке песме „Кажу“ и „На раскршћу“ најмање су наративне и дескриптивне, али најефектније у свом сажетом саопштавању помирености с противречностима и неизвесностима живота, као и са извесношћу смрти.

Интроспекција, запитаност о себи, усмереност ка другим бићима и потреба да се са њима дели живот, покушаји делатног помирења са светом, упркос болним неспоразумима, радост, љубав и бол, несрећа и смрт константе су људског искуства у свим епохама. Чак и када су начини живота у материјалном и друштвеном смислу по свему различити и историјски одређени, оне остају језгро људске егзистенције. Стога и савремени читалац има шта да открије у дијалогу са Јеленом Димитријевић. Као што и читаоци запитани о природи интеркултуралних веза између Србије и Европе у другој половини деветнаестог и првој половини двадесетог века у Јелени Димитријевић могу пронаћи подстицајну саговорницу.

Yéléna Y. Dimitriyévitch

AU SOLEIL COUCHANT

Livre I

À l'ombre de la noble Indienne – Parsi Lady Dorab Tata

I UNE VISION

À l'ombre de la noble Indienne – Parsi Lady Dorab Tata[1]

Hier soir j'avais une visite
Inattendue.
Ah, non ! Ce n'était pas le soir, mais minuit
Car du clocher de la Cathédrale[2] sonnait :
Ding ! Ding ! Ding ! Douze fois…
Justement quand elle apparut.
Ma chambre, où j'étais couchée
Sans sommeil, les yeux ouverts et mouillés,
Qui était sombre,
Tout d'un coup
Comme par la lumière éblouissante du soleil
Du zone torride –
Fut illuminée par son Ombre.

Oui, c'était Elle,
Je l'ai reconnue,
Comme si Elle avait été le soleil brûlant,
Ou le soir, sans crépuscule, ou, sans aube, aurore
De son mystérieux pays tant aimé de moi ! …
Mais cette lumière céleste, d'où vient-elle ?
De la Vie, ou de la Mort ?

Ce n'était pas de ses boucles d'oreilles
Ni de son collier ni de son diadème ;
Non plus des bracelets autour de ses bras ;
Même pas de sa ceinture qui enlaçait sa taille :

1 « Lady Dorab Tata appartenait aux sectateurs et disciples de Zoroastre, qui sont d'origine persane, et s'appellent Parsis, ce qui veut dire Persans. Depuis douze siècles, les Parsis s'étaient retirés de la Perse aux Indes afin de ne pas devenir traîtres à la religion de leurs ancêtres en acceptant, par force, celle des vainqueurs de leur pays : la religion mahométane » (Explication de Jelena Dimitrijević tirée de la Préface de l'édition Yéléna Y. Dimitriyévitch, *Une Vision, poème*, Belgrade : Ana Stjelja, 2016).

2 À toute évidence Notre-Dame de Paris, étant donné le « C » majuscule.

De ses bijoux merveilleux, dont Elle était parée
Une nuit,
Mais pas ce minuit.

Ce n'était pas son sari rouge,
De soie,
Orné de perles de leurs eaux bénies,
Et de pierres précieuses de leurs montagnes sacrées,
Car à minuit passé
Il était remplacé
Par un morceau de toile blanche – son suaire.

Son front, autrefois si serein,
Était pâle comme la flamme d'un cierge
Ou du feu du bois de santal,
Du feu sacré dans son temple qui ne s'éteint pas ;
Ses yeux noirs et humides comme des olives mûres,
Purs comme ceux de la Mère de notre Seigneur,
Était voilés du voile de trépas.

Impassible, muette, immobile
Sans le sourire qui m'enchantait autrefois ;
Sans la voix qui m'enivrait auparavent ;
Sans la démarche qui me ravissait alors –
Elle était humble devant Celle par laquelle
Elle fut dépouillée de tout –
Devant la Mort.

Dans ma chambre brillante régnait le silence du tombeau ;
J'étais sans voix, Elle demeurait muette ;
J'étais comme clouée, Elle restait immobile ;
Je tentais de croiser mes mains
Devant Elle
Comme devant la Sainte Vierge
Mais, hélas ! En vain !

Quoique dépourvue de paroles et de mouvements,
Je ne l'étais pas de sentiments :
J'aimais tout – même de quoi[3], alors, j'avais le dégoût –
Je cherchais à revoir se refléter
Dans ses yeux expressifs comme dans un lac limpide
Tout ce que déjà j'avais vu[4] :
Dans mes rêves, en réalité, dans ses yeux.

Je cherchais à revoir encore une fois :
Le saint fleuve avec un de ses rivages
Orné de bûchers en flamme au lever du soleil ;
Des temples, des pagodes dont les cloches sonnent
Au souffle du vent ;
Des enfants nus qui s'amusent dans les rues
Avec des serpents…

À revoir des campagnes avec des arbres énormes
Ressemblant à des tentes de soie verte
Des vaches sacrées flânant dans les rues
Des singes divins dans les temples près des prêtres
Et enfin, un des golfs[5], beau à merveille,
Qui, j'en suis sûre, conserve dans ses profondeurs,
Les cendres de mes ancêtres.

Et regagnant ma force, tout d'un coup –
Je fus devant Elle d'un seul brusque pas
Et en levant son voile de trépas –
Je poussai un cri effrayant :
Au lieu de ses beaux yeux, je vis deux trous
Où apparurent les Tours de Silence
Ornées au bord d'oiseaux de proie…

3 Ce dont.
4 J'avais déjà vu.
5 Golfes. Il s'agit du golfe du Bengale.

Et tout épuisée,
Je retombai sur le lit
Poussant encore une fois un cri,
Tandis que les ténèbres enveloppèrent ma chambre
Soudain,
De nouveau,
Avant le chant de coq – son ombre disparut.

*

« O, mon âme !
Enfermée dans mon corps comme un oiseau dans sa cage :
Connais-tu cet éclair qui aurait pu éclairer
Ce mystère ? »

Mais mon âme n'en avait rien dit.

« O, son âme !
Envolée de son corps comme un oiseau de sa cage
Pourrais-tu dire, était-ce Elle, à minuit passé,
Qui me visita en amie fidèle ? »

Et son âme répondit :

« Ce n'était pas Elle morte, mais son Esprit vivant
Sous la forme de sa dépouille mortelle :
Pour te rappeler vos grandeurs sur la terre,
Pour te demander :
Pourquoi La pleures-tu ?
Elle est morte hier, tu mourras demain,
Elle fut un festin pour les oiseaux, tu le seras pour les vers.

Memento, homo, quia pulvis es
Et in pulverem reverteris ».[6]

Paris, Septembre 1931.

6 « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu redeviendras poussière », locution latine.

II LA CONFESSION

Qui sait pourquoi ?...
Mais je crois... Non, j'en suis sûre
Que l'instant, pas le jour
Où j'ouvris les yeux
Pour la première fois,
Fut béni par le Démon
Et maudit par Dieu.

Autrement, on ne pourrait pas comprendre
Ces désirs éternels du cœur
Ces flâneries constantes de l'esprit
À la recherche des choses étranges et précieuses
Perdues quelque part, ou volées par quelqu'un,
De quelque chose dont on ne fut jamais possesseur !

Quand je me croyais la plus satisfaite,
La plus heureuse,
Ce n'était qu'un[7] erreur du cœur,
Qu'une illusion des sentiments,
Même des pensées,
Puisque, je ne l'étais jamais :
Toujours il me manquait quelque chose. Mais quoi ?...

Sur sa large poitrine, si connue et si aimée,
Où je reposais avec une telle confience
Je languissais pour le repos
Auprès d'un autre être,
Mais inconnu,
Mais mystérieux, qui n'existe au monde réel,
Je le désirais en rêverie de tout mon être.
J'y reposais comme un oiseau

7 Une.

Sous l'aile de sa mère,
Qui le réchauffe et le protège en même temps
J'écoutais le battement du cœur fidèle de celui
Qui me donnait un tel trésor pour repos,
En rêvant sans reproche de ma conscience
Ayant été en[8] inconsciente.

Oh ! Oui, j'en suis sûre :
Pas le jour, mais l'instant
Où j'ouvris les yeux
Pour la première fois :
Cet instant-là !
Fut béni par le Démon
Et maudit par Dieu.

8 En ayant été.

III LE DÉCLIN DE LA VIE

Une fois j'avais lu
Sur la vie des réflexions,
Mais par qui c'était écrit ou quand,
Je ne me rappelle plus, – pas du tout.
Seulement, je me souviens si bien
Que ce « penseur » dit ces mots :
« Le déclin de la vie humaine
Ne vaut presque rien »
Et moi, ayant été jeune, sans expériance[9],
Qui encore n'employais pas :
« Pourquoi ? »
Et après cette question, prononcée spontanément
De me mettre à resoudre un problème :
J'acceptai cette réflexion fausse
Comme une doctrine philosophique ou un dogme religieux
Et je plaignais sincèrement le destin de ces malheureux…

Tant d'années passèrent de ce temps-là,
Et moi, chaque année de plus en plus,
Je voyais que ce « penseur » était en erreur.
Il ne pouvait pas déterminer la valeur de la vie humaine
Dans ses quatre saisons :
En printemps, en été, en automne et en hiver :
Quand on sème, on moisson[10], on récolte,
Et, enfin, on jouit après une longue peine.

Ce « penseur », c'est un ignorant pour toujours
Devant l'homme,
Et un pécheur impénitant à jamais
Devant Dieu
En généralisant les hommes,

9 Expérience
10 Moissonne.

La plus grande œuvre du souffle de Dieu,
Comme les objets de bois ou d'acier
Faits par les mains humaines.

Car le bon Dieu,
Le Créateur, non l'ouvrier,
En voulant donner la preuve de la Puissance
Aux hommes,
Donna les[11] uns, en les créant,
De toutes les trois facultés maîtresses :
De la Volonté, de l'Intelligence et de la Sensibilité,
Tandis que les autres, Il ne les donna d'aucune.[12]

*
Un grand entre les grands
De nos jours
À son départ de la vie passagère
À la vie d'Éternité,
Hier,
Confirma cette thèse,
Et je vis une chose qui m'était obscure –
Bien claire.

Quoique'il ait rendu son âme –
À Celui qui la lui avait ensoufflée –
À un certain âge,
Il laissa dans le livre de sa vie
Les dernières pages les plus brillantes de toutes,
Et qui par leur chaleur
Réchauffent le cœur, animent l'âme, relèvent l'esprit :
Des femmes, des mères et des sœurs.

11 Aux.

12 Il ne leur en donna aucune.

Oh ! C'était hier,
Que toute la sphère terrestre
Fut en deuil, et en pleurs.
Elle pleurait Celui qui pour le navire
De la race humaine –
Cherchait le port de perpétuelle paix et de bonheur,
Mais de le trouver, hélas !
Il fut empêché par la mort.

O, France ! Couronnée de gloire à jamais !
C'étaient les decrets de la Providence
Qu'à ton sol sacré
Un noble arbre germît, crût et étendit ses branches énormes
Qui aurait pu protéger
De la foudre et du tonnerre
Non seulement ton peuple, –
Mais l'humanité.[13]

Avril, 1932, Paris.

13 À toute évidence, il s'agit d'Aristide Briand, homme politique français, mort le 7 mars 1932. Onze fois président du Conseil et vingt-six fois ministre sous la Troisième République, Briand joue un rôle essentiel dans les relations internationales après la Première Guerre mondiale. En 1926, il reçoit le prix Nobel de la paix, conjointement avec Gustav Stresemann, pour son action en faveur de la réconciliation entre la France et l'Allemagne. Avec la mort de ce « grand entre les grands » qui « cherchait la port de perpétuelle paix et de bonheur », disparaît le dernier bastion « qui aurait pu protéger de la foudre et du tonnerre » (référence à l'avènement du fascisme) la France et toute l'humanité.

IV LE SOUVENIR SACRÉ

Je vais vous raconter, mes enfants, un conte,
Pas bleu, mais un conte vrai
Ou quelques détalles[14] sur moi avec un souvenir,
Le plus cher de tous,
Presque sacré
De mon enfance.

Par la volonté de la Providence,
Je suis venue au monde à la fin de mars,[15]

– Donc, au commencement d'avril ;
Mais quelle année, je ne pourrais vous le dire,
Car ma mère tenait dans sa mémoire
L'an de naissance de ses neuf enfants
D'après quelque important événement ;
Exepté du dixième, de son cadet, de son favori,
Puisque…, peut-être
Cette année, où je suis née,
Se passa sans aucun événement…

« C'était mardi »,
Tant de fois maman avait dit
– Ma pauvre mère, décédée depuis quand déjà ! –
Alors, maman racontait :
« Le mardi et la vieille Martha[16]
Oh ! La grand-maman Martha,
Qu'elle était capricieuse, ce jour-là,
Quand tu es venue au monde

14 Détails.

15 Après ce vers Jelena Dimitrijević a annoté « Le vieux style ». On ne sait pas exactement à quoi cela pourrait référer. Probablement à la taille du texte imprimé.

16 Le mois de mars est appelé par le peuple serbe « Baba Marta », c'est-à-dire « la grand-mère Marthe » ou « la vieille Marthe » (note aut.). C'est qu'il fait souvent très froid au mois de mars (« Baba Marta ») malgré le début du printemps (note trad.).

Le temps changea toute la journée
À chaque instant :
Tantôt tombait une pluie d'averse,
Tantôt c'était un tourbillon de neige,
Et tout d'un coup, le soleil avait jeté ses rayons d'or,
Puis – la pluie, la neige encore… »

Au temps du jour de ma naissance
Ma petite maman chère avait l'habitude,
En me caressant,
De comparer mon « capricieux » caractère.

Je suis née dans le logis de mes parents
Comme un petit dans le nid d'un couple d'oiseaux.
C'était une petite maisonnette blanche
Au milieu d'un grand jardin
Qui pendant l'été surgissait de la verdure
Et ressemblait
À un cygne parmi les vagues d'un lac.

Oh ! Je me souviens de tout
Comme si c'était hier
Quoique
De ce temps-là se sont écoulés tant d'ans
Et mes cheveux sont devenus
Tout blancs, tout blancs !…

*

Et un souvenir cher, sacré,
Qui reste dans le cœur comme en mémoire
À jamais…
Ma petite maman chère
Avait l'habitude
De me réveiller les matins
De mêmes paroles de caresse,

De mêmes manières de tendresse.
En s'approchant de mon lit
Sur la pointe de pieds
– De peur de m'effrayer –
Et posant doucement sa joue contre la mienne,
Elle disait d'une basse voix,
Oh ! si basse ! Oh ! si douce :
« Réveille-toi ! »

Et puis elle continuait
– Toujours de la même voix –
« Réveille-toi, ô mon fils [quoique j'étais une fille],[17]
Lève-toi, mon trésor, mon amour,
Car tes chers compagnons se sont levés,
Oh ! Depuis quand déjà !
Le veau jaune, l'agneau blanc,
Et ils t'appellent, des camarades fidèles,
De leur langage, que tu comprends bien,
Pour que tu les suives en courant joyeusement
Jusqu'au ruisseau qui lave le bord de notre verger
À travers duquel notre Choulka chère
– Qui te donne du lait –
Passa pour le pâturage, conduite par le berger;
Que tu les accompagnes jusqu'à notre ruisseau limpide
Où nagent nos canards et nos oies…
O mon fils ! Ô mon trésor ! Ô mon amour !
Lève-toi ! »
Et moi,
Quoique réveillée, non par ses pas ni par ses paroles,
Mais par le souffle de son âme,
Je ne bougeais pas,
Et j'étais prête de m'endormir de nouveau,
Tant était doux, endormant

17 Dans la tradition patriarcale serbe, on a l'habitude de s'adresser à sa fille par « mon fils ».

Ce gazouillement d'oiseau,
Cette divine musique –
Sa voix !

Et lorsque j'avais ouvert mes yeux,
Vert-gris,
Adorés d'elle
– Car ma mère imaginait,
Non sans crainte de Dieu, j'en suis sûre,
Parce qu'elle était pieuse,
Qu'ils ressemblent par la couleur
Aux yeux de Jésus Crist[18],
De petit Jésus de Nazareth,
Qui demeurait debout entre ses parents
Dans une des nos icônes
Parée par maman de basilic,
Veillée par papa pour qu'elle soit toujours éclairée
Par la veilleuse.
Alors, quand j'avais ouvert mes yeux
Oh ! quelle joie éprouvait ma mère !

Et glissant ses chères mains
– Devenues dure[19] par le travail –
Au dessous de mon petit corps chaud,
Toujours avec sa joue contre la mienne,
Elle m'avait prise dans ses bras;
Et avec mes mains autour de son cou,
Caressant mes jambes et pieds nus,
Elle m'emportait dans le jardin fleuri, adorant,
Près de puits
Où elle lavait mes joues rouge-roses
Et mes yeux vert-gris…
Et puis, elle tressait mes cheveux blonds « à la corbeille »;

18 Christ.
19 Dures.

Et puis elle me revêtait de ma petite robe
Rouge et légère comme si elle était faite de feuilles de coquelicots,
Tissée et cousue par ses chères mains,
Et enfin, elle m'avait donné mon petit déjeuners[20]…

Oh ! mon petit déjeuner !
Tous les matins :
La bouillie de farine de maïs au lait…
Et alors, elle, ma petite maman chère,
S'écriait avec tendresse et joie :
« Mange, mange, mon fils, de ce mets délicieux,
Pour les enfants si bon !
Et en mangeant tu seras rouge
Comme une pomme mûre
Et gros, si gros[21] –
Comme un petit cauchon[22]!

20 Déjeuner.
21 Grosse, si grosse.
22 Cochon.

V LE CAMARADE COURAGEUX

Dès que l'on jette en passant un regard,
Sur ma table à écrire,
Tout de suite on devine que :
Le compagnon de ma vie doit être ou était
Un chevalier ancien et un guerrier moderne.

Oui, il l'était. Et voilà ce qu'il fait :
Pour mon Jour de naissance, le premier après notre mariage :
« À la Dame de son cœur », « à son Ange »
Il donna en cadeau une écritoire,
Belle, c'est vrai, mais si étrange, si curieuse

Car cette écritoire était composée :
D'un encrier en forme de cuirasse et de casque
D'un porte-plume en forme d'un fusil à deux coup
D'un appui-plume en forme de fer à cheval
Et, enfin, d'un peu de poudre à canon (au lieu de sablon…)

Et moi, plus un garsonnet[23] qu'une jeune-mariée
Je me mis en[24] jouer à la guerre
Et lui, en voyant cela, joyeusement s'écria :
« Joue, joue avec ces joujoux, mon jouet !
C'est nécessair[25] pour apprendre le métier militaire.

« Et quand j'irrai[26] délivrer du joug nos frères –
Tu m'accompagneras…
Au lieu de rester à la maison
Et de verser des larmes pour ton guerrier,
Tu deviendras, mon Amant, son camarade d'armes »

23 Garçonnet.
24 À.
25 Nécessaire.
26 Irai.

À ces mots derniers il sourit,
Car il se rappela, j'en suis sûre, un cri effrayant
Que je poussai une fois surprise par une bête
Qui n'était ni un ours ni un loup,
Mais, une souris…

VI SANS REMORDS

Mon ami vertueux,
Pendant la nuit, quand tu ne peux dormir,
Tu t'ocuppe[27], j'en suis sûr,
De haïr tes vertus
De ton passé passé sans aventures.

Et moi, pécheur,
Je me souvient[28] si souvent de mes péchés
En les chérissant de plus en plus chaque jour ;
Je pense à eux sans repentance, sans remords :
Mes péchés ce sont mes amours.

De quoi se nourit[29] ton âme à des jours gris, acctuels[30],
Je ne le peux deviner.
Quant à la mienne, ou à moi, je vis des trésors
Gagnés au passé : des souvenirs ;
Sans cela, quoique vivant – je serais mort.

27 Occupes.
28 Souviens.
29 Nourrit.
30 Actuels.

VII LA FEMME

« Femme sans caresse – plante sans soleil »
(sentence orientale)

Quand la femme est jeune,
Elle se ne[31] soucie pas
D'avoir des enfants
Car à la jeunesse elle est elle-même
Un enfant
À son mari
Ou à son amant

Mais quand elle passe
Le printemps de sa vie, même l'été,
Et un jour elle devine
Qu'elle n'est pas gâtée de personne
Elle se sent, elle pauvre
Comme une abandonnée
Ou une orphéline

Car la femme aime la tendresse
Elle aime à être caresser[32]
Toute sa vie constantement[33]
De quelqu'un
Du premier son âge, de son père et sa mère
Après de son mari ou son ami,
Et enfin, de ses enfants.

31 Ne se.
32 Elle aime être caressée.
33 Constamment.

VIII PROBLÈME UNIQUE

(les réflexions d'un homme)

L'âme de la femme,
C'est une chose bien compliquée :
Personne ne la savait analyser
Aux temps écoulés,
Personne ne la pouvait résoudre
À nos jours :
Vraiment, l'âme de la femme
C'est un problème unique.

Dis-moi, ô homme ! Où est cet homme qui a réussi
À comprendre l'âme de la femme ?
Même son amour et ses sentiments
Pour nous restent enigmatiques à jamais.
De ses caprices et de ses coquetteries
On est confus et affolé…
Et voilà! On ignore : ces deux ses qualités[34]
Sont-elles ses vices ou ses vertus.

Quoiqu'elle aime de fond son cœur,
Elle donne l'impression qu'elle s'en amuse,
Quoiqu'elle souffre à l'absence de l'objet de son amour,
Elle feind[35] d'être impassible à sa présence.
Imaginez mille tons comme un ton unique,
Imaginez mille sons comme un son seul ! …
Du flux de ses tendresses – on est en danger d'être inondé,
Du reflux de ses sentiments – on se sent de demeurer aux sables mouillés.

34 Ces deux qualités à elle.
35 Feint.

La femme! Gentille, malicieuse, naïve, rusée
Peureuse comme une hase
À certains moments : par son courage elle surpasse la lionne,
Toujours capricieuse comme la mer sauvage,
De l'envie de diriger la voiture de la vie à deux,
Elle a réussi d'atteler son compagnon d'une telle façon
Que lui, pauvre créature ! ne voit pas qu'il traîne
Mais il croit… oh non ! Il est sûr qu'il conduit

La femme! Quoique si tendre, si sensible,
Au cœur rempli d'amour et de compassion,
Tout de même elle pouvait être l'émute[36] à un tyran sur le thrône,
Quoiqu'elle thrône sans cesse du commencement du monde,
Tout de même, elle n'est pas satisfaite,
Et elle est prête à tout, même à s'abaiser[37]…
Et ne s'abaisse-t-elle[38] en demandant de l'homme..
Quoi donc ? Quelle ironie ! Elle demande l'Égalité !

O femme! Tu te moques de ton subordonné,
De ton sujet loyal qui tu tiens en rival du temps immémorial !
Mais, si ces faits que tu fais tu ne les fais que
Pour l'amour de l'Amour.
Mais si c'était l'Amour qui te guide à cette entreprise curieuse
Mais, si ton Amour pourrait-il changer en bien le mal,
Ce mal inhumain, lourd qui accable humanité –
Soit béni, ô femme, ton Amour !

O savants! Ce savant où-est-il[39] qui aurait pu résoudre
Ce problème unique – l'âme de la femme?
Ou tout simple, bref :
La femme ?

36 Émeute.
37 S'abaisser.
38 Ne s'abaisse-t-elle pas.
39 Où est-il.

IX PERSISTANCE

On lutte, on lutte sans cesse,
Tout le temps :
C'est un combat à la vie à la mort ;
Il fut livré justement ce jour-là
Où à ce moment fatal
Quand on aperçu[40]
Le premier plus[41] de la peau sur le cou ;
Le premier fil d'argent aux cheveux…
Quel combat étrange, effrayant !

Cette bataille obstinée
Ne se prolonge pas à aujourd'hui d'hier,
Mais à l'année de l'année,
Quoiqu'elle ne fut pas engagée entre les armées
De[42] deux puissances impériales,
Mais entre les facultés
D'un faible être humain.
L'Intelligence et la Sensibilité se batte[43]. Ou :
La Raison et le Cœur sont en guerre.

La Raison, pareille à l'épée d'un ansien[44] chevalier,
S'adresse au Cœur, identique au feu sacré de Veste :
« O, cœur ! » dit-elle d'un ton sévère,
Tranchant,
« N'as-tu pas aperçu que tes cheveux sont gris ?
Les amours, c'est ta devise constante ;
Les amours, c'est ton refrain éternel !
Mais si ce n'était pas ridicule, ce serait fou… ;
L'amour, n'est-il pas le privilège de la jeunesse céleste ? »

40 Aperçut.
41 Pli.
42 Des.
43 Battent.
44 Ancien.

« O, Raison » répondit le Cœur de la voix fière du vainqueur
« Rends à ses gaines ton épée !
Car quoique tu sois raisonable[45], même sage,
Tout de même, tu ignores la plus vrai[46] vérité, que :
Le cœur n'a pas d'âge.
Sache, alors, ô, Raison ! –
Mourir pour la devise, la plus élevée à jamais :
« L'Amour ! »
Mais – pas capituler. »

45 Raisonnable.
46 Vraie.

X VOYAGE MYSTIQUE

Tu t'apprête[47] pour le voyage, ô mon Âme !
Où t'en iras-tu alors ?
Vers quelle étendue dirigeras-tu ton vol
En t'affranchissant de la cage serrée, opaque,
De ton logis étroit, ténébreux
– où tu languissais, pauvre captive, en solitude –
Mon corps ?

Toi, crée sans créateur, animée par ton propre souffle
Celle qui n'as pas le jour de naissance
Et qui n'auras pas celui de mort
Sans âge, éternelle, mystique et mystérieuse :
En abandonnant de coquille fragile –
Condamnée à l'anéantissement à son germe –
À la veille de ton départ : accordes-tu l'Hymne de Délivrance ?

O toi, descendue ici bas on ignore d'où,
En te purifiant pour ton ascension :
Nomme la sphère vers laquelle dirigeras-tu te[48] ?
Car ce ne sera pas ni la sphère terrestre ni céleste,
Mais une troisième, à l'atmosphère qui brille sans cesse,
Par laquelle tu flotteras libre, toujours jeune et radieuse.
O mon Âme ! Aie la pitié de me dire son nom.

Mais en cas que[49] cette sphère, unconnue[50] de l'homme, soit sans nom :
Invente pour elle un nom solennel, sublime et sonore,
Décris-moi l'étendue où tu te trouveras
– Non pour des années, mais pour le temps sans fin ni limite –
O mon Âme ! Je te jure par tes larmes versées ici-bas,

47 Apprêtes.
48 Tu te dirigeras.
49 Au cas où.
50 Inconnue.

Par tes désirs de t'affranchir de la prison odieuse,
Je t'en supplie : dis-moi ! Ô dis-moi où t'en iras-tu alors !?

XI L'ORIENT

L'Orient ! Allons cher, mon grand Orient !
N'est-il pas lui, cet Orient,
Ma jeunesse, ma joie, mon amour ?
Je me souviens si souvent mon premier passage
Par une de ses rues étroites et tortueuses
Comme on voit en Turquie, en Arabie Pétrée ou Heureuse[51]
N'importe où en Orient.
Elle était pavée des pierres pointues, inégales
Où se couchaient en someille[52] profond :
Ici un chien seul, là une chienne avec ses petits…
Tout de même, cette rue ou ruelle me semblait
Si belle ! Ô si belle !
Car mes yeux erraient d'un grillage à l'autre
Et mes yeux brillaient comme le feu
Mon cœur battait furieusement :
De chaque ouverture carrée de treillis aux fenêtres
J'imaginais un œil rond –
Rond comme un fildjan[53] ou longue comme une amande –
Ardent œil d'une Beauté orientale
Qui cachée[54] derrière de la fenêtre grillée
Me regardait et souriait – éprise de moi…
O jeunesse ! O joie ! O amour ! …
Et en extase de l'amour j'imaginais
Non seulement les yeux
Mais le visage aussi de tant de Beautés –
Beau et brillant visage comme le soleil d'Orient,
Un soleil qui ce matin-là versait ses rayons d'or
Sans ménagement

51 Dans l'Antiquité, la péninsule arabique a été répartie en trois régions : L'Arabie Déserte (*Arabia Deserta*), c'est-à-dire centrale, L'Arabie Pétrée (*Arabia Petræa*), c'est-à-dire du Nord, et l'Arabie Heureuse (*Arabia Felix*), c'est-à-dire du Sud.

52 Sommeil.

53 Tasse turque sans anse.

54 Caché.

Sur les êtres vivants : les chiens seuls
Et les chiennes avec leurs petits
Sur les passants impacibles[55]
Et les promeneurs enthousiastes
Comme sur les objets morts : les maisonettes blanches
Petites, ressemblantes aux joujoux d'enfant…
O souvenirs, non seulement doux et chers,
Mais sacrés aussi !
Saints souvenirs de ma première jeunesse,
Souvenirs de mon premier amour !
O Orient, mon cher, mon grand Orient,
Maître sublime de plus élevés sentiments
La Religion et l'Amour –
Si l'hirondelle te pourait[56] rendre témoignage
À chaque son retour
Que je t'aimais toujours et que je te reste à jamais
Fidèle.

55 Impassibles.
56 Pouvait te rendre.

XII PARIS

Avant que la Mort soit venue m'enlever un jour
Dans l'attente de sa visite inévitable ou subitement
D'après la loi suprême de l'Éternité
Je sentis le désir ardent et j'eux[57] l'audace étrange
De développer mes ailes, tant fatiguées de la flânerie,
Encore une fois.

Et à fin[58] d'élever l'esprit, abattu par le temps gris que je passais,
Je dirigeai le vol vers le séjours[59] divin
Du[60] Science, de l'Art, de la Beauté,
Vers la Ville Lumière, éblouissante comme une de[61] colles de la Bible,
Je cherchai de revivre dans mon âme ce qu'y était mort.
L'amour pour la vie qui tout de même a du sens.

Et mon cœur m'y emporta sans aucune peine
Comme le vent emporte une plume
Ou la feuille légère d'un arbre
Et devant la vue soudaine qui éblouisse[62]
Je fermai spontanément les yeux :
Car habitués aux ombres ils ne pouvaient suporter[63] la lumière.

Et lorsque je les rouveris[64], o moi, heureuse !
Quelle beauté ! Quelle splendeur ! Quelle magnificence !
Et afin de conserver mieux dans mon âme
Tout ce que j'y avais vu, créé par l'esprit, par le génie

57 J'eus.
58 Afin.
59 Séjour.
60 De la.
61 Des.
62 Éblouit.
63 Endurer, subir.
64 Rouvris.

D’un peuple génial –
Je fermai de nouveau mes yeux.

Et ainsi qu’un fidèle en Dieu dans son temple
J’adresse en extase religieuse, d’une voix étrange, au Tout Puissant,
De même moi – jettant[65] mes regards à la ronde – m’écriai :
O, Toi ! La Reine des villes et le Sanctuaire de la Beauté !
Toi ! Tu es prédestinée pour le Roi du ciel
D’être métropole non d’un pays, quoique grand et célèbre, mais du Monde !

65 Jetant.

XIII LES PRIVILÈGES SACRÉS

Mon âme ! O pauvre mon[66] âme solitaire !
Il y a des heures quand il lui semble
Où[67] elle sort isolée sur la terre comme un îlot à l’océan,
Et quand elle voit comme dans un miroir
Ses tristesses et ses joies,
Ses espérences par lesquelles elle fut portée à travers l’Univers :
Tout ce qu’elle avait jamais éprouvé aux temps écoulés, –
Tout, du rose et du noir.

Et très souvent elle, mon âme…
C’est-à-dire – moi-même,
Je me demande étonnée :
Pourquoi je me sents[68] écartée de tous par le sort,
Puisque je passe la plus part de temps[69] en compagnie –
Soit pendant l’état du[70] veille, soit en sommeil –
De ceux qui sont loin d’ici que de ceux qui sont disparus :
En compagnie de tous mes chers, vivants et morts.

Car les uns sont loin de nos yeux corporels,
Et les autres n’existent plus au monde visible,
C’est la triste vérité,
Mais dans mon âme et mon esprit :
Ils respirent, ils parlent, ils marchent,
J’entends leur voix, je vois leur démarche,
Les uns se réjouissent avec moi comme auparavent,
Les autres m’aident à pleurer… Tous sont en vie.

66 O ma pauvre âme.
67 Qu’elle.
68 Sens.
69 La plupart du temps.
70 De.

Oh quelle, quelle compensation
Pour la perle de la meilleur[71] part de moi-même !
Car quoiqu'envers la vue et l'ouï[72] de mes sens
Le destin fût cruellement rude,
Il ne le pouvait être envers ceux de mon esprit.
Penser et imaginer – ce sont les privilèges de l'homme,
Pour ces dons divins je me prosterne humblement
D'offrir à l'invisible Donnateur mes louanges et mes gratitudes.

71 Meilleure.
72 L'ouïe.

XIV AUX TYRANS ET AUX PRÉTENTIEUX

O, vous grands – grands entre les petits,
(Je ne dis pas entre les lilliputiens :
Car selon vos idées « avancées »
Il ne faut pas dire tout ce qu'on pense) !
Vous tâchez d'enchaîner de vos chaînes ma pensé[73]
Comme on en enchaîne un chien,
Et d'entraver de vos entraves ma parole
Comme on en entrave un cheval :
Mais, à votre regrêt, jusqu'à ce jour-ci,
Vous n'en avez pas de chance.

N'oubliez pas, ô tyrans, ô prétentieux,
Que je suis l'enfant d'une race
Jeune et rebelle
Et que je lutterai – non des forces physiques
Mais des celles-ci qu'on appelle « les forces morales »
Contre votre tyranie[74] et votre prétention
Comme ont lutté dans ce pays pour la Liberté
Nos fils héroïques (non vous, poltrons)
Oh, je lutterai
À la vie et à la mort.

Cependant, si vous en réussiez[75], non sans aide d'un miracle,
Vous auriez l'occasion de contempler un spectacle curieux :
La rage d'un oppressé
(De celui-là traité par vous en bête de somme) :
Qui casse, brise, rompt les chaînes et les entraves odieuses
Comme le lion fait cela de la cage où il est enfermé
Et qui, enfin, se délivre ;
Et d'un captif abaissé, d'un esclave humilié

73 Pensée.
74 Tyrannie.
75 Réussissez.

Lui, grâce à son courage, à son énergie –
Redevient libre, redevient – l'Homme.

XV LA VENDEUSE DE FLEURS

Elle est morte !
La pauvre petite-vieille
Vandeuse de fleurs
Morte !
Et je l'ai vue ce matin avec sa corbeille
Comme tous les matins…
Oui, je l'avais vue.

Elle étais[76] assise à la place
Destinée lui[77] par l'agent
Qui sait quand !
Et elle avait loué de sa faible voix
Sa marchandise
Des œillets –
« Si rouges, si belles, si odorants[78] ! »
C'était au coin d'une rue,
La même place en été et en hiver,
Et l'on comprend bien
Qu'elle avait de l'air frais
En abondance –
Car y soufflaient, l'un près de l'autre,
Tous les quatre vents !

Sa place lui avait[79] destinée
Devant une grande banque
Avec le va-et-vient
Éternel
Du lever jusqu'au coucher du soleil ;

76 Était.
77 Pour elle.
78 Odorantes.
79 Était.

Et tout de même, elle était à son aise ;
Le résonnement de l'or ne persait[80] point ses oreilles.

Car elle était éprise par la vente
De sa belle marchandise
Qui remplissait la rue de son doux parfum
Et voilà, dans un moment, subitement –
La pauvre petite-vieille, vendeuse de fleurs, fut morte
Au coin de la rue, à la place lui destinée[81] par l'agent
Qui sait quand !

Et sa dépouille mortelle
Fut transportée à la prossecture[82]
– Comme une offrande plus au[83] Science –
Dans une voiture noire ornée de croix blanche…
… Et moi, ayant entendu ces nouvelles tristes, dis spontanément :
« Oh, malheureuse, pauvre vieille vendeuse de fleurs,
Je te plaine[84] ! »

« À qui a-t-elle légué ses effets,
Car une de ses connaissance[85] dit qu'elle n'avait pas d'enfants ? »
Demanda une de ses clients.
« Ah, mon Dieu ! fut la réponse, quoi léguer puisqu'elle n'avait rien
Sauf un ballet, et dedans : une chemise, une blouse et une jupe
Pour l'église :
Même le lit où elle passait des nuits n'appartentait[86] à lui mais à une autre. »

80 Perçait.

81 Destinée à elle.

82 Difficile à discerner dans le manuscrit. Il s'agit soit de la « procédure » d'enterrement, soit de la « prossecture », mot inventé par Jelena Dimitrijević, dérivé du « prosecteur » : médecin spécialiste en anatomie, particulièrement dans les dissections. Vu le vers suivant, ce dernier sens (à savoir la « morgue ») est plus vraisemblable.

83 À la.

84 Plains.

85 Connaissances.

86 N'appartenait pas.

« C'est donc, pensai-je, que personne ne fourera[87] par ses doigts profans
Des objets qui lui étaient sacrés
Personne ne dira : « Pourquoi cette vieille vilaine n'a pas-t-elle[88] distribue[89]
À ses parents pendant sa vie n'ayant pas d'enfants ? »
Et après ces réflexions bien lourdes, je m'écriai spontanément :
« Oh, heureuse petite vieille vandeuse de fleurs,
Je t'en envie. »

87 Ne fourrera pas.

88 N'a-t-elle pas.

89 Distribué. Le mot qui suit est difficile à déchiffrer dans le manuscrit.

XVI ON DIT

On dit : « il faut vivre »
Et l'on vit même quand on ne vit pas,
Mais on existe comme une plante
Ou on végète comme un animal.

Qui est responsable
Pour cette apathie de l'âme,
Pour cette impassibilité du cœur :
Le ciel, la terre ou la vie elle-même.

Car celui[90] qui est coupable pour la détresse humaine
Et néanmoins protégée par la loi de l'homme et de Dieu
Comme de notre raison :
N'est aucune d'autre qu'elle-même,
Que – la Vie.

90 Celle.

XVII AU CARREFOUR

Une fois, en rêve
Je fus dans un grand embaras[91]
En me trouvant dans un carrefour
Et en ignorant le chemin qui ne serait pas faux.

Tandis que quelqu'un invisible m'encouragea :
« En avant, Ami, en avant sans aucune hésitation !
N'importe quel chemin suivra tes pas
Celui-ce ou celui-là – c'est tout comme[92].

Car chaqueun[93] d'eux va t'emmener
Vers la même destination, seule qui est vraie.
Ce carrefour – c'est la Vie,
Et cette destination, tu devine[94] que : c'est la Mort ! »

91 Embarras.
92 Ça fait égal.
93 Chacun.
94 Devines.

XVIII SAGE ARABE

Avant que de[95] dire ses dernières volontés
Aux kadis et aux muftis
Un sage arabe, à la barbe blanche,
Tâcha d'examiner le cœur de ses fils,
Mahmond et Mehmed.
Et n'ignorant[96] le proverbe arabe :
« On observe par les yeux et on juge par le cœur »,
Il décida de les envoyer – l'un après l'autre en intervale[97] –
À la capitale d'Irak, à Bagdad.

Mahmond, fils aîné, en rentrant de son voyage
Dit à son père tête-à-tête, selon la volonté du père :
« O, mon père, dit-il,
Que c'est que[98] la capitale d'Irak, Bagdad !?
C'est une ville d'anarchistes ;
C'est une ville d'athéistes ;
Les cafés sont pleins ;
Les mosquées demeurent vides ;
Les hommes ne laissent pas en paix les femmes dans la rue ;
Les femmes fixent les hommes aux marchés ;
Les pauvres ne sont protégés ni du cœur humain, ni de la loi d'état ;
Quelle débauche règne dans la capitale d'Irak, à Bagdad !
Alors, à un mot, ô mon père ! on peut dire que :
Bagdad c'est un vrai Sodome et Gomorrhe. »

Mehmed, fils cadet, après son retour
Dit à son père tête-à-tête, selon la volonté du père :
« O mon père, dit-il,

95 Avant de.
96 N'ignorant pas.
97 Intervalle.
98 Ce que c'est.

Ce Bagdad ! la capital[99] d'Irak !
C'est une ville aux citoyens loyaux ;
C'est une ville aux gens pieux ;
Les cafés demeurent vides ;
Les mosquées sont pleines ;
Les hommes laissent en paix les femmes dans les rues ;
Les femmes baissent les yeux devant les hommes aux marchés ;
Les pauvres jouissent les bienveillances des riches et la justice de la loi d'état ;
Quelle vertue[100] règne dans la capitale d'Irak !
Je jure par notre dinh[101,] ô mon père, que :
Bagdad rappele[102] un vrai croyant la Meque[103] et Médine.

Après cela qu'il avait entendu[104] de ses fils,
De l'aîné et du cadet,
Le sage arabe déclara aux kadis et aux muftis
Ses dernières volontés :
Que tous ses bien[105], hérités de son père, il légue
À son cadet, à Mehmed…
Et alors, levant ses yeux vers le ciel, il termina :
« Avec des prières on arrive jusqu'au Paradis ; avec bon cœur on entre dans le Paradis ».

99 Capitale.
100 Vertu.
101 Djinn. Esprit ancestral dans les croyances arabes.
102 Rappelle.
103 Mecque.
104 Après qu'il l'avait entendu.
105 Biens.

XIX L'ESPAGNE

Je parcourus de nouveau – cette fois-ci au sommeil,
Non en état de veille, hélas !
Le plus beau pays du monde,
L'Espagne,
Ses villes et ses campagnes,
Ses places du temps des cuirasse[106], des casques et des romances,
Quand un chevalier, sans peur ni regret,
Pour un petit caprice de « la Dame de son cœur »,
Sacrifiait sa vie (mais pas son honeur[107]) ;
Et au lieu que je suis[108] ensorcellée comme alors
De ses palais maures féeriques
Et de ses alcazars[109] aux tours étranges ;
De ses cathédrales catoliques[110] majestueuses
Dont les croix d'or montent au ciel d'opale –
Je tressaillis des ruines et du ravage
Faits par les obus et les mines
Des Vandales nouveaux en rage ;
Au lieu que je sois enivrée comme auparavent
De mille parfums différents
Qui répandaient ses fleurs et ses plantes exotiques
Au temps de la paix et du bonheur –
Moi, cette fois-ci, ô horreur ! je sentis l'odeur
De la poudre et du sang ;
Au lieu que je sois enthousiasmée comme jadis
De la musique des flots de ses rivières
– Ornés de barques et de bateaux –
Qui se hâtent vers la mer et l'Océan
Et des chants de ses ruisseaux

106 Cuirasses.
107 Honneur.
108 Sois.
109 De l'arabe *al qasr* et du latin *castrum* – « place forte ». Palais fortifié d'origine maure.
110 Catholique.

– Bridés de laurier-roses en fleurs –
Qui jaillissent de ses montagnes de la couleur d'émeraude
Et de ses monts à la couronne de neige éternelle –
Je fus étourdie du coassement des mitrailleuses
Des bourdonnements des avions et du grondement des canons
Au lieu que je sois ravie comme dans ces nuits d'été au passé
De ses Carmen et ses Paquite ravissantes
Coiffées de peignes d'Alicante et de mantilles de Valence
Couvries[111] de mantons de Manille[112,]
Qui en ivresse de la jeunesse et de l'amour,
Chantaient des « sévillanas » et dansaient des « granadinas »,
Accompagnées par les craque-craque des castagnettes
Que par les sons monotons de la guitare –
Mes yeux ne virent que des femmes en deuil et en pleurs,
Mes oreilles n'entendirent que des lamentations des mères.

Et lorsque je me suis réveillée, non du bruit d'enfer
De toutes les sortes d'armes de la technique moderne,
Mais des pleurs des enfants, des cris des femmes, des plaintes des vieillards,
De leurs appels au ciel qui ne les entend pas :
Je vis que mon oreiller était tout mouillé de larmes.

*

O, Espagne ! Pauvre Espagne !
Le plus beau pays au monde !
Aux siècles écoulés, sous tes grands rois
Fière, heureuse ;
Acctuellement[113] humiliée et malheureuse,
La martyre chrétienne de la nouvelle époque !

111 Couvertes.
112 Le *mantón* de Manille est une châle de soie associée à la culture de mode des femmes andalouses.
113 Actuellement.

Toi qui était[114] le sanctuère[115] séculaire de l'Art et de la Beauté,
Unique au monde,
L'Esprit et l'Âme du génie de tes conquérants, tes Maures,
Ainsi que de tes propres fils :
Tu es en danger de devenir avec toutes ces reliques
La proie
De ceux qui se moquent de Toi
Et qui –
Sans crainte de Dieu, sans remords,
Crachant sur le signe religieux de tes ancêtres,
Ce signe suprême pour qui Tu as lutté et pour qui Tu luttes –
La Croix.[116]

114 Étais.

115 Sanctuaire.

116 Malheureusement, le poème n'est pas daté, et cependant, si l'on considère la note rajoutée à la fin du poème: « *des deux volumes jusqu'ici : 1768 versets* », il est probable que « L'Espagne » soit chronologiquement le dernier écrit des 31 poèmes, mais Jelena Dimitrijević l'a placé comme poème de conclusion du premier livre. Cela pourrait expliquer que « L'Espagne » a été très probablement écrite un peu plus tard, c'est-à-dire quelques années après 1932, et évidemment en plein milieu de la guerre civile espagnole, dont les conséquences sont si dramatiquement évoquées.

Yéléna Y. Dimitriyévitch

AU SOLEIL COUCHANT

Livre II:
Les Roses sous le Givre[117]

117 Le titre du deuxième livre figure à la fin du manuscrit, dans la Table que Jelena Dimitrijević a écrite.

À madame Armand

I QUI SOMMES-NOUS?

Elles se sont rencontrées un bel après-midi d'été
À Bagatelle (beau lieu au nom curieux),
Deux Dames,
Une petite mignonne[118] rieuse et belle,
De ce pays dont la lumière illumine la sphère terrestre,
Et une autre triste et pensive,
D'une contrée lointaine et peu connue,
Et elles se sont entretenues
– De[119] bagatelles, pas de problèmes d'âme –
Jusqu'au soir
À Bagatelle.
Et quand elles se sont séparées
La petite mignonne[120] de ce pays
S'éloigna avec rire dans les yeux ;
Et l'autre de la contrée lointaine
En se retournant, jeta un regard plein de larmes
Vers le beau lieu où s'étaient entretenues,
Et par la pensée toute la nuit,
Sans savoir pourquoi,
Le cœur serré elle a erré
À Bagatelle.

Et quelques jours après
Cette rencontre
Elle comprit,
Que ce n'était pas la rencontre
De[121] deux dames, l'une à l'autre étrangère,
Mais de[122] deux âmes

118 Mignone.
119 Des.
120 Mignone.
121 Des.
122 Des.

Qui étaient parentes
Et qui s'étaient rencontrées
Un bel après-midi d'été
À Bagatelle.

Qui sait quand et à quel endroit
De cette vallée de larmes et de misère,
Peut-être au commencement du monde,
Elles ont séjourné ensemble sous le vaste toit bleu
Et un jour punies par Dieu, qui sait pour quel péché,
Elles se sont séparées,
Et pendant des siècles ont erré
Jusqu'à ce qu'enfin elles se soient retrouvées et entretenues,
Mais, hélas ! pas reconnues
À Bagatelle.

Et elles se sont séparées de nouveau
Le même jour
Et pour toujours.
Mais, qui sait, qui sait ?
Peut-être qu'au bout d'une dizaine de siècles
Elles se rencontreront
Dans n'importe quel endroit
De cette vallée de larmes et de misère,
Ou peut-être encore une fois
À Bagatelle.

*

Existe-t-il au monde un seul être
Qui puisse dire :
C'est sûr ! C'est sûr !
Elles vont se rencontrer et même se reconnaître
Ces deux âmes parentes.
Puisque par les circonstances,
L'une d'elles s'est transformée, mais d'aspect seulement ;

Au plus profond d'elle-même :
La rieuse et la pensive sont pareilles
Comme à l'époque primitive.

Le 28 août 1926, Paris

À Madame Demade

« Ships that pass in the night, and speak each other in passing,
Only a signal shown, and a distante[123] *voice in the darkness ;*
So on the ocean of life we pass and speak one another,
Only a look and a voice, then darkness again and a silence. »[124]

123 Distant.

124 Henry Wadsworth Longfellow, *Tales of a Wayside Inn*.

II LES DEMANDES

Faut-il fermer les yeux devant la beauté
De tant des choses qui nous réjouissent,
Ou d'un seul être qui nous anime,
Qui donne le sens, quoique pour un moment,
À notre pauvre existence passagère
Sur la terre ?

Ou peut-être il nous faut nous munir
D'un masque pour la figure, d'une cuirasse pour la poitrine
Afin de cacher la joie et la tristesse
Sur notre visage ;
De peur qu'on entende le battement
De notre cœur ?

Ou peut-être, enfin, de nous renfermer dans un couvent ?
Et agenouillés, de prononcer des prières sans sincérité,
Des prières qui ne couleraient pas de la source vive
Qu'on appelle le Cœur,
Mais de la bouche :
De dire des mensonges à Celui qui est la Vérité ?

O, homme ! N'est-ce pas toi qui a tracé la limite
Non de l'Espace, mais du Temps :
Jusqu'à quel âge un homme peut-il avoir les yeux ouverts
Sur la beauté d'un être qui l'anime
Sans crainte d'être ridicule
À l'homme ?

Le 20 février 19… Paris

III DEVANT LES PORTES DE TROIE…

« Son cœur se transforme en une fleur odorante
Pour enchanter mon âme;
Mon âme prend la forme d'une armée puissante
Pour conquérir son cœur. »
(La chanson tirque[125])

Elle attend.
Il pleut, il neige, le vent d'hiver siffle,
Et mon armée ne se retire pas du siège :
Elle attend.
Elle est armée de la plus noble arme :
La patience ;
Elle n'est pas près de quitter celle qui vient à[126] bout de tout :
La persévérance ;
En soi même, elle a confiance
Même aux moments où elle se glace d'incertitude
Ou elle se meurt de désespoir
Elle attend.

Des nuits passent après des mois,
Elle attend, attend toujours
Sans entreprendre pour la prise
De cette belle cité fortifiée de nos jours
La stratégie de guerre grecque
De l'Iliade :
Le cheval de bois, la ruse ;
La tactique militaire
Des destructeurs modernes :
Le grondement de canons, la force,
Mais armée de ses nobles armes –
Elle attend.

125 À toute évidence « turque ».
126 Au.

Des millions d'yeux s'élèvent
Vers le bastion
Avec l'espérence divine de voir, enfin,
Le pavillon (non tricolore, mais d'or)
Amené ;
Des millions d'oreilles écoutent pour entendre
Le bruit du dedans,
À la suite duquel vont s'ouvrir
Les grands battants d'acier
Des portes :
Des fières portes de Troie…
Oh ! Elle attend !

Mais, hélas !
Si elle ne parvient ni à l'un ni à l'autre,
Elle se retirera avec une grande tristesse,
Bien éplorée,
Mais sans honte ni humiliation,
Sans le sentiment lourd d'une armée vancue[127]
Puisqu'elle ne se servit ni de ruse ni de force ;
Elle se repliera avec orgueil du héros
D'avoir eu le courage d'assiéger
Une belle cité fortifiée de nos jours
Sans aucun moyen qui laisse derrière soi
De l'horreur et du ravage.

Le 4 mars 19… Paris

127 Vaincue.

IV L'EXTASE ET LE DÉSENCHANTEMENT

Il vous a déclaré son amour, Madame, aujourd'hui,
En tombant à genoux devant vous
Dans le salon
Quoiqu'il ne porte pas perruque,
Quoique vous soyez sans chignon.

Il n'a pas fait cela afin d'imiter ceux
Des Grands siècles de votre pays,
D'imiter les galants,
Mais en extase
Spontanément.

Et vous, Madame, noble fille de France
– Grande comme à son passé, à ses jours du présent –
Au lieu de tendre votre main à celui qui a les genoux pliés,
Et de lui faire un signe quelconque d'espérence,
Vous, Madame, hélas ! vous en riez.

Le 8 mars, Paris

V ERA UNA VEZ A BAGDAD…[128]

(Conte Oriental)

Il était une fois à Bagdad
Un homme qui aimait une femme ;
Il était chaïr, ce que veut dire poète,
Elle était hodja, ce que signifie maîtresse,
Alors – le cœur et la tête.
Il s'était épris d'elle tant[129]
Qu'il oublia ses frères, ses sœurs,
Même sa maman.
Il ne vit jamais son visage autrement
Qu'à travers son voile épais
Et dans la rue ;
Mais puisqu'il était chaïr,
Ce qui veut dire, un peu de Dieu,
Il lui créa selon sa volonté et son goût :
Le front, la bouche et les yeux.
Chaque fois qu'il l'avait vue
Se promener, avec sa nourice[130], dans les rues
Étroites et tortueuses de Bagdad
Ou aux marchés de fleurs et de fruits,
Il suivaient[131] ses pas comme son esclave,
Et il lui parlait d'amour avec une telle passion,
Avec une telle beauté,

128 « Il était une fois à Bagdad… ». Ce titre en espagnol ne serait pas mis par hasard. En dehors de la culture française, Jelena Dimitrijević admirait également la culture espagnole, dont « L'Espagne » du premier volume témoigne vivement. De plus, la culture espagnole est une « fenêtre » qui donne sur l'Orient, c'est-à-dire sur les cultures orientales qui fascinent le plus l'écrivaine et la voyageuse serbe. Finalement, en 1932, lorsque ce poème a été apparemment écrit, une pièce de l'académicien espagnol Eduardo Marquino était publiée sous le même titre *Era una vez en Bagdad*, inspirée des histoires de *Mille et Une Nuits*. Compte tenu de l'étendue culturelle de Jelena Dimitrijević, il se peut qu'elle ait connu cette œuvre et qu'elle s'en soit inspirée pour son poème.

129 Tellement.

130 Nourrice.

131 Suivait.

Comme le rossignol en parle à la rose ;
Il lui n'en parlait jamais en prose, toujours en vers,
Selon l'habitude des chaïrs amants
En Orient.

Mais cette hodja féminin,
Quoiqu'elle fût hodja,
Tout de même était une femme
Comme sont toutes les femmes
Du Levant au Couchant,
Ce qui veut dire :
Rusée comme une renarde,
Dissimulée comme une chatte,
Qui pendant qu'elle vous caresse d'une patte
De l'autre vous griffe.

Alors, cette Bagdadoise,
Qui dissimulait « qu'elle n'entend que très peu »,
Et « qu'elle ne comprend presque rien »
Des paroles qui coulaient de la source vive
Du cœur de ce poète amoureux :
Un jour
Lorsqu'il la suivaient[132] comme son esclave
Et lui parlait de son amour
Ardent comme le soleil d'Orient,
Et qui consumait son cœur
Peu à peu,
Comme le feu consume le bois,
Elle retourna sa tête – pour la première fois –
Vers ce pauvre amant,
Et lui dit un mot, rien qu'un petit mot
– Tout autre eût dit que ce mot était « ô fou ! » –
Mais le cœur du chaïr

132 Suivait.

Fut poignardé comme par la pointe tranchante
D'un yatagan.

Alors, lui, il la quitta, elle, sa bien-aimée,
Et cœur poignardé, qui saignait, qui saignait,
Il se mit à flâner dans les rues
Étroites et tortueuses de Bagdad
À travers une foule d'hommes et de chamaux,
(Ou de chamelles,
Puisque chaque caravane était précédée
D'un âne…)[133]
Il allait deci delà
Tout à fait comme un fou
Non pourtant seul, mais avec l'image de celle
Qui – sans la peur d'Allah, sans pitié –
Lui poignarda le cœur.

Mais voilà que soudain, ce chaïr, tant épris,
Fut surpris, fut réveillé,
Par la voix d'un vieillard, vendeur de roses,
À la barbe blanche, au caftan blanc, en tourban vert,
Chaussé de chossure rouge,
Qui marchait avec sa corbeille de roses pas à pas,
Si orgueilleusement
Comme un Grand du reigne[134] de Haroun-al-Raschid.
Alors ce vendeur, en louant sa marchandise
Chantait
– D'une voix faible, c'est vrai,

133 Le motif de l'âne conduisant un chameau (ou une chamelle) apparaît dans de nombreuses œuvres littéraires inspirées de l'Orient, mais aussi dans la Bible, par exemple. En raison de leur endurance, les chameaux et les ânes sont des bêtes de somme dans le désert depuis l'Égypte ancienne. Habituellement, les chameaux dans les caravanes sont attachés les uns aux autres, le premier étant attaché à la queue d'un âne. Les chameaux sont généralement chargés de toutes sortes de marchandises, tandis que l'âne (ou cheval) est souvent monté par un chef à la tête du caravane.

134 Règne.

Mais mélodieuse, et comme en trance[135] –
Son chant éternel,
Le chant connu du chaïr amoureux,
Depuis son enfance.

Alors, celui-là chantait :

« O, vous, jeunes hommes !
O, vous, jeunes femmes !
Beaux et belles !
Voilà mes roses,
Blanches et roses,
Pour vos ceintures, ô hommes !
Pour vos cheveux, ô femmes !
Elle sont de mon gulistan[136] ;
Elles sont fraîches, humides encore,
Car je les ai cueillies
Avant le lever du Soleil,
Donc, le Soleil n'a pas bu
De ses[137] lèvres ardentes
Les larmes brillantes d'Aurore
Qu'elle avait versées sur elles
Odorantes et belles, qui allaient mourir.
Achetez mes roses, ô hommes !
Vous, amants fidèles,
Non pour vos ceintures
Mais pour les cheveux de vos bien-aimées
Qui sont des roses aussi.
Quoique de sang et de chair,
Elles sont pareilles à celles de feuilles
Leurs sœurs divines.
Car elles sont blanches et roses aussi ;

135 Transe.
136 Rosier. Adaptation du mot turc.
137 Leurs.

Elles ont du parfum comme elles,
Et comme elles –
Elles ont des épines.

Mais écoutez, ô hommes !
Non moi, un vieillard de Bagdad,
Mais un proverbe arabe.
Ce proverbe dit :
« Quand on aime la rose
On supporte épine[138]. »

Et le chaïr oriental aux mots derniers
De ce sage d'Orient :
Fut guéri, se réjouit – jusqu'à la folie
Et il s'envola, sans ailes :
Pour suivre de nouveau les pas de son[139] bien-aimée,
Sa rose divine,
En jouissant de sa beauté
Et en supportant ses épines.

Le 31 mars Paris

138 L'épine.
139 Sa.

VI NE ME DIS PAS…

Ne me dis pas « vous », mais « toi » !
Parle-moi du langage et du ton
De ces neuf sœurs, tes sœurs divines,
Qui habitaient :
Le Parnasse, le Pind[140] et l'Hélicon !

Toi, qui possède[141] la faculté de ressusciter un mort,
Et d'allumer le feu, qui était éteint, dans un cœur,
Exprime-toi des paroles, suprêmes par leur simplicité,
Dont s'exprimait en parlant à ses favoris
Erato, une de tes neuf sœurs !

Oublie, quoique dans ses[142] moments sacrés seulement
Où nos âmes s'approchent l'une à l'autre en intimité,
Toutes conventions de nos jours faux,
Et parle-moi « du cœur au cœur »,
Selon la manière de l'antiquité !

Le 24 mai 19… Paris

140 Pinde. Dans la littérature de l'Antiquité grecque, les trios montagnes citées étaient dédiées à Apollon, dieu de la musique et de la poésie, ainsi qu'aux Muses. La poétesse s'adresse directement à Apollon.

141 Possèdes.

142 Ces.

VII LE FRUIT DU LOTUS

Blanche comme la neige
Debout dans la verdure du bois
Sous le ciel bleu d'opale –
Elle me retient dans ce pays lointain
Pendant des semaines et des mois…

Devant elle, la déesse divine
De marbre
Je demeure des heures et des heures, ensorcelé[143]
Sans aucune parole, sans mouvement,
Comme si j'étais le tronc d'un arbre.

Tandis que mes sentiments montent au degré d'extase,
Et moi, en une vision étrange, tout-à-coup,
Je commence à voir le sang couler dans ses veines,
Ses nerfs palpiter, ses mains boujer[144!] …
Et, m'approchant d'Elle, je couvre de mes baisers ses lèvres et son cou.

Ne m'a-t-elle pas passé
De ses mains blanches de pierre
Le fruit de lotus, de ce doux fruit d'Oubli
Qui m'a fait oublier non seulement mon berceau,
Mais même le tombeau de ma mère ?

Le 24 mai 19… Paris

143 Ensorcelée.

144 Bouger.

VIII SANS REPROCHE

L'autre jour,
Tu a[145] blessé à mort
Mon Amour, ô cruelle !
Tu l'as blessé sans aucune raison
Seulement par caprice féminin
Ou, mieux, par le caprice d'une femme
Gatée par celui qui l'adore.

O cruelle ! O cruelle !
Encore et tant de fois cruelle !
Ton caprice n'est-il pas identifique[146]
À la passion du chasseur
Qui blesse à mort sans pitié
Tout –
Même la gazelle ?

Et mon amour en agonie te regardait d'un triste regard,
Étonné, mais sans reproche à la fois ;
De même que la pauvre innocente en expirant
Regarde le chasseur,
Et ses beaux yeux, grands ouverts de surprise,
Ont l'air de lui demander :
« Mais… Pourquoi ? »

Le 3 juin

145 As.
146 Identique.

IX LES COMPENSATIONS PRÉCIEUSES

En suivant de ses regards désolés
Les pas legés[147] de son amie,
Les pas semblables à ceux de la gazelle
– Non, de la chèvre –
Lui accablé par la tristesse de la jalousie, dit :
« Hélas! Elle s'en alla joyeuse,
Qui sait où, hélas! –
Avec mes baisers sur ses lèvres. »
Et lorsqu'il rentra dans la pièce
Où il avait passé auprès d'Elle
En douce intimité quelques moments inoubliables à jamais –
Tout à coup il se réjouit comme alors ;
Et, poussant un cri d'allégresse, il dit :
« Ah, elle, mon amie :
Pour mes baisers ne m'a-t-Elle laissé en compensation –
Le souffle de son âme et le parfum de son corps? »

Paris, le 18 juin 19…

147 Légers.

X LE DÉPART DU BONHEUR

J'entends déjà : l'horloge chante la triste chanson
« Le départ du bonheur »,
La chanson qui déchire mon cœur ;
Avec ma compagne d'autrefois, la tristesse,
Il me faut partir.

Oui, partir avec elle, non pour des jours et des mois,
Mais pour toujours ;
Il me faut dire le dernier adieu à mon dernier rêve,
Beau entre les beaux ! –
À ma dernière joie.

Mais croyez
Que l'oubli ne foulera
De ses pas, lourds et sans pitié,
Aucun regard, aucun mot ou sourire,
Dont, pour quelques instants encore, on vit, on respire.

Mon cœur conservera dans un de ses lieux secrets –
Tout cela
Comme la mer conserve dans ses profondeurs
Des perles,
Même encore mieux.

Car aucun[148] n'y pourra plonger
Ni piller cet inestimable trésor ;
Aucun au monde, sauf ce pilleur qui nous enlève
Tout ce que nous avons – même la vie –
Ce pilleur impudent que nous appelons d'un nom honnête : la Mort.

21 juin

148 Personne.

XI LE CHANT DE NOSTALGIE ET D'AMOUR

Assis sur les bords de la Méditerranée
Au déclin du jour,
Lorque le couchant encor[149] en flamme se reflétait dans les flots
Et apercevant à perte de vue un bateau
Dirigé vers les pays lointains, de lui connus –
Il se mit à chanter le chant
De Nostalgie et d'Amour.

« Oh ! quel désir ardent – chantait-il avec émotion –
De fair[150] de nouveau le tour de notre planète belle,
Et de revoir tout ce qu'on a vu déjà
En réalité comme en rêve :
Les beautés célestes sur la terre
Mais cette fois-ci non seul…
Avec Elle.
De contempler le coucher du soleil avec admiration
Aux pieds des Pyramides, dans l'espace immence[151]
Du désert de Lybie,
Qui me donnerait l'illusion cette fois
D'une cité surpeuplée
En sentant près de moi Elle…,
Sa présence.

De retomber à genoux devant le Saint Sépulcre à Jérusalem
Et en extase religieuse, provoquée par l'étrange émotion
De l'amour,
De prier de la profondeur de mon âme
À coté de mon inspiratrice pour tout ce qu'est[152] beau au monde
À coté d'Elle,
Qui, agenouillée, prierait avec dévotion.

149 Encore.
150 Faire.
151 Immense.
152 Ce qui est.

D’adorer le lever du soleil à Bénarès,
Cité sainte aux Hindoux pieux,
Debout sur le Saint Rivage du Gange, fleuve sacré,
Comme l’adorent des fidèles en se baignant dans les eaux bénies :
Le soleil brûlant dont les rayons ne refléteraient pas les flots
Comme alors,
Mais dans ses yeux.

De s’attrister au point du jour,
Elle et moi, nous,
Des prières des veuves hindoues, vieilles et jeunes,
Qui auraient résonné à cette heure mystique, comme toujours
Du Temple des Veuves, dédié à Krishna, sur la colline près du Gange,
Les prières pour l’âme de leurs maris disparus,
Et d’avoir l’envie de devenir Hindou et de mourir comme son épouse.

De me trouver de nouveau à l’Himalaya
Au moment où lève son voile rose l’Aurore divine
De l’Everest,
Point culminant du globe, couvert de neige éternelle ;
Et la main autour de la taille de mon amie ravissante,
Ravi par la beauté unique de la Nature, de comparer à la blancheur de la…[153]
La blancheur de son visage, de son cou, de sa poitrine.

De repasser midi à Pouri, cité sainte,
Quand le soleil lance ses flèches ardentes sur les maisons blanches et le sable jaune,
Sur les troups[154] d’hommes et de femmes en marche vêtus de blanc,
Et les fils d’éléphants aux pas lourds, dirigés qui sait où :
Oh ! D’y repasser ne serait-ce qu’un midi encore
Assis près de ma compagne divine sous l’ombre d’un manguier
Comme un maharadja sous le baldaquin de son trône.

153 Le mot manque. « La neige » est le plus probable.
154 Troupeaux.

Et surtout d’y repasser un déclin du jour, ne fut-ce qu’un seul de nouveau
À l’heure où le Golfe de Bengale donne l’illusion d’un flamboyant fleuve
Et le soleil couchant un navire en flamme qui coule ;
Et saisi par la vue féerique Lui confier mes dernières volontés :
Qu’après ma mort mon corps brûlera sur le bûcher de ce rivage éblouissant,
Et que mes cendres trouveront le repos dans ces eaux vermeilles,
Et qu’Elle… Elle me donnerait le témoignage de son amour en me pleurant comme ma veuve.

De célébrer à Kioto comme alors les fêtes « La Fleurs[155] de Cerisier » ;
Et en contemplant le Myako Odori[156], par de cent des geichas[157] gracieuses,
L’aspet[158] étrange dont on a illusion que c’est les fleurs des jardins qui dancent[159],
Ou les peinturs[160] des vases et des paravents qui cadencent
Je ne demeurerai pas impassible comme auparavent :
Toute mon âme serait plongée dans la joie et le bonheur
Voyant mon Amie en enchantée et heureuse.

De me réjouir comme alors, et beaucoup plus, ô beaucoup plus !
Par la « Hula-hula », danse volupteuse[161], que par le « Hula-hula » voluptueux cris
Qui auraient poussé au son des guitares les danseuses, les femmes filles indigènes,
(Aux courtes jupes de feuilles de palmier, aux couronnes de fleurs de citronier[162],
Cheveux de jais dénoués, pied-nus) –
À Honolulu, la ville princesse de Havaï,
Et en enivré d’appuier[163] ma lourde tête contre la poitrine de Ma-Mie…

155 Fleur.
156 Le *Miyako Odori* est l’un des quatre grands spectacles de printemps dans les cinq quartiers de *geisha* (*hanamachi*) de Kyōto, au Japon, depuis 1872. Les danses, les chants et les productions théâtrales présentés dans ce cadre sont interprétés par les *maiko* et *geiko* (*geisha*) du quartier de Gion. Les motifs s’inspirent de la culture japonaise classique.
157 Geishas.
158 Aspect.
159 Dansent.
160 Peintures.
161 Voluptueuse.
162 Citronnier.
163 Appuyer.

Et enfin, après tant de bonheur, fatigué par la flânerie,
De m'embarquer un beau, brillant jour
Dans une barque d'indigènes – dont le rameur ne serait pas un indigène, mais moi-même,
Et en compagnie de ma compagne fidèle
Flâner deci et delà par les eaux sans limites du Grand Océan,
Jusqu'à ce que je n'aurait[164] trouvé un ilôt désert,
Qui serait peuplé par celui qui règne dans nos cœurs : par l'Amour.

Et loin de la vanité humaine ; écoutant la musique des flots ; au soleil –
De passer le reste de la vie heureuse à deux :
Nous nous nourissant[165] de dates, de cocos et de bananes ;
Buvant de l'eau des sources dans le creux de nos mains ;
Nous vêtant de feullies de palmier ;
Et assis sur les bords de l'Océan, de paver ses cheveux de jais de pavots, son cou d'albâtre de caraux[166]…;
Pour lit nous aurions le gazon vert, pour couverture le ciel bleu.

Et enfin, quand la Mort nous appellera un jour –
Qu'elle nous appelle le même jour et en même instant
– Car rien au monde n'est si effrayant que survivre à celui qui était notre vie,
Et à l'heure où le soileil se lève de l'Océan
Aller nous coucher enlacés sur le deux lit[167] de mousse au fond de l'Océan
Dont les flots auraient chanter sans cesse le chant mélodieux et rytmique[168] :
« Ci-gisent… »
Mais, hélas ! Ce chanteur-rêveur ne prononça[169] ces deux noms de rêve,
Car il fut réveillé par le « frou-frou » des ailes d'un couple de mouettes,
Qui, amoureuses et folâtres, se mirent à voltiger au-dessus de sa tête !

164 Aurais.
165 Nous nourrissant.
166 Carreaux.
167 Les deux lits.
168 Rythmique.
169 Ne prononça pas.

XII NE CHERCHEZ PAS

Ne cherchez pas que nous nous revoyions
Après tant d'années de mon « adieu » et de votre « aurevoir »
Ni de risquer ce qui est si précieux
– Sans lequel la vie aurait encore moins de valeur –
Des Rêves et des Illusions.

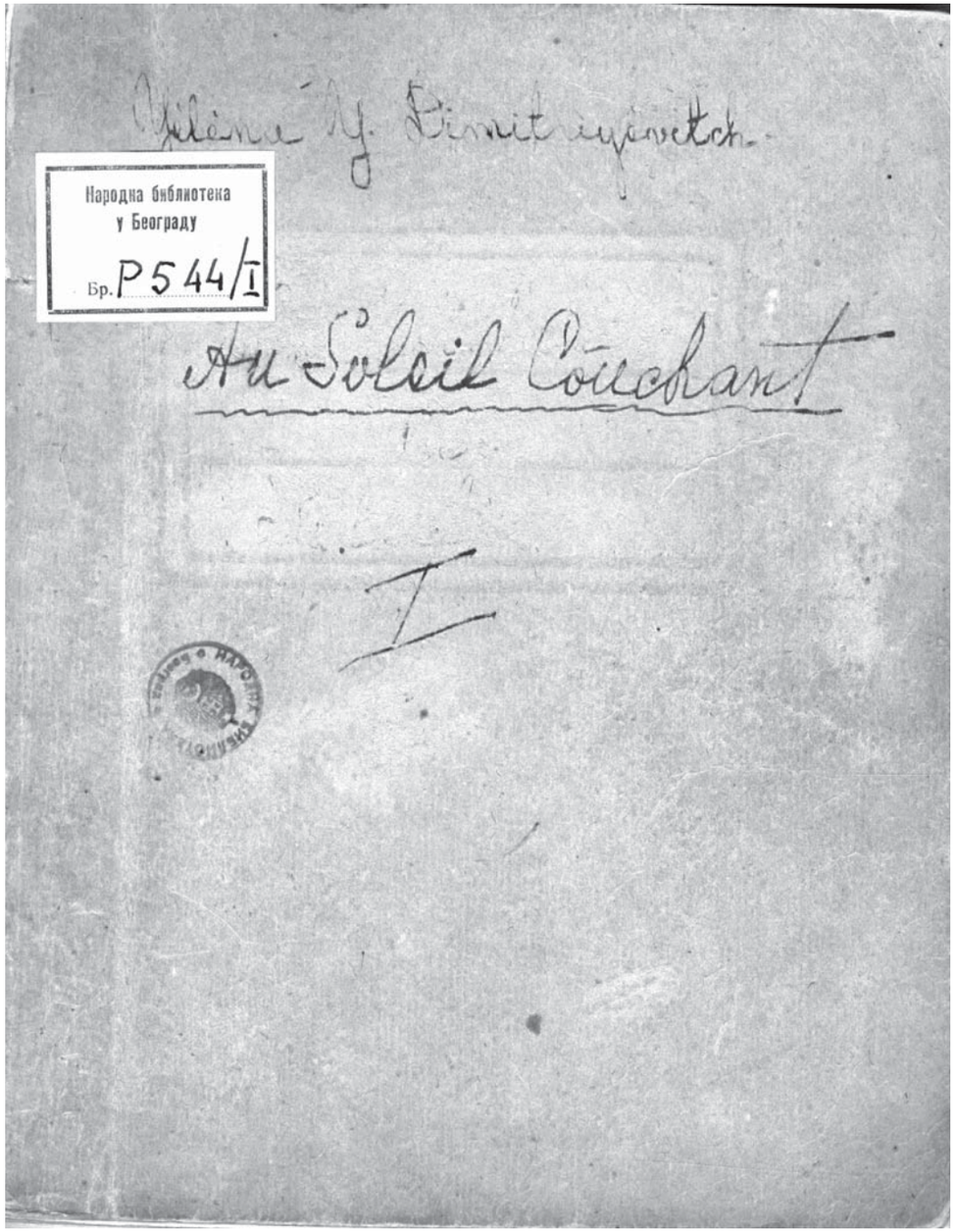
Car celui-là, rude, cruel, impitoyable
Que l'on nomme bref et simple « Le Temps »,
Marche lentement, c'est vrai, mais sans arrêt,
Et à son passage destructif il ne ménage rien :
Il change tout ce qui lui est soumis et changeable.

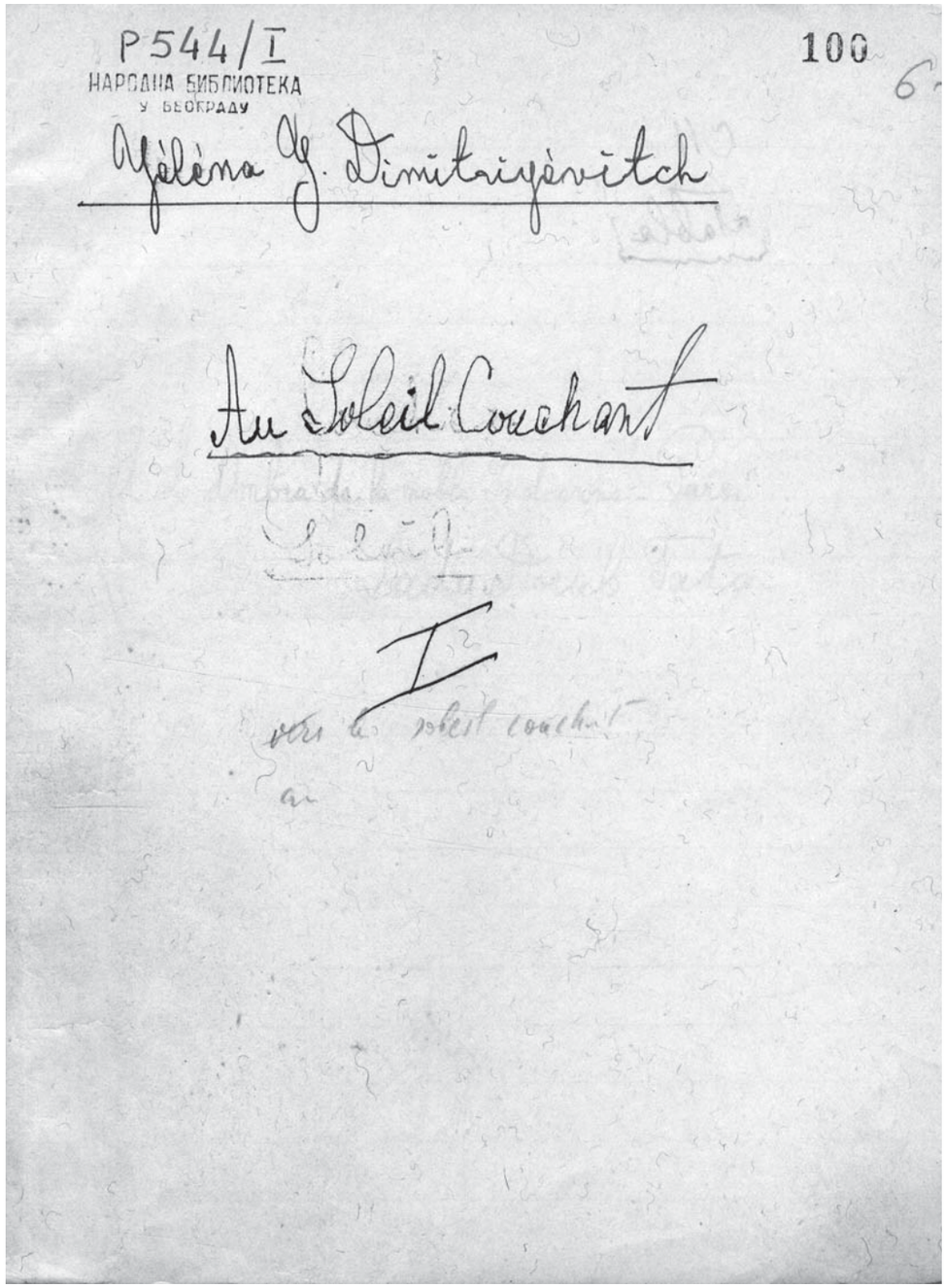
Les traits si chers et si connus d'un cher être,
De celui par lequel on était introduit au Paradis céleste sur la terre,
Après des années passées sans les revoire[170] :
À la rencontre nouvelle, tant désirée –
Il pourrait arriver que, hélas ! on ne les puisse reconnaître.

Alors, il ne faut pas chercher que nous nous revoyions.
Vous avez dit « aurevoir et moi… j'ai dit adieu »…
N'est-il pas mieux de vivre en bonheur, même imaginé,
Que de mettre en sort un tel trésor :
Des Rêves et des Illusions ?

170 Revoir.

MANUSCRIT / РУКОПИС


Народна библиотека
у Београду
Бр. P 544/I
Au Soleil Couchant
I


P 544/I
НАРОДНА БИБЛИОТЕКА
У БЕОГРАДУ
100
Hélène G. Dimitrijévitch
Au Soleil Couchant
I

A l'Ombre de la noble Indienne - Parsi

Lady Dorab Tata

(1)

Une Vision

A l'Ombre de la noble Indienne - Parsi

Lady Dorab Tata

Hier soir j'avais une visite
Inattendue.
Ah, non !
Ce n'était pas le soir, mais minuit,
Car du clocher de la Cathédrale sonnait :
Ding ! ding ! ding !... douze fois
Lugubrement quand Elle apparut.

(2)

Ma chambre, où j'étais couchée
Sans sommeil, les yeux ouverts et mouillés,
Qui était sombre,
Tout d'un coup
Comme par la lumière éblouissante du soleil
Du Zone torride —
Fut illuminée par son Ombre.

Oui, c'était Elle,
Je l'ai reconnue
Comme si Elle avait été le soleil brûlant,
Ou le soir, sans crépuscule, ou, sans aube, aurore
De son mystérieux pays, dont aimé de moi! ...
Mais cette lumière céleste, d'où vient-elle?
De la Vie ou de la Mort?

Ce n'était pas de ses boucles d'oreilles,
Ni de son collier ni de son diadème;

(3)

Non plus des bracelets autour de ses bras.
Même pas de sa ceinture qui enlaçait sa taille:
De ses bijoux merveilleux, dont Elle était parée
Une nuit,
Mais pas ce minuit.

Ce n'était pas de son sari rouge,
De soie,
Orné de perles de leurs sans-frontières,
Et de pierres précieuses de leurs montagnes sacrées,
Car à minuit passé
Il était remplacé
Par un morceau de toile blanche, — son suaire.

Son front, autrefois si serein,
Était pâle comme la flamme d'un cierge
Ou du feu du bois de santal,
Du feu sacré dans son temple qui ne s'éteint pas;
Ses yeux noirs et humides comme des olives mûres,

(4)

Pure comme ceux de la Mère de Notre Seigneur,
Était voilés du voile du trépas.

Impassible, muette, immobile;
Sans le sourire qui m'enchantait autrefois;
Sans la voix qui m'enivrait auparavant;
Sans la démarche qui me ravissait alors, —
Elle était humble devant Celle par laquelle
Elle fut dépouillée de tout, —
Devant la Mort.

Dans ma chambre brillante régnait le silence du tombeau;
J'étais sans voix, Elle demeurait muette;
J'étais comme douée, Elle restait immobile;
Je tentais de croiser mes mains
Devant Elle
Comme devant la Sainte Vierge,
Mais, hélas, en vain!

(5)

Encore dépourvue de paroles et de mouvements,
Je ne l'étais pas de sentiments;
J'aimais tout — même de quoi, alors, j'avais le dégoût! —
Je cherchais à revoir se refléter
Dans ses yeux expressifs comme dans un lac limpide
Tout ce que déjà j'avais vu:
Dans mes rêves, en réalité et dans ses yeux.

Je cherchais à revoir encore une fois:
Le saint fleuve avec un de ses rivages
Orné de bûchers en flamme au lever du soleil;
Des temples, des pagodes dont les cloches sonnent
Au souffle du vent;
Des enfants nus qui s'amusent dans les rues
Avec des serpents...

A revoir des campagnes avec des arbres énormes
Ressemblant à des tentes de soie verte;
Des vaches sacrées flânant dans les rues;

(6)

Des singes divins dans les temples près des pêches,
Et, enfin, un des golfes, beau à merveille,
Oui, j'en suis sûre, conserve dans ses profondeurs
Les cendres de mes ancêtres.

Et regagnant ma force tout d'un coup, —
Je fus devant Elle d'un seul bruyant pas,
Et en levant son voile du trépas —
Je poussai un cri effrayant:
Au lieu de ses beaux yeux, je vis deux trous
Où apparurent les Tours de Silence
Ornées au bord d'oiseaux de proie...

Et tout épuisée,
Je retombai sur le lit
Poussant encore une fois un cri,
Tandis que les ténèbres enveloppèrent ma chambre
Soudain,
De nouveau:
Avant le chant de coq — son Ombre disparut.

(7)

*

"O mon Ame!
Enfermée dans mon corps comme un oiseau dans sa cage:
Connais-tu cet éclair qui aurait pu éclairer
Ce mystère?"

Mais mon Ame n'en avait rien dit.

"O son Ame!
Envolée de son corps comme un oiseau de sa cage:
Pourrais-tu dire: était-ce Elle, à minuit passé,
Qui me viendra en amie fidèle?"

Et son Ame répondit:

"Ce n'était pas Elle morte, mais son Esprit revenant
Sous la forme de sa dépouille mortelle:
Pour te rappeler vos grandeurs sur la Terre;

(8)

Pour le demander :
Pourquoi La pleures-tu ?
Elle est morte hier, tu mourras demain ;
Elle fut un festin pour les oiseaux, tu le seras pour les vers.

Memento, homo, quia pulvis es
Et in pulverem reverteris."

Septembre 1931 Paris

(9)

La Confession

Qui sait pourquoi ?...
Mais je crois... Non, j'en suis sûre,
Dans l'instant — pas le jour —
Où j'ouvris les yeux
Pour la première fois,
Fut béni par le Démon
Et maudit par Dieu.

Autrement, on ne pourrait pas comprendre
Ces désirs éternels du cœur,

(10)

Ces flâneries constantes de l'esprit
A la recherche des choses étranges et précieuses
Perdues quelque part, ou volées par quelqu'un,
De quelque chose dont on ne fut jamais possesseur!

Quand je me croyais la plus satisfaite,
La plus heureuse,
Ce n'était qu'un erreur du coeur,
Du une illusion des sentiments,
Même des pensées,
Puisque, je ne l'étais jamais:
Toujours, il me manquait quelque chose. Mais, quoi?...

Sur sa large poitrine, si connue et si aimée,
Où je reposais avec une telle confiance,
Je languissais pour le repos
Auprès d'un autre être,
Mais inconnu,
Mais mystérieux, qui n'existe au monde réel,
Je le désirais en rêverie de tout mon être.

(11)

J'y reposais comme un oiseau
Sous l'aile de sa mère,
Qui le réchauffe et le protège en même temps;
J'écoutais le battement du coeur fidèle de celui
Qui me donnait un tel trésor pour repos,
En rêvant sans reproche de ma conscience, —
Ayant été innocente.

Oh! oui, j'en suis sûre:
Pas le jour, mais l'instant
Où j'ai ouvris les yeux
Pour la première fois:
Cet instant-là —
Fut bénu par le Démon
Et maudit par Dieu.

(12)

Le declin de la vie

Une fois j'avais lu
Sur la vie des réflexions;
Mais par qui c'était écrit ou quand,
Je ne me le rappelle plus, — pas du tout.
Seulement, je me souviens si bien
Que ce "penseur" dit ces mots:
"Le declin de la vie humaine —
Ne vaut presque rien."

(13)

Et moi, ayant été jeune, sans expérience,
Pas encore n'employais pas:
"Pourquoi?"
Et après cette question, prononcée spontanément,
De me mettre à résoudre un problème:
J'acceptai cette réflexion fausse
Comme une doctrine philosophique ou un dogme religieux,
Et je plaignais sincèrement le destin de ces malheureux.

Tant d'années passèrent de ce temps-là,
Et moi, chaque année de plus en plus,
Je croyais que ce "penseur" était en erreur.
Il ne pouvait pas déterminer la valeur de la vie humaine
Dans ses quatre saisons:
Au printemps, en été, en automne et en hiver:
Quand on sème, on moisson, on récolte,
Et, enfin, on jouit après une longue peine.

Ce "penseur", c'est un ignorant pour toujours
Devant l'homme,

НАРОДНА БИБЛИОТЕКА Београд

(14)

Et un pécheur impénitent à jamais
Devant Dieu
En généralisant les hommes,
La plus grande oeuvre du souffle de Dieu,
Comme les objets de bois ou d'acier
Faits par les mains humaines.

Car le bon Dieu,
Le Créateur, non l'ouvrier,
En voulant donner la preuve de Sa Puissance
Aux hommes,
Donna les uns, en les créant,
De toutes les trois facultés maîtresses:
De la Volonté, de l'Intelligence et de la Sensibilité;
Tandis que les autres, Il ne les donna d'aucune.

*

Un grand entre les grands
De nos jours,
A son départ de la vie passagère

(15)

A la vie d'éternité,
Hier,
Confirma cette thèse;
Et je vis une chose qui m'était obscure —
Bien claire.

Quoique il ait rendu son âme —
A Celui qui la lui avait en soufflée —
A un certain âge,
Il laissa dans les livres de sa vie
Les dernières pages les plus brillantes de toutes,
Et qui par leur chaleur
Réchauffant le coeur, animant l'âme, relèvent l'esprit:
Des femmes, des mères et des soeurs.

Oh! c'était hier,
Que toute la sphère terrestre
Fut en deuil et en pleurs.
Elle pleurait Celui qui pour la marine

(16)

De la race humaine —
Cherchait le port de perpétuelle paix et de bonheur,
Mais de le trouver, hélas!
Il fut empêché par la mort.

O France! couronnée de gloire à jamais!
C'étaient les decrets de la Providence
Qu'à ton sol sacré
Un noble arbre germât, crût et étendit ses branches énormes
Qui aurait pu protéger
De la foudre et du tonnerre
Non seulement ton peuple, —
Mais l'humanité.

Avril 1932 Paris.

Le Souvenir Sacré

Je vais vous raconter, mes enfants, un conte,
Pas bleu, mais un conte vrai,
Du quelques détails sur moi avec un souvenir,
Le plus cher de tous,
Presque sacré
De mon enfance.

Par la volonté de la Providence,
Je suis venue au monde à la fin de mars,

Le vieux style
— Donc, au commencement d'avril —;
Mais quelle année, je ne pourrais vous la dire,
Car ma mère tenait dans sa mémoire
L'an de naissance de ses neuf enfants
D'après quelque important événement;
Exploit du dixième, de son cadet, de son favori,
Puisque..., peut-être, —
Cette année, où je suis née,
Se passa sans aucun événement...

„C'était mardi",
Tant de fois maman avait dit
— Ma pauvre mère, décédée depuis quand déjà! —
Alors, maman racontait:
„Le mardi et la vieille Martha![1]
„Oh! la grand-maman Martha,
„Qu'elle était capricieuse, ce jour-là

1) Le mois de mars est appelé par le peuple serbe „Baba Martha", c'est à dire, la grand-mère Martha, ou la vieille Martha.

„Quand tu es venue au monde!
„Le temps changea toute la journée,
„A chaque instant:
„Tantôt tombait une pluie d'averse,
„Tantôt c'était un tourbillon de neige,
„Et tout d'un coup, le soleil avait jeté ses rayons d'or,
„Puis, — la pluie, la neige encore"...

Au temps du jour de ma naissance,
Ma petite maman chère avait l'habitude,
En me caressant,
De comparer mon „capricieux" caractère.

Je suis née dans le logis de mes parents
Comme un petit dans le nid d'un couple d'oiseaux.
C'était une petite maisonnette blanche
Au milieu d'un grand jardin,
Qui pendant l'été surgissait de la verdure
Et ressemblait

A un cygne parmi les vagues d'un lac.

Oh! je me souviens de tout
Comme si c'était hier!
Depuis
De ce temps-là se sont écoulés tant d'ans
Et mes cheveux sont devenus
Tout blancs, tout blancs!...

*

Et un souvenir cher, sacré,
Qui reste dans le cœur comme en mémoire
A jamais....
Ma petite maman chère
Avait l'habitude
De me réveiller les matins
De mêmes paroles de caresse,
De mêmes manières de tendresse.

En s'approchant de mon lit
Sur la pointe de pieds
—De peur de m'effrayer—
Et posant doucement sa joue contre la mienne,
Elle disait d'une basse voix,
Oh! si basse! Oh! si douce!—
"Réveille-toi!"

Et puis, elle continuait
—Toujours de la même voix—
"Réveille-toi, ô mon fils [quoique j'étais une fille]
"Lève-toi, mon trésor, mon amour,
"Car tes chers compagnons se sont levés,
"Oh! depuis quand déjà!—
"Le veau jaune, l'agneau blanc,
"Et ils t'appellent, tes camarades fidèles
"De leur langage, que tu comprends bien,
"Pour que tu les suives en courant joyeusement
"Jusqu'au ruisseau qui lave le bord de notre verger

» A travers duquel notre Choulka chère
» — Puis la donne du lait —
» Passa pour le pâturage, conduite par le berger,
» Puis tu les accompagnes jusqu'à notre ruisseau limpide
» Où nagent nos canards et nos oies...
» O mon fils! ô mon trésor! ô mon amour! —
» Lève toi!"

Et moi,
Toujours éveillée, non passer pas ni par ses paroles,
Mais par le souffle de son âme,
Je ne bougeais pas,
Et j'étais prête de m'endormir de nouveau,
Tout était doux, endormant
Ce gazouillement d'oiseau,
Cette divine musique, —
La voix!

Et lorsque j'avais ouvert mes yeux

Vert-gris,
Adorés d'elle
— Car ma mère imaginait,
Non sans crainte de Dieu, j'en suis sûre,
Parce qu'elle était pieuse,
Qu'ils ressemblent par la couleur
Aux yeux de Jésus Christ,
De petit Jésus de Nazareth,
Qui demeurait debout entre ses parents
Dans une des nos icones
Priée par maman de Basilic;
Veillée par papa pour qu'elle soit toujours éclairée
Par la veilleuse —.
Alors, quand j'avais ouvert mes yeux,
Oh! quelle joie éprouvait ma mère!

Et glissant ses chères mains
— Devenues dures par le travail —
Au dessous de mon petit corps chaud,

24

Toujours avec sa joue contre la mienne,
Elle m'avait prise dans ses bras ;
Et avec mes mains autour de son cou,
Caressant mes jambes et pieds nus,
Elle m'emportait dans le jardin fleuri, odorant,
Près de puits,
Où elle lavait mes joues rouge-roses
Et mes yeux vert-gris...
Et puis, elle brossait mes cheveux blonds "à la corbeille";
Et puis, elle me revêtait de ma petite robe
Rouge et légère comme si elle était faite de feuilles de coquelicot,
Tissée et cousue par ses chères mains, —
Et, enfin, elle m'avait donné mon petit déjeuner...

Oh ! mon petit déjeuner !
Tous les matins :
La bouillie de farine de maïs au lait...
Et, alors, elle, ma petite maman chère,
S'écriait avec tendresse et joie :

25

"Mange, mange, mon fils, de ce mets délicieux,
Pour les enfants si bon !
Et en mangeant du soir rouge
Comme une pomme mûre,
Et gros, si gros, —
Comme un petit cochon !"

Le Camarade Courageux

26

Dès que l'on jette en passant un regard
Sur ma table à écrire,
Tout de suite on devine que:
Le compagnon de ma vie doit être ou était
Un chevalier ancien ou un guerrier moderne.

Oui, il l'était. Et voilà ce qu'il fait:
Pour mon jour de naissance, le premier après notre mariage:
"A la Dame de son cœur", "à son Ange"
Il donna en cadeau une écritoire,
Belle, c'est vrai, mais si étrange, si curieuse—

Car cette écritoire était composée:
D'un encrier en forme de cuirasse et de casque;

D'un porte-plume en forme d'un fusil à deux coups;
D'un appui-plume en forme de fer à cheval
Et, enfin, d'un pot de poudre à canon (au lieu de sablon...).

Et moi, plus un garçonnet qu'une jeune mariée,
Je me mis en jeu à la guerre;
Et lui, en voyant cela, joyeusement s'écria:
"Joue, joue avec ces jouets, mon jouet!
"C'est nécessaire pour t'apprendre le métier militaire.

"Et quand j'irai délivrer du joug nos frères—
"Tu m'accompagneras...
"Au lieu de rester à la maison
"Et de verser des larmes pour des guerrières,—
"Tu deviendras, mon Amour, son camarade d'armes."

Et ces mots derniers il sourit,
Car il se rappela, j'en suis sûre, un cri effrayant
Que je poussai une fois surprise par une bête

28

Qui n'était ni un ours ni un loup,
Mais, une souris...

29

Sans Remords

Mon ami vertueux,
Pendant la nuit, quand tu ne peux dormir,
Tu t'occupes, j'en suis sûr, —
De haïr les vertus
De ton passé passé sans aventures.

Et moi, pécheur,
Je me souviens si souvent de mes péchés,
Et les chérissent de plus en plus chaque jour;
Je pense à eux sans repentance, sans remords:
Mes péchés ce sont mes amours.

De quoi se nourrit ton âme à tes jours gris, accablés
Je ne le peux deviner.
Quant à la mienne, ou à moi, je vis des trésors

30

Jagnés au passé: des souvenirs;
Sans cela, proigne vivant, — je serais mort.

La Femme

31

"Femme sans caresse, — plante sans soleil".
(sentence orientale)

Quand la femme est jeune,
Elle ne se soucie pas
D'avoir des enfants;
Car à la jeunesse elle est, elle-même
Un enfant
A son mari
Ou à son amant.

Mais quand elle passe
Le printemps de sa vie, même l'été,
Et un jour elle devine
Qu'elle n'est plus gâtée de personne, —
Elle se sent, elle pauvre, —

Comme une abandonnée
Ou une orphéline.

Car la femme aime la tendresse,
Elle aime à être caressée
Toute sa vie, constamment
De quelqu'un:
Au premier son âge, de son père et sa mère,
Après, de son mari ou son ami,
Et en fin, de ses enfants.

32

33

Problème Unique

(Les réflexions d'un homme)

L'âme de la femme, —
C'est une chose bien compliquée:
Personne ne la savait analyser
Aux temps écoulés;
Personne ne la pouvait résoudre
A nos jours:
Vraiment, l'âme de la femme
C'est un problème unique.

Dis-moi, ô homme! où est cet homme qui a réussi
A comprendre l'âme de la femme?
Même son amour et ses sentiments

34

Pour nous restent énigmatiques à jamais.
De ses caprices et de ses coquetteries
On est confus ou affolé...
Et, voilà! — on ignore: ces deux ses qualités
Sont-elles ses vices ou ses vertus.

Quoiqu'elle aime de tout son coeur,
Elle donne l'impression qu'elle s'en amuse;
Quoiqu'elle souffre à l'absence de l'objet de son amour,
Elle feind d'être impassible à sa présence.
Imaginez mille tons comme un ton unique;
Imaginez mille sons comme un son seul!...
Des flux de ses tendresses — on est en danger d'être inondé;
Des reflux de ses sentiments — on se sent de demeurer aux sables mouvants.

La femme! Gentille; malicieuse; naïve; rusée;
Peureuse comme une hase;
A certains moments: par son courage elle surpasse la lionne;
Toujours capricieuse comme la mer sauvage;

35

De l'envi de diriger la voiture de la vie à deux,
Elle a réussi d'atteler son compagnon d'une telle façon
Que lui, pauvre créature! ne voit pas qu'il traîne,
Mais il croit... Oh non! Il est sûr qu'il conduit...

La femme! Quoique si tendre, si sensible,
Au coeur rempli d'amour et de compassion,
Tout de même elle pourrait être l'émule à un tyran sur le trône;
Quoiqu'elle trône sans cesse du commencement du monde,
Tout de même elle n'est pas satisfaite,
Et elle est prête à tout, même à s'abaisser...
Et ne s'abaisse-t-elle en demandant de l'homme...
Quoi donc?... Quelle ironie! Elle demande l'Egalité!

O femme! Tu te moques de ton subordonné,
De ton sujet loyal que tu tiens en rival du temps immémorial!
Mais, si ces faits — que tu fais tu ne les fais que —
Pour l'amour de l'Amour,
Mais, si c'était l'Amour qui te guide à cette entreprise curieuse,

36

Mais, si Son Amour pouvait-il changer en bien le mal,
Ce mal inhumain, lourd qui accable humanité, —
Soit béni, ô femme, Son Amour!

O servante! Ce savant où est-il qui aurait pu résoudre
Ce problème unique — l'Ame de la femme?
Ou tout simple, bref:
La Femme?

37

Persistance

On lutte, on lutte sans cesse,
Tout le temps:
C'est un combat à la vie à la mort;
Il fut livré justement ce jour-là,
Ou à ce moment fatal
Quand on aperçu
Le premier pli de la peau sur le cou;
Le premier fil d'argent aux cheveux...
Quel combat étrange, effrayant!

Cette bataille obstinée
Ne se prolonge pas à aujourd'hui d'hier,
Mais à l'année de l'année,

38

Quoqu' elle ne fut pas engagée entre les armées
De deux puissances impériales,
Mais entre les facultés
D'un faible être humain:
L'Intelligence et la Sensibilité se battaient. Oui:
La Raison et le Coeur sont en guerre.

La Raison, pareille à l'épée d'un ancien chevalier,
S'adressa au Coeur, identique au feu sacré de Vesta:
"O Coeur!" dit-elle d'un ton serein,
Tranchant,
"N'as-tu pas aperçu que tes cheveux sont gris?
Tes amours, c'est ta devise constante,
Tes amours, c'est ton refrain éternel!
Mais si ce n'était pas ridicule, ce serait fou...:
L'amour, n'est-il pas le privilège de la jeunesse céleste?"

—"O Raison!" répondit le Coeur de la voix fière du vainqueur
"Rends à ton gaine ton épée!

39

Car quoique tu sois raisonable, même sage,
Tout de même tu ignores la plus vrai vérité, que:
Le coeur n'a pas d'âge.
Tasche alors, ô Raison! —
Mourir pour la devise, la plus élevée à jamais:...
"L'Amour!"
Mais — pas capituler." "

Voyage Mystique

Tu t'apprêtes pour le voyage, ô mon Ame!
Où t'en iras-tu alors?
Vers quelle étendue dirigeras-tu ton vol
En t'affranchissant de ta cage serrée, opaque,
De ton logis étroit, ténébreux
— Où tu languissais, pauvre captive, en solitude —:
Mon corps?

Toi, créé sans créateur; animée par ton propre souffle,
Celle qui n'as pas le jour de naissance
Et qui n'auras pas celui de mort;
Sans âge, éternelle, mystique et mystérieuse:
En abandonnant ta coquille fragile

— Condamnée à l'anéantissement à son germe —:
A la veille de ton départ: accorde-Tu l'Hymne de Délivrance

O Toi, descendue ici-bas on ignore d'où,
En te purifiant pour ton ascension:
Nomme la sphère vers laquelle dirigeras-tu le?
Car ce ne sera pas ni terrestre ni céleste,
Mais une troisième, à l'atmosphère qui brille sans cesse,
Où ta nacelle ne flottera libre, toujours jeune et radieuse.
O mon Ame! aie la pitié de me dire son nom...

Mais en cas que cette sphère, inconnue de l'homme, soit sans nom
Invente pour elle un nom solennel, sublime et sonore;
Décris-moi l'étendue où tu te fraieras
— Non pour des années, mais pour le temps sans fin ni limite
O mon Ame, je te jure par les larmes versées ici-bas,
Par des désirs de t'affranchir de ta prison odieuse,
Je t'en supplie: dis-moi! ô dis-moi où t'en iras-tu alors!

42

L'Orient

L'Orient! Mon cher, mon grand Orient!
N'est-il pas lui, cet Orient,
Ma jeunesse, ma joie, mon amour?
Je me souviens si souvent mon premier passage
Par une de ses rues étroites et tortueuses
Comme on voit en Turquie, en Arabie Pétrée ou Heureuse...,
N'importe où en Orient.
Elle était pavée des pierres pointues, inégales
Où se couchaient en sommeille profond:
Ici un chien seul, là une chienne avec ses petits...
Tout de même, cette rue ou ruelle me semblait
Si belle! ô si belle!
Car mes yeux erraient d'un grillage à l'autre
Et mes yeux brillaient comme le feu;

43

Mon coeur battait furieusement:
De chaque ouverture carrée de treillis aux fenêtres
J'imaginait un oeil rond —
Rond comme un fildjan ou longue comme une amande.
Ardent oeil d'une Beauté orientale
Qui cachée derrière de la fenêtre grillée
Me regardait et souriait — éprise de moi...
O jeunesse! O joie! O amour!...
Et en extase de l'amour j'imaginais
Non seulement les yeux
Mais le visage aussi de tant de Beautés —
Beau et brillant visage comme le soleil d'Orient,
Un soleil qui ce matin-là versait ses rayons d'or
Sans ménagement —
Sur les êtres vivants: les chiens seuls
Et les chiennes avec leurs petits,
Sur les passants impacibles
Et les promeneurs enthusiastes,
Comme sur les objets morts: les maisonnettes blanches,

44

Petites, ressemblantes aux joujoux d'enfant...
O souvenirs, non seulement doux et chers,
Mais sacrés aussi!
Saints souvenirs de ma première jeunesse,
Souvenirs de mon premier amour!
O Orient, mon cher, mon grand Orient,
Maître sublime des plus élevés sentiments —
La Religion et l'Amour! —
L'hirondelle se pouvait rendre témoignage
A chaque son retour:
Que je t'aimais toujours et que je te reste à jamais
Fidèle.

45

Paris

Avant que la Mort soit venue m'enlever un jour
— Dans l'attente de sa visite inévitable ou subite mort —
D'après la loi suprême de l'Éternité;
Je sentis le désir ardent et j'eus l'audace étrange —
De développer mes ailes, tant fatiguées de la flânerie,
Encore une fois.

Et à fin d'élever l'esprit, abattu par le temps gris que je passais,
Je dirigeai le vol vers le séjour divin
De Science, de l'Art, de la Beauté;
Vers la Ville Lumière, éblouissante comme une de celles de la Bible;
Je cherchai de revivre dans mon âme ce qui y était mort:
L'amour pour la vie qui tout de même a dû sans.

Et mon cœur m'y emporta sans aucune peine
Comme le vent emporte une plume

Ou la feuille légère d'un arbre.
Et devant la vue soudaine qui éblouissait
Je fermais spontanément les yeux :
Car habitués aux ombres, ils ne pouvaient supporter la lumière

Et lorsque je les rouvrais, ô moi, heureuse !
Quelle beauté ! quelle splendeur ! quelle magnificence !
Et afin de conserver mieux dans mon âme
Tout ce que j'y avais vu, créé par l'esprit, par le génie
D'un peuple génial —
Je fermais de nouveau mes yeux.

Et ainsi qu'un fidèle en Orient dans son temple
S'adresse en extase religieuse d'une voix étrange au Tout Puissant
De même moi — jetant mes regards à la ronde — m'écriai :
"Toi ! la Reine des villes et le Sanctuaire de la Beauté !
Toi ! Tu es prédestinée par le Roi du ciel
D'être métropole non d'un pays, quoique grand et célèbre, mais du Monde

Les Privilèges Sacrés

Mon âme ! O pauvre mon âme solidaire !
Il y a des heures quand il lui semble
Qu'elle soit isolée sur la terre comme un îlot à l'océan,
Et quand elle voit comme dans un miroir
Ses tristesses et ses joies,
Ses espérances par lesquelles elle fut portée à travers l'Univers.
Tout ce qu'elle avait jamais épuisé aux temps écoulés, —
Tout, du vrai et du noir.

Et très souvent elle, mon âme...
C'est-à-dire — moi-même,
Je me demande, étonnée :
Pourquoi je me sens écartée de tous par le sort,
Puisque je passe le plus part de temps en compagnie

48

— Soit pendant l'état de veille soit en sommeil —
De ceux qui sont loin d'ici que de ceux qui sont disparus:
En compagnie de tous mes chers, vivants et morts.

Car les uns sont loin de nos yeux corporels
Et les autres n'existent plus au monde visible,
C'est la triste vérité,
Mais dans mon âme et mon esprit:
Ils respirent, ils parlent, ils marchent,
J'entends leur voix, je vois leur démarche;
Les uns se réjouissent avec moi comme auparavant;
Les autres m'aident à pleurer... Tous sont en vie.

Oh quelle, quelle compensation
Pour la perte de la meilleur part de moi-même!
Car quoiqu'encore la vue et l'ouïe de mes sens
Le destin fut cruellement rude,
Il ne le pouvait être encore sur de mon esprit.
Penser et imaginer, — ce sont les privilèges de l'homme.

49

Pour ces dons divins je me prosterne humblement
D'offrir à l'invisible Donateur mes louanges et mes gratitudes.

50

Aux Tyrans et aux Prétencieux

Vous grands — grands entre les petits,
(Je ne dis pas entre les lilliputiens:
Car selon vos idées "avancées" —
Ils ne faut pas dire tout ce qu'on pense)!
Vous tachez d'enchaîner de vos chaînes ma pensée
Comme on enchaîne un chien,
Et d'entraver de vos entraves ma parole
Comme on entrave un cheval:
Mais, à votre regret, jusqu'à ce jour-ci —
Vous n'en avez pas eu chance.

N'oubliez pas, ô tyrans, ô prétencieux,
Que je suis l'enfant d'une race
Jeune et rebelle

51

Et que je lutterai — non des forces physiques,
Mais des celles-ci que l'on appelle "les forces morales" —
Contre votre tyrannie et votre prétention
Comme ont lutté dans ce pays pour la Liberté
Nos fils héroïques (non vous, poltrons):
Oh je lutterai
A la vie et à la mort.

Cependant si vous en réussiez, non sans aide d'un miracle,
Vous auriez l'occasion de contempler un spectacle curieux:
Le rage d'un oppressé
(De celui-là traité par vous en bête de somme):
Qui casse, brise, rompt les chaînes et les entraves odieuses
Comme le lion fait cela de la cage où il est enfermé,
Et qui, enfin, se délivre:
Et d'un captif abaissé, d'un esclave humilié
Lui, grâce à son courage, à son énergie —
Redevient libre, redevient — l'Homme.

52

La Vendeuse de Fleurs

Elle est morte!
La pauvre petite-vieille
Vendeuse de fleurs
Morte!
Et je l'ai vue ce matin avec sa corbeille
Comme tous les matins...
Oui, je l'avais vue.

Elle était assise à la place
Destinée lui par l'agent,
Qui soit grand!
Et elle avait loué de sa faible voix
Sa marchandise,
Des oeillets —
"Si rouges, si belles, si odorants!"

53

C'était au coin d'une rue,
La même place à l'été et en hiver,
Et l'on comprend bien
Qu'elle avait de l'air frais
En abondance, —
Car y soufflaient, l'un après l'autre,
Tous les quatre vents.

La place lui avait destinée
Devant une grande banque
Avec le va et vient
Eternel
Du lever jusqu'au coucher du soleil;
Et tout de même, elle était à son aise;
Le raisonnement de l'or ne perçait point ses oreilles.

Car elle était éprise par le vente
De sa belle marchandise

Qui remplissait la rue de son doux parfum.
Et, voilà, dans un moment, subitement —
La pauvre petite-vieille, vendeuse de fleurs, fut morte.
Au coin de la rue, à la place lui destinée par l'Agent,
Qui sait quand!

Et sa dépouille mortelle
Fut transportée à la prosecture
— Comme une offrande plus au Seigneur —
Dans une voiture noire ornée de croix blanche...
... Et moi, ayant entendu ces nouvelles tristes dispersement:
"Oh, malheureuse, pauvre vieille vendeuse de fleurs —
Je te plains!"

"A qui a-t-elle legué ses effets,
Demanda une de ses connaissances dit qu'elle n'avait pas d'enfants?"
"Ah, mon Dieu! — fut la réponse — qui legue puisque elle n'avait rien,
Sauf un ballet, et dedans: une chemise, une blouse et une jupe
Pour l'église:
Même le lit où elle passait des nuits n'appartenait à lui mais à une autre."

"C'est donc — pensai-je — que personne ne touchera par ses doigts profanes
Des objets qui lui étaient sacrés;
Personne ne dira: "Pourquoi cette vieille vilaine n'a-t-elle pas eu
A ses parents pendant sa vie n'ayant pas d'enfants?" "
Et après ces réflexions bien lourdes, je m'écriai spontanément:
Oh heureuse petite-vieille vendeuse de fleurs, —
Je te t'en envie

56

On dit

On dit: "Il faut vivre",
Et l'on vit même quand on ne vit pas,
Mais on existe comme une plante
Ou l'on végète comme un animal.

Qui est responsable
Pour cette apathie de l'âme,
Pour cette impassibilité du cœur :
Le ciel, la terre ou la vie elle-même.

Car celui qui est coupable par la détresse humaine
Et néanmoins protégée par la loi de l'homme et de Dieu
Comme de notre raison :
N'est aucun d'autre qu'elle-même,
Une — la Vie.

130

57

Au Carrefour

Une fois, en rêve,
Je fus dans un grand embarras
En me trouvant dans un carrefour
Et en ignorant le chemin qui ne serait pas faux.

Tandis que quelqu'un invisible m'encourageait :
En avant, Amin, on avance sans aucune hésitation !
N'importe quel chemin sera des pas,
Celui-ci ou celui-là — c'est tout comme.

Car chacun d'eux va s'engager
Vers la même destination, seule qui est vraie.
Ce carrefour — c'est la Vie,
Et cette destination... la devine que c'est la Mort..."

131

Sage Arabe

Avant que de dire ses dernières volontés
Aux kadis et aux muftis
Un sage arabe, à la barbe blanche,
Tâcha d'examiner le coeur de ses fils,
Mahmoud et Mehmed.
Et n'ignorant le proverbe arabe:
"On aborde pas les gens et l'on juge pas le coeur",
Il decida de les envoyer — l'un après l'autre en intervale —
A la capitale d'Irak, à Bagdad.

Mahmoud, fils aîné, en revenant de son voyage,
Dit à son père tête-à-tête, selon la volonté du père:
"O mon père, dit-il,
Que c'est que la capitale d'Irak, — Bagdad —?!
C'est une ville d'anarchistes;

C'est une ville d'athéistes;
Les cafés sont pleins;
Les mosquées demeurent vides.
Les hommes ne laissent pas en paix les femmes dans les rues;
Les femmes fixent les hommes aux marchés.
Les pauvres ne sont protégés ni du coeur humain ni de la loi d'état.
Quelle débauche règne dans la capitale d'Irak, à Bagdad!
Alors, à un mot, ô mon père! on peut dire que:
Bagdad c'est un vrai Sodome et Gomorrhe."

Mahmed, fils cadet, après son retour
Dit à son père tête-à-tête, selon la volonté du père:
O mon père, dit-il:
Ce Bagdad! la capital d'Irak!
C'est une ville aux citoyens loyaux,
C'est une ville aux gens pieux;
Les cafés demeurent vides;
Les mosquées sont pleines;
Les hommes laissent en paix les femmes dans les rues;

Les femmes baissent les yeux devant les hommes aux marchés
Les pauvres jouissent les bienveillances des riches et la justice de la loi d'état.
Quelle vertu règne dans la capitale d'Iraq !
Je jure par notre dinh, ô mon père ! que :
Bagdad rappelle un vrai surrogat la Mecque et Médine."

Après cela qu'il avait entendu de ses fils,
De l'aîné et du cadet,
Le sage Arabe déclara aux Cadis et aux muftis
Ses dernières volontés :
Que tous ses biens, hérités de son père, il lègue
A son cadet, à Mehmed...
Et alors, levant ses yeux vers le ciel, il termina :
"Avec des prières on arrive jusqu'au Paradis ; avec bon cœur on entre dans le Paradis."

L'Espagne

Je parcourus de nouveau — cette fois-ci en sommeil,
Non en état de veille, hélas ! —
Le plus beau pays au monde,
L'Espagne,
Ses villes et ses campagnes,
Ses places du temps des cuirasses, des casques et des romances,
Quand un chevalier, sans peur ni regret :
Pour un petit caprice de "la Dame de son cœur"
Sacrifiait sa vie (mais pas son honneur...) ;
Et au lieu que je suis ensorcelée comme alors
De ses palais maures féeriques
Et des alcazars aux tours étranges ;
De ses cathédrales catholiques majestueuses
Dont les croix d'or montent au ciel d'opale —
Je tressaillis des ruines et du ravage ;

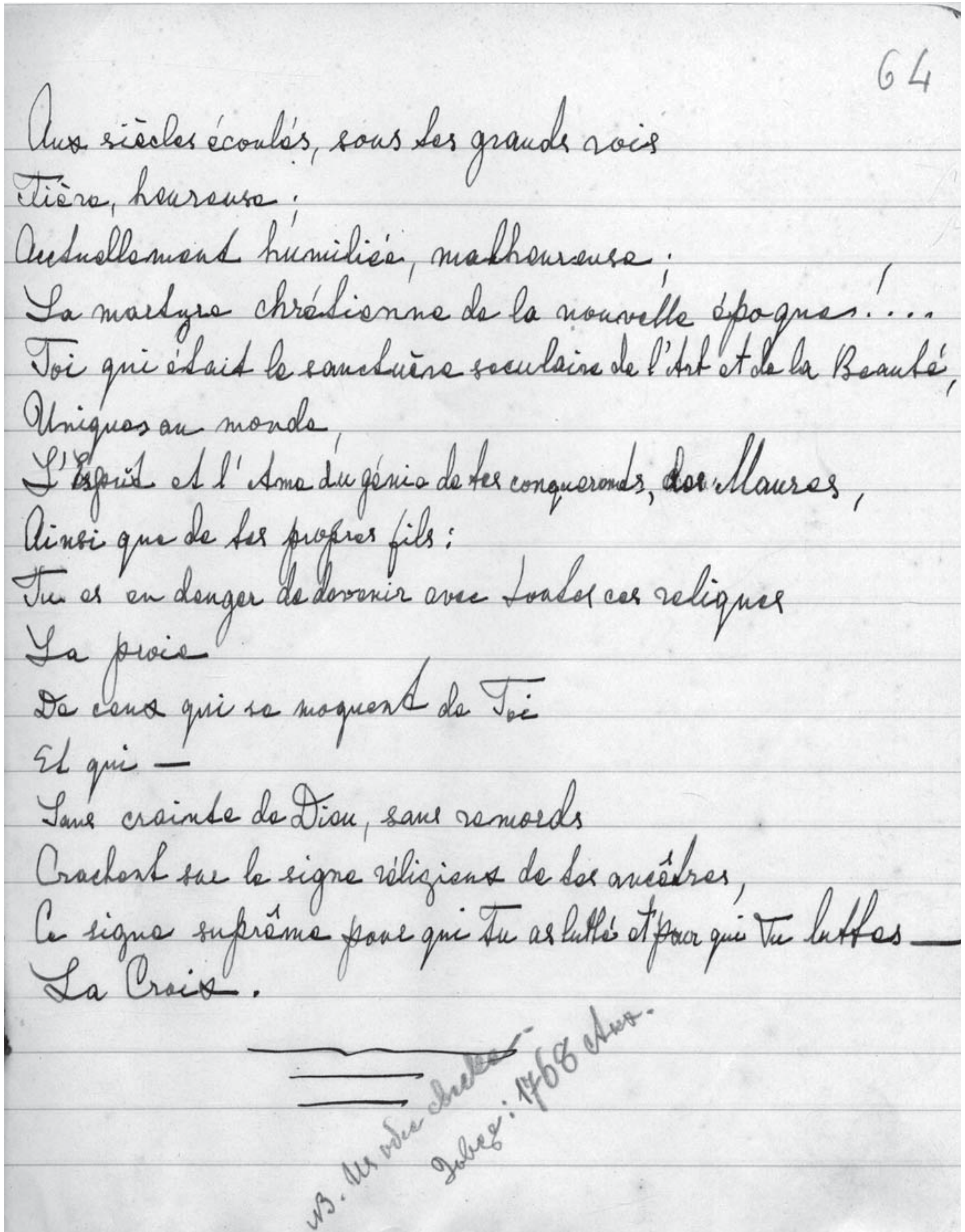
Faits par les obus et les mines
Des Vandales nouveaux en rage;
Au lieu que je sois enivrée comme auparavant
De mille parfums différents
Qui répandaient ses fleurs et ses plantes exotiques
Au temps de la paix et du bonheur, —
Moi, cette fois-ci, ô horreur! je sentis l'odeur
De la poudre et du sang;
Au lieu que je sois enthousiasmée comme jadis
De la musique des flots de ses rivières
— Ornées de barques et de bateaux —
Qui se hâtent vers la mer et l'Océan
Et des chants de ses ruisseaux
— Bordés de lauriers-roses en fleurs —
Qui jaillissent de ses montagnes de la couleur d'émeraude
Et de ses monts à la couronne de neige éternelle —
Je fus étourdie du coassement des mitrailleuses!
Du bourdonnement des avions et du grondement des canons
Au lieu que sois ravie comme dans ses nuits d'été au passé

De ses Carmen et ses Paquita ravissantes,
Coiffées de peignes d'Alicante et de mantilles de Valence,
Couvertes de mantons de Manille,
Qui en ivresse de la jeunesse et de l'amour, —
Chantaient des "sevillanas" et dansaient des "granadinas"
Acompagnées par les craque-craque des castagnettes
Que par les sons monotone de la guitare —
Mes yeux ne virent que des femmes en deuil et en pleurs,
Mes oreilles n'entendirent que des lamentations des mères.

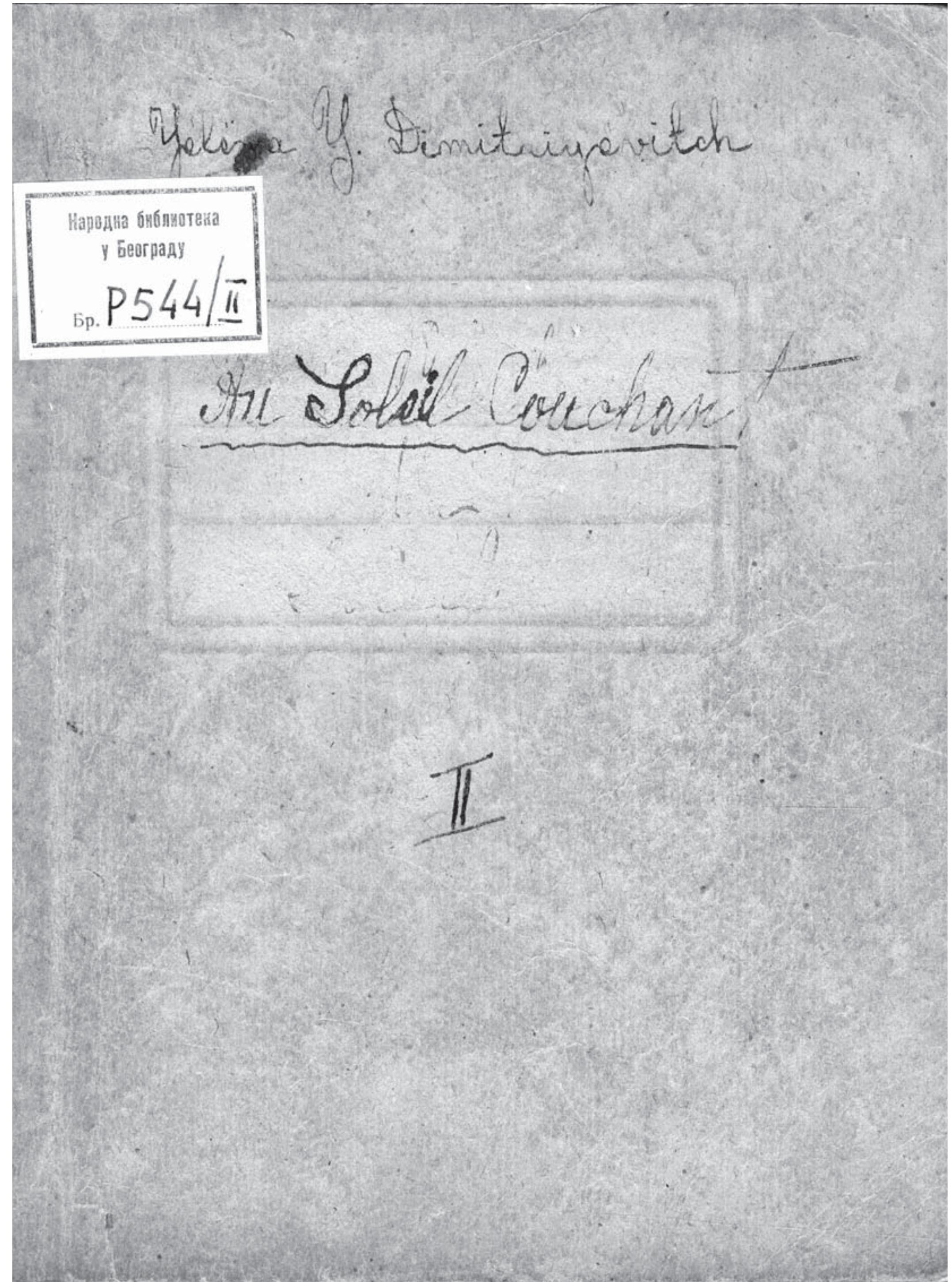
Et lorsque je me suis réveillée, non du bruit d'enfer
De toutes les sortes d'arm de la technique moderne,
Mais des pleurs des enfants, des cris des femmes, des plaintes des vieillards,
De leurs appels au ciel qui ne les entend pas:
Je vis que mon oreiller était tout mouillé de larmes.

*

O Espagne! pauvre Espagne!
Le plus beau pays au monde!


64

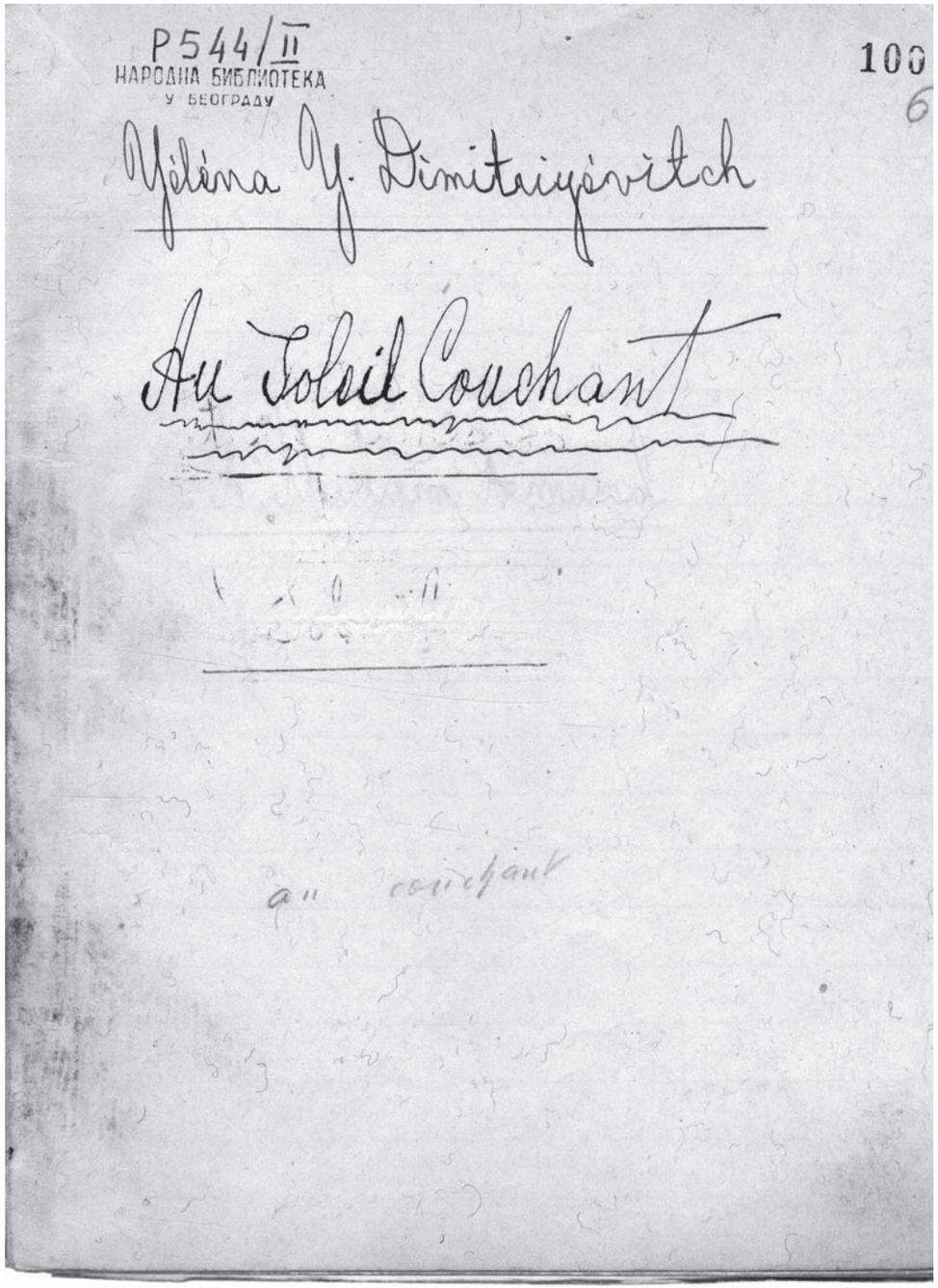
Aux siècles écoulés, sous tes grands rois
Fière, heureuse;
Actuellement humiliée, malheureuse;
La martyre chrétienne de la nouvelle époque!...
Toi qui était le sanctuaire séculaire de l'Art et de la Beauté,
Uniques au monde,
L'Esprit et l'Ame du génie de tes conquérants, des Maures,
Ainsi que de tes propres fils:
Tu es en danger de devenir avec toutes ces reliques
La proie
De ceux qui se moquent de Toi
Et qui —
Sans crainte de Dieu, sans remords
Crachent sur le signe religieux de tes ancêtres,
Ce signe suprême pour qui tu as lutté et pour qui tu luttes —
La Croix.

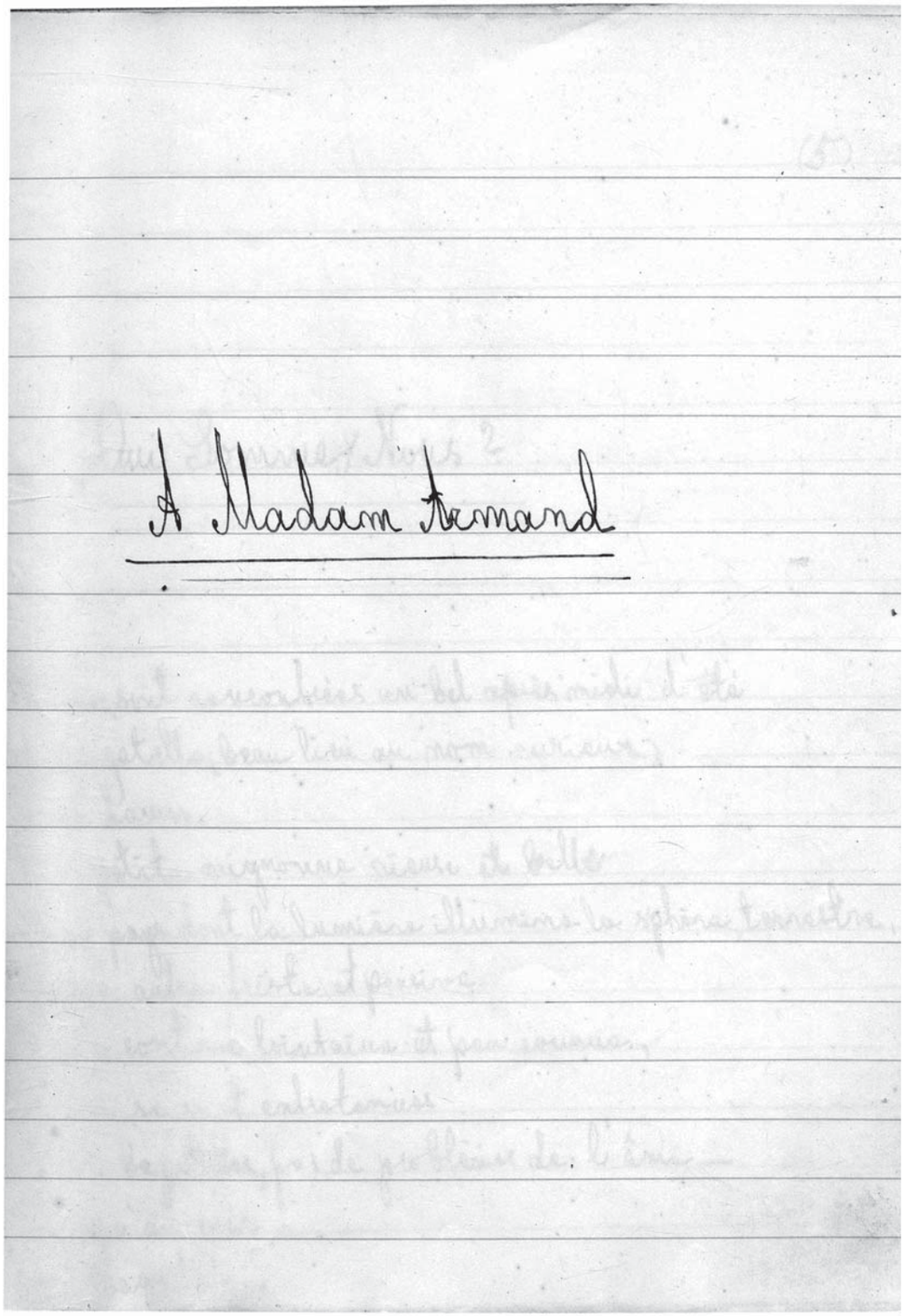

Yéléna Y. Dimitriyévitch

Народна библиотека
у Београду
Бр. P544/II

Au Soleil Couchant

II


P544/II
НАРОДНА БИБЛИОТЕКА
У БЕОГРАДУ
100
6
Hélène Y. Dimitrijévitch
Au Soleil Couchant


A Madam Armand

(5)

Qui Sommes-Nous ?

Elles se sont rencontrées un bel après-midi d'été
à Bagatelle (beau lieu au nom curieux)
Deux Dames,
Une petite mignonne rieuse et belle
de ce pays dont la lumière illumine la sphère terrestre,
Et une autre triste et pensive
D'une contrée lointaine et peu connue,
Et elle se sont entretenues
— De bagatelles, pas de problèmes de l'âme —
Jusqu'au soir
à Bagatelle.

Et quand elles se sont séparées,
La petite mignonne de ce pays
S'éloigna avec la rire dans les yeux ;
Et l'autre de la contrée lointaine,
En se retournant, jeta un regard plein de larmes
Vers le beau lieu où elles s'étaient entretenues,
Et par la pensée toute la nuit,
Sans savoir pourquoi,
Le coeur serré elle a erré
à Bagatelle.

Et quelques jours après
Cette rencontre
Elle comprit,
Que ce n'était pas la rencontre
De deux dames, l'une à l'autre étrangères,
Mais de deux âmes
Qui étaient parentes,
Et qui s'étaient rencontrées

Un bel après midi d'été (9)
A Bagatelle.

Qui sait quand et à quel endroit
De cette vallée de larmes et de misère,
Peut-être au commencement du monde,
Elles ont vagabondé ensemble sous la vaste toit bleu,
Et un jour punies par Dieu, qui sait pour quel péché,
Elles se sont séparées,
Et pendant des siècles ont erré,
Jusqu'à ce qu'enfin elles se soient retrouvées et embrassées,
Mais, hélas! pas reconnues
A Bagatelle.

Et elles se sont séparées de nouveau
Le même jour
Et pour toujours.
Mais qui sait, qui sait?..
Peut-être qu'au bout d'une dizaine de siècles

Elles se rencontreront (11)
Dans n'importe quel endroit
De cette vallée de larmes et de misère,
Ou peut-être encore une fois
A Bagatelle.

. . . . . .

Existe-t-il au monde un seul être
Qui puisse dire:
C'est sûr! C'est sûr!
Elles vont se rencontrer et même se reconnaître
Sous deux âmes parentes.
Puisque par les circonstances,
L'une d'elles se transforme, mais d'aspect seulement;
Au plus profond d'elles-mêmes:
La même et la pareille sont pareilles
Comme à l'époque primitive!

Le 28 août 1926 Paris.

A Madame Demade

" Ships that pass in the night, and speak each other in passing,
Only a signal shown, and a distant voice in the darkness;
So on the ocean of life we pass and speak one another,
Only a look and a voice, then darkness again and a silence. "

НАРОДНА БИБЛИОТЕКА
Београд

Les Demandes

Faut-il fermer les yeux devant la beauté
De tant de choses qui nous réjouissent,
Du d'un seul être qui nous anime,
Qui donne le sens, quoique pour un moment,
A notre pauvre existence passagère
Sur la terre?

Ou, peut-être, il nous faut nous munir
D'un masque pour la figure, d'une cuirasse pour la poitrine,
Afin de cacher la joie et la tristesse

Sur notre visage : (17)
De peur qu'on entende le battement
De notre coeur ?

Ou peut-être, enfin, de nous enfermer dans un couvent
Et, agenouillés, de prononcer des prières sans sincérité,
Des prières qui ne couleraient pas de la source vive
Qu'on appelle le Coeur,
Mais de la bouche :
De dire des mensonges à Celui qui est la Vérité ?

O homme ! N'est-ce pas toi qui a tracé la limite,
Non de l'Espace, mais du Temps :
Jusqu'à quel âge un homme peut-il avoir les yeux ouverts
Sur la beauté d'un être qui l'anime,
Sans crainte d'être ridicule
A l'homme ?

Le 20 février 19.. Paris

(19

Devant les Portes de Troie...

Son coeur se transforme en une fleur odorante
Pour enchanter mon âme :
Mon âme prend la forme d'une armée puissante
Pour conquérir son coeur.
(La chanson tzigane)

Elle attend.
Il pleut, il neige, le vent d'hiver siffle,
Et mon armée ne se retire pas du siège :
Elle attend.
Elle est armée de la plus noble arme :
La patience.
Elle n'est pas près de quitter celle qui vient à bout de tout :
La persévérance.
En soi-même, elle a confiance
Même aux moments où elle se glace d'incertitude

Ou elle se meurt de désespoir — (21
Elle attend.

Des mois passent après des mois,
Elle attend, attend toujours
Sans entreprendre pour la prise
De cette belle cité fortifiée de nos jours
La stratégie de guerre grecque
De l'Iliade:
Le cheval de bois, la ruse;
La tactique militaire
Des destructeurs modernes:
Le grondement de canons, la force,
Mais armée de ses nobles armes —
Elle attend.

Des millions d'yeux s'élèvent
Vers le Bastion
Avec l'espérance divine de voir, enfin,

Le pavillon (non tricolore, mais d'or) (23
Amené;
Des millions d'oreilles écoutent pour entendre
Le bruit du dedans,
A la suite duquel vont s'ouvrir
Les grands battants d'acier
Des portes:
Des fières portes de Troie...
Oh! elle attend!

Mais, hélas!
Si elle ne parvient ni à l'un ni à l'autre,
Elle se retirera avec une grande tristesse,
Bien éplorée,
Mais sans honte ni humiliation,
Sans le sentiment lourd d'une armée vaincue,
Puisqu'elle ne se servit ni de ruse, ni de force;
Elle se repliera avec orgueil du héros
D'avoir eu le courage d'assiéger

Une belle cité fortifiée de nos jours
Sans aucun moyen qui laisse derière soi
De l'horreur et du ravage.

Le 4 mars 19xx Paris.

L'Extase et la Désenchantement

Il vous a declaré son amour, Madame, aujourd'hui,
En tombant à genoux devant vous,
Dans le salon,
Quoiqu'il ne porte pas perruque,
Quoique vous soyez sans chignon.

Il n'a pas fait cela afin d'imiter ceux
Des Grands siècles de notre pays,
D'imiter les galants,
Mais en extase,
Spontanement.

(29)

Et vous, Madame, noble fille de France
— Grande comme à son passé, à ses jours du présent. —
Au lieu de tendre votre main à celui qui a les genoux pliés,
Et de lui faire un signe quelconque d'espérance,
Vous, Madame, hélas! vous en riez.

Le 8 mars Paris

(31)

Era una vez a Bagdad...

(Conte Oriental)

Il était une fois à Bagdad
Un homme qui aimait une femme;
Il était chaïr, ce que veut dire poète,
Elle était hodja, ce qui signifie maîtresse,
Alors, — le cœur et la tête.
Il s'était épris d'elle tant
Qu'il oublia ses frères, ses sœurs,
Même sa maman.

(33)

Il ne vit jamais son visage autrement
Qu'à travers son voile épais
Et dans la rue;
Mais puisqu'il était chaïm,
Ce qui veut dire, un peu de Dieu,
Il lui créa, selon sa volonté et son goût:
Le front, la bouche et les yeux.
Chaque fois qu'il l'avait vue
Se promener, avec sa nourice, dans les rues
Etroites et tortueuses de Bagdad
Ou aux marchés de fleurs et de fruits,
Il suivaient ses pas comme son esclave,
Et il lui parlait d'amour avec une telle passion,
Avec une telle beauté
Comme le rossignol en parle à la rose;
Il lui n'en parlait jamais en prose, toujours en vers,
Selon l'habitude des chaïms amants
En Orient.

(35)

Mais cette hodja feminine,
Quoqu'elle fût hodja,
Tout de même était une femme
Comme sont toutes les femmes
Du Levant au Couchant,
Ce qui veut dire:
Rusée comme une renarde,
Dissimulée comme une chatte,
Qui pendant qu'elle vous caresse d'une patte
De l'autre vous griffe —.

Alors, cette Bagdadaise,
Qui dissimulait „qu'elle n'entend que très peu",
Et „qu'elle ne comprend presque rien",
Des paroles qui coulaient de la source vive
Du coeur de ce poète amoureux:
Un jour,
Lorsqu'il la suivaient comme son esclave

(37)

Et lui parlait de son amour
Ardent comme le soleil d'Orient,
Et qui consumait son coeur
Peu à peu
Comme le feu consume le bois,
Elle retourna sa tête — pour la première fois —
Vers ce pauvre amant
Et lui dit un mot, rien qu'un petit mot
— Tout autre eût dit que ce mot était "ô fou!" —
Mais le coeur du chien
Fut poignardé comme par la pointe tranchante
D'un yatagan.

Alors, lui, il la quitta, elle, sa bien-aimée,
Et, coeur poignardé, qui saignait, qui saignait,
Il se mit à flâner dans les rues
Étroites et tortueuses de Bagdad
À travers d'une foule d'hommes et de chameaux
(Ou de chameliers,

(38)

Puisque chaque caravane était précédée
D'une âne...),
Il allait ainsi delà
Tout-à-fait comme un fou,
Non pourtant seul, mais avec l'image de celle
Qui — sans la peur d'Allah, sans pitié —
Lui poignarda le coeur.

Mais voilà que soudain, ce chien, tout épris,
Tout surpris, fut réveillé,
Par la voix d'un vieillard, vendeur de roses,
À la barbe blanche, au caftan blanc, en turban vert,
Chaussé de chaussures rouges
Qui marchait avec sa corbeille de roses pas à pas,
Si orgueilleusement
Comme un Grand du règne de Haroun-al-Raschid.
Alors, ce vendeur en louant sa marchandise
Chantait
— D'une voix faible, c'est vrai,

(41)

Mais mélodieux, et comme en transe, —
Son chant éternel,
Son chant connu du choeur amoureux
Depuis son enfance.

Alors celui-là chantait :

„O vous jeunes hommes!
„O vous jeunes femmes!
„Beaux et belles!
„Voilà mes roses,
„Blanches et roses
„Pour vos ceintures, ô hommes!
„Pour vos cheveux, ô femmes!
„Elles sont de mon gulistan;
„Elles sont fraîches, humides encore,
„Car je les ai cueillies
„Avant le lever du Soleil,
„Donc, le Soleil n'a pas bu

(43)

„De ses lèvres ardentes
„Les larmes brillantes d'Aurore
„Qu'elle avait versées sur elles
„Odorantes et belles, qui allaient mourir.
„Achetez mes roses, ô hommes!
„Vous amants fidèles!
„Non pour vos ceintures,
„Mais pour les cheveux de vos bien-aimées
„Qui sont des roses aussi.
„Quoique de sang et de chair,
„Elles sont pareilles à celles de feuilles,
„Leurs soeurs divines.
„Car elles sont blanches et roses aussi;
„Elles ont du parfum comme elles;
„Et comme elles, —
„Elles ont des épines.

„Mais écoutez, ô hommes!
„Non moi, un vieillard de Bagdad,

„Mais un proverbe arabe.
„Ce proverbe dit:
„„Quand on aime la rose,
„On supporte épine.""

Le
Et l'oiseau oriental aux mots derniers
De ce sage d'Orient:
Fut guéri, se réjouit — jusqu'à la folie,
Et il s'envola, sans ailes:
Pour suivre de nouveau les pas de son Bien-aimée,
Sa rose divine,
En jouissant de sa beauté
Et en supportant ses épines.

Le 31 mars Paris

Ne me dis pas...

Ne me dis pas "vous", mais "toi"!
Parle-moi du langage et du ton
De ces neuf sœurs, les sœurs divines,
Qui habitaient:
Le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon!

Toi, qui possèdes la faculté de ressusciter un mort,
Et d'allumer le feu, qui était éteint, dans un cœur
Exprime-toi des paroles, suprêmes par leur simplicité,

Dont s'exprimait en parlant à ses favorites
Erato, une de tes neuf sœurs!

Oublie, quoique dans ses moments sacrés seulement
Où nos âmes s'approchent l'une à l'autre en intimité,
Toutes conventions de nos jours fausses,
Et parle-moi "du cœur au cœur"
Selon la manière de l'antiquité!

Le 24 mai 19** Paris

Le fruit du Lotus

Blanche comme la neige
Debout dans la verdure du bois
Sous le ciel bleu d'opale, —
Elle me retient dans ce pays lointain
Pendant des semaines et des mois...

Devant elle, la déesse divine
De marbre,
Le demeure des heures et des heures, ensorcelé

Sans aucune parole, sans mouvement,
Comme si j'étais le tronc d'un arbre,

Tandis que mes sentiments montent au degré d'extase,
Et moi, en une vision étrange, tout-à-coup,
Je commence à voir le sang couler dans ses veines,
Ses nerfs palpiter, ses mains bouger!...
Et, m'approchant d'Elle, je couvre de mes baisers ses lèvres et son cou.

Ne m'a-t-Elle pas passé
De ses mains blanches de pierre
Le fruit du lotus, de ce doux fruit d'Oubli,
Qui m'a fait oublier non seulement mon berceau,
Mais même le tombeau de ma mère?

Le 24 mai 19**

Paris.

Sans Reproche

L'autre jour,
Tu a blessé à mort
Mon amour, ô cruelle!
Tu l'as blessé sans aucune raison,
Seulement par caprice féminin,
Ou, mieux, par le caprice d'une femme
Jalée par celui qui l'adora.

Cruelle! Cruelle!
Encore et tant de fois cruelle!

(57)

Son caprice n'est-il pas identifique
A la passion du chasseur,
Qui blesse à mort sans pitié
Tout, —
Même la gazelle?

Et mon amour en agonie te regardait d'un triste regard,
Etonné, mais sans reproche à la fois;
De même que la pauvre innocente en expirant
Regarde le chasseur,
Et ses beaux yeux, grands ouverts de surprise,
Ont l'air de lui demander:
"Mais... pourquoi!?"

le 3 juin

(58)

Les Compensations Précieuses

En suivant de ses regards désolés
Les pas légers de son amie,
Les pas semblables à ceux de la gazelle
— Non de la chèvre —,
Lui, accablé par la tristesse de la jalousie, dit:
"Hélas! Elle s'en alla joyeuse,
Qui sait où, hélas! —
Avec mes baisers sur ses lèvres."

(61)

Et lorsqu'il rentra dans la pièce
Où il avait passé auprès d'Elle
En douce intimité quelques moments inoubliables à jamais, —
Tout à coup il se réjouit comme alors;
Et, poussant un cri d'allégresse, il dit:
"Ah, Elle, mon amie:
Pour mes baisers ne m'a-t-Elle laissé en compensation —
Le souffle de son âme et le parfum de son corps?"

Paris, le 18 juin 19...

(63)

Le départ du bonheur

J'entends déjà: l'horloge chante la triste chanson
"Le départ du bonheur",
La chanson qui déchire mon coeur;
Avec ma compagne d'autrefois, la tristesse,
Il me faut partir.

Oui, partir avec elle, non pour des jours et des mois,
Mais pour toujours;
Il me faut dire le dernier adieu à mon dernier rêve,

(65)

Beau entre les beaux! —
A ma dernière joie.

Mais croyez
Que l'oubli ne foulera
De ses pas lourds et sans pitié,
Aucun regard, aucun mot ou soupir,
Dont, pour quelques instants encore, on vit, on respire.

Mon cœur conservera dans un de ses lieux secrets, —
Tout cela
Comme la mer conserve dans ses profondeurs
Des perles,
Même encore mieux.

Car aucun n'y pourra plonger
Ni piller cet inestimable trésor;
Aucun au monde, sauf ce pillard qui nous enlève
Tout ce que nous avons — même la vie —,
Ce pillard imprudent que nous appelons d'un nom honnête: la Mort

28 - Juin

67

Le Chant de Nostalgie et d'Amour

Assis sur les bords de la Méditerranée
Au déclin du jour,
Lorsque le couchant encor en flammes se reflétait dans les flots
Et apercevant à portée de vue un Bateau
Dirigé vers les pays lointains, de lui connus, —
Il se mit à chanter le chant
De Nostalgie et d'Amour.

"Oh! quel désir ardent — chantait-il avec émotion —
De faire de nouveau le tour de notre planète belle
Et de revoir tout ce qu'on a vu déjà
En réalité, comme en rêve:
Les beautés célestes sur la terre —;
Mais cette fois-ci non seul...;
Avec Elle.

69

"De contempler le coucher du soleil avec admiration
Aux pieds des Pyramides, dans l'espace immense
Du Désert de Lybie,
Ami me donnerait l'illusion cette fois
D'une cité surpeuplée,
En sentant près de moi Elle...,
Sa presence.

"De retomber à genoux devant le Saint Sépulcre à Jerusal
Et en extase religieuse, provoquée par l'étrange émotion
De l'amour,
De prier de la profondeur de mon âme
A coté de mon inspiratrice pour tout ce qu'est beau au monde
A coté d'Elle,
Qui, agenouillée, prierait avec dévotion.

"D'adorer le lever du soleil à Bénarès,
Cité sainte aux Hindous pieux,

71

Debout sur le Saint Rivage du Gange, fleuve sacré,
Comme l'adorent des fidèles en se baignant dans les eaux bénies:
Le soleil brûlant dont les rayons ne refleteraient pas dans les flots
Comme alors,
Mais, dans ses yeux.

"De s'attrister au point du jour,
Elle et moi, nous,
Des prières des veuves hindoues, vieilles et jeunes,
Qui auraient resonné à cette heure mystique, comme toujou
Du Temple des Veuves, dedié à Krishna, sur la colline près du Ga
Les prières pour l'âme de leurs maris disparus,
Et d'avoir l'envie de devenir Hindou et de mourir comme son épo

"De me trouver de nouveau à l'Himalaya
Au moment où lève son voile rose l'Aurore divine
De l'Everest,
Point culminant du globe, couvert de neige eternelle;
Et la main autour de la taille de mon amie ravissante,

73

Ravi par la beauté unique de la Nature, de comparer à la blancheur de la …
La blancheur de son visage, de son cou, de sa poitrine.

"De repasser midi à Pouri, cité sainte,
Quand le soleil lance ses flèches ardentes sur les maisons blanches et le sable jaune
Sur les troupes d'hommes et de femmes en marche vêtus de blanc
Et les fils d'éléphants aux pas lourds, dirigés qui sait où :
Oh ! d'y repasser ne serait-ce qu'un midi encore
Assis près de ma compagne divine sous l'ombre d'un manguier
Comme un maharadja sous le baldaquin de son trône.

"Et, surtout, d'y repasser un déclin du jour, ne fût-ce qu'un seul de nouveau
A l'heure où le Golfe de Bengale donne l'illusion d'un flamboyant fleuve
Et le soleil couchant un navire en flammes qui coule ;
Et ~~saisi par la vue effrayante~~ [sereine de] lui confier mes dernières volontés :
Qu'après ma mort mon corps brûlé sur le bûcher de ce rivage éblouissant,
Et que mes cendres trouvassent le repos dans ces eaux vermeilles,
Et qu'Elle … Elle me donnerait le témoignage de son amour en me pleurant comme ma sœur —

— 75 —

De célébrer à Kioto comme alors les fêtes "La Fleur du Cerisier" ;
Et en contemplant le Myako Odori, par de cent des geishas gracieuses,
L'aspect étrange dont on a illusion que c'est les fleurs des jardins qui dansent
Ou les peintures des vases et des paravents qui cadencent !
Je ne demeurer pas impassible comme auparavant :
Toute mon âme serait plongée dans la joie et le bonheur
Voyant mon Amie en enchantée et heureuse.

De me réjouir comme alors, et beaucoup plus, ô beaucoup plus !
Par le "Hula-hula", danse voluptueuse, que par le "Hula-hula" voluptueux
Qui auraient poussé au son des guitares les danseuses, jeunes filles indigènes
(Aux courtes jupes de feuilles de palmier, aux couronnes de fleurs de citronier,
Cheveux de jais dénoués, pied-nus) —
A Honolulu, ~~la ville~~ princesse de Havaï,
Et en enivré d'appuyer ma lourde tête contre la poitrine de Ma-Mie…

Et enfin, après tant de bonheur, fatigué par la flânerie,
De m'embarquer un beau, brillant jour
Dans une barque d'indigènes — dont le rameur ne serait pas un indigène, mais moi-même

Et en compagnie de ma compagne fidèle
Flaner deci et delà par les eaux sans limites du Grand Océan,
Jusqu'à ce que je n'aurait trouvé un îlot désert,
Qui serait peuplé par celui qui règne dans nos coeur: par l'Amour.

Et loin de la vanité humaine; écoutant la musique des flots; au soleil, —
De passer le reste de la vie heureuse à deux:
Nous nous nourissant de dates, de cocos et de bananes;
Buvant de l'eau des sources dans le creux de nos mains;
Nous vêtant de feuilles de palmier;
Et assis sur les bords de l'Océan, de parer ses cheveux de jais de panets, son cou d'albâtre de coraux...;
Pour le lit nous aurions le gazon vert, pour couverture le ciel bleu...

Et enfin, quand la Mort nous appellera un jour, —
Qu'elle nous appelle le même jour et au même instant
— Car rien au monde n'est si effrayant que survivre à celui qui était votre vie —;
Et à l'heure où le soleil se lève de l'Océan
Aller nous coucher enlacés sur le doux lit de mousse au fond de l'Océan
Dont les flots auraient chanter sans cesse le chant mélodieux et rythmique:
« Ci-gisent... » »

Mais, hélas! Ce chanteur-rêveur ne prononça ces deux noms de rêve,
Car il fut réveillé par le "frou-frou" des ailes d'un couple de mouettes,
Qui, amoureuses et folâtres, se mirent à voltiger au dessus de sa tête.

81

Ne cherchez pas

Ne cherchez pas que nous nous revoyions
Après tant d'années de non adieu" et de notre „aurevoir"
Ni de risquer ce qui est si precieux
— Sans lequel la vie aurait encore moins de valeur —:
Des Rêves et des Illusions.

Car celui-là, rude, cruel, impitoyable,
Que l'on nomme bref et simple „Le Temps",
Marche lentement, c'est vrai, mais sans arrêt,
Et à son passage destructif il ne ménage rien:
Il change tout ce qui lui est soumis et changeable.

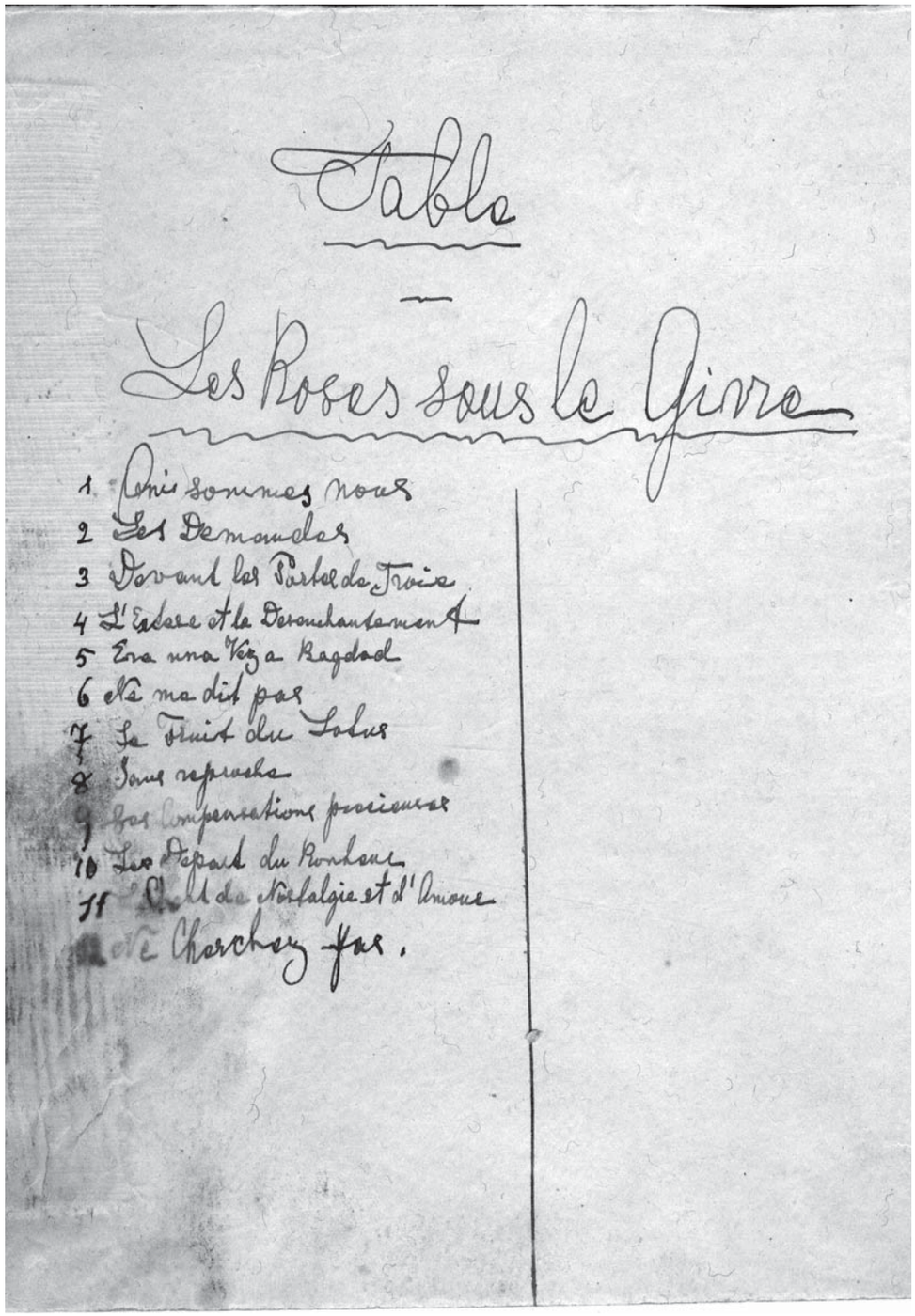
Les traits si chers et si connus d'un cher être,
De celui par lequel on était introduit au Paradis celeste sur la terre,
Après des années passées sans les revoire:

83

A la rencontre nouvelle, tant desirée,
Il pouvait arriver que, helas! on ne les pouisse reconnaître

Alors, il ne faut pas chercher que nous nous revoyions.
Vous avez dit „aurevoir et moi... j'ai dit adieu"...
N'est-il pas mieux de vivre en bonheur, même imaginé,
Que de mettre en sort un tel trésor:
Des Rêves et des Illusions?

НАРОДНА БИБЛИОТЕКА
Београд



Јелена Ј. Димитријевић

У СУТОН

Прва свеска

Сенима племените Индијке – Парсијки леди Дораб Тата

I ПРИКАЗАЊЕ

Сенима племените Индијке – Парсијки[1] леди Дораб Тата

Прошле вечери имала сам изненадну
Посету.
Ах, не! То није било вече, већ поноћ
Јер је са звоника Катедрале[2] одзвањало:
Донг! Донг! Донг! Дванаест пута...
Баш у тренутку кад се она јави.
Моја соба, у којој сам лежала
Будна, очију отворених и влажних,
Била је мрачна,
Одједанпут
Као светлошћу заслепљујућег сунца
Каквог жарког краја –
Би осветљена њеном Сенком.

Да, беше то Она,
Препознах је,
Као да је Она била то сунце јарко,
Или вече, без предвечерја, или без праскозорја, зора
Њене мистериозне земље коју толико волим! ...
Али та небеска светлост, одакле ли долази?
Од Живота или од Смрти?

Није то било од њених наушница
Нити од њене огрлице, нити дијадеме;
Нити од наруквица са њених руку;
Чак ни од појаса који јој је обавијао струк:

1 Парси су Персијанци који су пред муслиманском најездом Арапа, између VIII и X века, избегли у Индију да би сачували религију предака (заратустранство). Племкиња леди Дораб Тата, којој је поема посвећена, припадала је Парсима. Видети Поговор на крају књиге.

2 По свој прилици са звоника Богородичине цркве у Паризу, јер је катедрала написана великим словом, а поема је настала у Паризу.

Од чудесних драгуља који су је красили
Једне ноћи,
Али не ове поноћи.

Није то био ни њен црвени сари
Од свиле,
Украшен бисерима из њихових[3] блажених вода,
И драгим камењем из њихових светих планина,
Јер чим је поноћ прошла
Он би замењен
Комадом белог платна – њеним мртвачким покровом.

Њено некоћ ведро чело
Беше бледо као пламен воштанице
Или пламен сандаловог дрвета,
Свети пламен у њеном храму који не гасне;
Њене очи црне и влажне као зреле оливе,
Чисте као очи Мајке Господа нашег,
Беху обавијене велом смрти.

Безизражајна, нема, непомична,
Без осмеха који ме је опчињавао некада;
Без гласа који ме је опијао некоћ;
Без заносног држања које ме је очаравало ономад –
Била је скрушена пред Оном која
Ју је лишила свега –
Пред Смрћу.

У мојој блештавој соби владала је гробна тишина;
Била сам без гласа, Она је остала нема;
Била сам к'о прикована, Она је остала непомична;
Покушала сам да прекрстим руке
Пред Њом
Као пред Пречистом Девом

3 Индијских.

Али, авај! Узалуд!
Иако лишена речи и покрета,
И даље сам осећала:
Волела сам све – чак и оно чега сам се некад гнушала –
Тражила сам да видим
У њеним живим очима као у бистром језеру
Одблесак свега што сам већ била видела:
У сновима, на јави, у њеним очима.

Тражила сам да још једном видим:
Свету реку са једном обалом
Нанизаном ломачама у пламену, у свитање;
Храмове и пагоде чија звона брује
У даху ветра;
Децу голу и босу која се забављају на улици
Са змијама.

Да поново видим села са огромним дрвећем
Која личе на шаторе од зелене свиле,
Свете краве како тумарају улицама
Божанске мајмуне у храмовима поред свештеника
И најзад, један залив[4] чудесно леп
Који, сигурна сам, у својим дубинама чува
Пепео мојих предака.
И повративши снагу, одједном –
Нађох се пред Њом у једном трену
И подигав њен самртнички вео
Испустих страшан крик:
Уместо лепих очију, видех две рупе
У којима се појавише Куле Тишине
И на њима нанизане грабљивице...

Исцрпљена,
Падох на кревет,

4 Бенгалски залив.

Крикнувши још једном,
Кад је тмина овладала мојом собом
Изненада,
Поново,
Пре песме петла – њене сенке нестаде.

*

„О, душо моја!
У телу заточена као птица у кавезу:
Познајеш ли ту пресветлу мању која би могла осветлити
Ову тајну?

Али на то моја душа остаде нема.

„О, душо њена!
Што си од тела одлетела као птица из кавеза,
Можеш ли ми рећи, да ли је то Она, по поноћи,
Посетила своју верну пријатељицу?

А њена душа одговори:

„То не беше Она мртва, већ њен Дух жив
Мртвачким покровом оденут:
Да те подсети на вашу земаљску величину,
Да те пита:
Зашто Је оплакујеш?
Она је умрла јуче, ти ћеш сутра,
Она би гозба грабљивицама, а ти ћеш црвима!

Memento, homo, quia pulvis es
Et in pulverem reverteris.“[5]

Париз, септембар 1931.

5 „Сети се, човече, да си прах, и у прах ћеш отићи.“ Често цитирана латинска средњовековна сентенца, у ствари библијска референца из књиге *Постања* (3, 19): „Са знојем лица својега јешћеш хлеб, докле се не вратиш у земљу од које си узет; јер си прах, и у прах ћеш се вратити.“

II ИСПОВЕСТ

Ко зна зашто?
Али верујем да... Не, сигурна сам
Да је тај тренутак, а не дан
Кад отворих очи
Први пут,
Демон благословио
А Бог проклео.

Јер другачије не бисмо разумели
Вечне жеље срца,
Непрестано лутање духа
У потрази за необичним и драгоценим стварима
Изгубљеним негде, или пак украденим,
За нечим што у ствари никада нисмо ни имали!

Када сам била најзадовољнија,
Најсрећнија,
Беше то обична заблуда срца,
Илузија осећања,
Чак и мисли,
Јер, заправо, никад то нисам била:
Увек ми је нешто недостајало. Али шта?

На његовим широким грудима, добро знаним и толико вољеним,
На којима сам се одмарала с таквим поверењем,
Чезнула сам за одмором
Крај неког другог бића,
Незнаног,
Тајанственог, које не постоји у стварном свету,
Прижељкивала сам га сањарећи, читавим својим бићем.
Одмарала сам се ту попут птића
Под мајчиним крилом
Које га греје и штити истовремено,

Слушала сам дамаре верног срца оног
Који ми је даровао такво благо за одмор,
Сневајући без гриже савести,
И тога несвесна.

Ах! Да, сигурна сам:
Не дан, већ трен
У ком отворих очи
Први пут:
Тај трен је
Демон благословио
А Бог проклео.

III СУМРАК ЖИВОТА

Једном сам прочитала
Неке мисли о животу,
Али ко их је и када написао
Не сећам се више, уопште.
Али се сећам врло добро да је
Тај мислилац рекао следеће:
„Сумрак људскога живота
Не вреди готово ништа.“
А ја, тад млада, неискусна,
Још нисам запиткивала:
„Зашто?“
А после тог питања, спонтано изговореног
Стадох да решим проблем:
Прихватила сам ту лажну мисао
Као филозофску доктрину или верску догму
И искрено сам жалила судбину тих несрећника...

Толике су године протекле од тог времена
А ја, из године у годину, све сам више и више
Увиђала да „мислилац“ није био у праву.
Он није могао да одреди вредност људског живота
Према четири годишња доба
У пролеће, лето, јесен и зиму:
Када се сеје, жање, убира,
Најзад ужива после дугог и мучног рада.

Тај „мислилац“, занавек незналица
Пред човеком
И окорели грешник
Пред Богом,
Који уопштава све људе,
Највеће дело Божјег надахнућа,

Као предмете од дрвета или челика
Које људске руке израдише.

Јер добри Бог,
Творац, не занатлија,
Желећи да пружи доказ Моћи
Људима
Даде једнима, стварајући их,
Све три врхунске способности:
Вољу, Интелигенцију и Осећајност,
Док другима не подари ниједну.

*

Један великан међу многима
Данашњим,
Одлазећи из пролазног живота,
У вечни живот,
Јуче,
Потврди ту тезу
И видех оно што ми је до тад било замагљено –
Врло јасно.

Иако је предао душу
Ономе који му ју је и удахнуо,
У извесним годинама
Оставио је у књизи о свом животу
Последње странице најсјаније од свих,
Које својом топлином
Греју срце, гале душу, уздижу дух:
Женâ, мајки, сестара.

О! Беше то јуче,
Када је читава земаљска кугла
Била у јаду и сузама.
Оплакивала је Онога који је за лађу

Људскога рода
Тражио луку вечног мира и среће,
Али да је пронађе, авај!
Смрт га је спречила.

„О, Француско! Славом заувек овенчана!
Декретима Провиђења се
На твом светом тлу
Једно племенито дрво зачело, никло и раскрилило своје огромне гране
Које би могле заштитити
Од удара муње и грома
Не само твој народ,
Већ читав људски род.“[6]

Париз, април 1932.

6 Француски великан кога у другом делу песме евоцира Јелена Димитријевић је, по свој прилици, Аристид Бријан (Aristide Briand, 1862–1932), светски чувен политичар који је преминуо 7. марта 1932. године. Песма је настала непосредно после његове смрти, као што се види из датума. Аристид Бријан је био 11 пута биран за премијера и 26 пута за министра спољних послова Француске, водио је француску Владу у време Првог светског рата, добитник је Нобелове награде за мир (1926), написао је неколико књига. Победник у Великом рату, оснивач Лиге народа који је у том тренутку постигао историјски мир с Немачком, био је најприсутнија личност између два рата, а умро је пред сам долазак Хитлера на власт: последње две строфе метафорички јасно указују на његову политику мира која је једина била кадра да заштити човечанство „од удара муње и грома“ надолазећег фашизма.

IV СВЕТА УСПОМЕНА

Испричаћу вам, децо, једну причу,
Стварну, не измишљену,
Неколико детаља из мог живота са успоменом
Најдражом од свих,
Готово светом успоменом
Из мог детињства.

Вољом Провиђења,
Дошла сам на свет крајем марта[7]

Елем, почетком априла –
Тачну годину вам не бих умела рећи,
Јер моја мајка би упамтила
Годину рођења своје деветоро деце
Према неком важном догађају,
Изузев десетог, најмлађег, њеног мезимчета,
Јер... може бити да је
Та година када сам ја рођена,
Прошла без икаквог догађаја...

„Био је уторак“,
Толико пута би то мама поновила
– Сиротица, преминула још откад! –
Дакле, мама је овако зборила:
„Уторак и Баба Марта[8],
О! Стара Марта,
Беше хировита тог дана

7 Овде се у рукопису, између две строфе налази запис: „стари стил“. Ауторка вероватно мисли на величину слова и фонт писма којим треба да буде одштампан текст који следи.

8 У српском народу месец март се још назива и „Баба Марта“, што значи „бака Марта“ или „стара Марта“ (прим. аут.). Јелена Димитријевић вероватно има на уму француске читаоце који нису упознати са српском и јужнословенском фолклорном традицијом (прим. прев.).

Кад си се родила,
Време се мењало читавог дана
Сваког тренутка:
Час би пљуштала киша,
Час би вејао снег,
И одједном би сунце бацило своје злаћане зраке
Затим – опет киша и снег...“

Касније би моја драга мајчица често,
Милујући ме,
Поредила моју „хировиту“ природу
Са ћудљивим временом на дан мог рођења.

Рођена сам у стану својих родитеља
Као младунче у птичјем гнезду.
Био је то мали бели кућерак
Усред велике баште
Која је током лета бујала од зеленила
И подсећао је на
Лабуда међ валовима каквог језера.

Ох, сећам се свега
Као да је било јуче
Премда је
Од тад прохујало толико година
А моја коса је постала већ
Сасвим седа, сасвим седа!...

*

Драга и света успомена,
Остаје утиснута у срцу као у сећању
Занавек.
Слатка моја мајчица
Имала је обичај
Да ме јутрима буди

Истим умилним речима,
Истим нежним покретима.
Примичући се мом кревету
На врховима прстију,
Да ме не уплаши,
Приљубљујући благо свој образ уз мој,
Говорила је тихим гласом,
О! Тако тихим! О! Тако слатким:
„Пробуди се!“

Потом би настављала
И даље тим истим гласом –
Пробуди се, сине (иако сам била ћерка),
Устај, сунце моје, љубави моја,
Јер твоји су другови већ устали,
О, откад још!
Жуто теле и бела јага,
Зову те, верни друзи,
На њиховом језику, који ти добро знадеш,
Да трчиш за њима весело,
Све до потока који натапа ободе нашег воћњака
Преко којег наша драга Шулка,
Која ти даје млека,
Пређе да би пасла, уз пастира који је чува.
Похитај с њима до нашег бистрог потока
Где пливају наше пловке и наше гуске...
О! Сине мој, сунце моје, љубави моја!
Устани!“

А мене су већ пробудили,
Не њени кораци нити њене речи,
Већ уздаси њене душе;
Била сам непомична,
Спремна да поново заспим,
Толико је било мило, уљуљкујуће

То цвркутање птице,
Та божанска музика –
Њен глас.

И кад бих отворила своје очи
Зелено-сиве,
Које је толико обожавала
– Јер моја је мати замишљала,
Не без страха од Бога, сигурна сам,
Јер беше побожна,
Да оне бојом подсећају на
Очи Исуса Христа,
Маленог Исуса из Назарета,
Који је усправно стајао између родитеља
На једној од наших икона
Коју је мајка украсила босиљком,
А отац пазио да буде увек осветљена
Ноћном лампом.
Елем, кад бих отворила очи
О! Колико је само била срећна моја мајка!

И завлачећи своје миле руке,
Огрубеле од рада,
Испод мог маленог топлог тела,
И даље с образом приљубљеним уз мој,
Узела ме је у наручје;
И с мојим рукама око њеног врата,
Милујући ми ноге и гола стопала,
Водила ме је у цветну башту, дивотну,
Поред бунара
Где је умивала моје румене образе
И моје зелено-сиве очи...
Затим би плела моју плаву косу „у кике“;
Онда би ми облачила хаљиницу
Црвену и лагану као да је била саткана од латица булке,

А коју су ткале и шиле њене миле руке,
И најзад, дала би ми да доручкујем...

О! Мој доручак!
Свакога јутра:
Качамак од кукурузна брашна с млеком...
И тада би моја слатка мајчица
Узвикнула пуна нежности и среће:
„Ручкај, сине, ручкај то укусно јело,
За дечицу јако здраво!
Ако га будеш јела бићеш румена
Као зрела јабука
И буцмаста, тако буцмаста
Као прасенце!“

V ХРАБРИ ДРУГ[9]

И кад се летимице баци поглед
На мој писаћи сто,
Могло би се одмах погодити:
Да мој животни сапутник мора бити или је био
Старовремски витез и модерни ратник.

Да, то је био. Ево шта је учинио:
На мој рођендан, први после нашег венчања:
„Изабраници мога срца“, „мом Анђелу“,
Поклонио је прибор за писање,
Истина леп, али необичан, чудноват.

Јер тај прибор су чинили:
Мастионица у облику оклопа и шлема,
Држаља за перо у облику пушке двоцевке,
Футрола за перо у облику потковице
И најзад, мало топовског барута (уместо песка...)

А ја, више шипарица него невеста,
Почех да се играм рата
А он, видевши ме, повика радосно:
„Играј се, само се играј, чигро моја!
То је неопходно за учење војничког заната.

„И кад будем ишао ослобађати нашу потлачену браћу –
Ти ћеш ићи са мном...
Уместо да останеш у кући
И проливаш сузе за својим ратником,
Постаћеш, љубљена моја, његов саборац.“

9 Из текста песме закључује се да је то ауторкин супруг, краљевски официр Јован Димитријевић.

На те последње речи он се осмехну,
Јер се сети, сигурна сам, страшног крика
Који испустих једном, затечена пред животињом
Која није била ни медвед ни вук,
Већ један миш...

VI БЕЗ КАЈАЊА

Врли мој друже,
У ноћима када не можеш да спаваш,
Ти настојиш, сигуран сам,
Да мрзиш своје врлине
Из твоје сиромашне прошлости.

А ја, грешник,
Сетим се често својих греха
Волећи их све више из дана у дан;
Мислим на њих без кајања, без гриже савести:
Моји греси су моје љубави.

Чиме се напаја твоја душа у ове сиве дане
Не бих умео рећи.
Моја душа живи од благодети
Које је задобила у прошлости: од успомена;
Без њих, иако жив – био бих мртав.

VII ЖЕНА

„Жена без љубави – биљка без сунца“
(оријентална изрека)

Када је жена млада,
Онда се не брине
Да ли ће имати децу
Јер у младости она је и сама
Дете
Свом мужу
Или љубавнику.

Али кад јој већ прође
Пролеће живота, па и лето,
Кад схвати да је више нико не воли,
Осети се, сирота,
Напуштеном
Попут нахочета.

Јер жена воли нежност
Воли да је милују
Стално, читавог живота,
Од њене прве доби, отац и мајка,
Потом муж или пријатељ,
И најзад, деца.

VIII ЈЕДИНСТВЕНИ ПРОБЛЕМ

(*размишљања једног мушкарца*)

Женска душа –
Врашки компликована ствар:
Нико у њу није могао проникнути
До данас:
Одиста, женска душа
Јединствен је проблем.

Кажи ми, човече! Где је тај који је успео
Да схвати женску душу?
И њена љубав и њена осећања
За нас остају вечна загонетка.
Од њених хирова и кокетерија
Збуњени смо и слуђени...
Гле! Ми и не знамо: те две особине
Да ли су пороци или врлине.

Премда воли свим срцем,
Изгледа да се с тим поиграва,
Премда пати у одсуству вољеног бића,
Чини се равнодушном у његовом присуству.
Замислите хиљаду тонова који звоне као један,
Замислите хиљаду звукова који звуче као један!...
Плима њених нежности – прети да нас поплави,
Осека њених осећања – оставља нас покисле на песку.

Жена! Љубазна, зла, наивна, лукава,
Страшљива попут зечице,
У неким тренуцима храбрија од лавице,
Увек хировита попут узбурканог мора.
У жељи да управља двопрежним колима живота
Успела је да заузда свог сапутника тако да

Он, јадничак! не види да њу прати
А верује... о, не! Убеђен је да руководи он.

Жена! Премда тако крхка и осећајна,
Срца пуног љубави и самилости,
Па ипак могла би буном скинути тирана с трона,
Премда она царује непрестано од кад је света,
Ипак, није задовољна
И спремна је на све, чак и да се понизи,
И зар се не понижава захтевајући од мушкарца
Шта то? Горке ли ироније! Она захтева једнакост.

Жено! Ти се ругаш свом потчињеном,
Твом верном слузи кога држиш за супарника од кад је света!
Али све што чиниш, чиниш само
Из љубави за Љубав.
И ако је Љубав та која те подстиче у том чудном подухвату
И ако твоја Љубав може преобратити зло у добро,
То нељудско зло, тешко бреме које притиска људски род –
Нека је благословена, о жено, твоја Љубав!

О учени! Где је тај који би одгонетнуо
Јединствени проблем – женску душу?
Или кратко и јасно:
Жену?

IX ИСТРАЈНОСТ

Боримо се, боримо непрестано,
У свако доба:
То је борба на живот и смрт;
Отпочела је оног дана
Или оног судбоносног трена
Кад смо уочили
Први набор коже на врату;
Прву сребрну нит у коси...
Каква чудна борба, страшна!

Та битка непрестана
Не наставља се од јуче до данас,
Већ из године у годину,
Иако у њој не учествују војске
Двеју царских сила,
Већ моћи
Крхког људског бића.
Памет и Осећајност туку се. Или:
Разум и Срце воде рат.

Разум, налик мачу каквог древног витеза,
Обраћа се Срцу, које је налик Вестином светом пламу:
„О, срце!“, рече он тоном строгим,
Убојитим,
„Зар ниси приметило да су ти косе седе?
Љубав је твој стални мото;
Љубав је твој вечни рефрен!
Да није смешно, било би лудо...;
Зар љубав није привилегија небеске младости?“

„О, Разуме!“, одврати Срце поносним гласом победника,
„Врати свој мач у корице!
Јер иако си разуман, штавише мудар,

Ипак ти је страна највећа истина, а то је да
Срце не зна за године.
Знај добро, онда, о, Разуме! –
Ваља умрети за најузвишенији мото
Љубав!
А не – предати се.“

X МИСТИЧКО ПУТОВАЊЕ

Спремаш ли се то за путовање, о, душо моја!
Куд ћеш, камо ли ћеш ?
Према каквим пространствима ћеш управити свој лет
Пошто се ослободиш тесног, замраченог кавеза,
Свог скученог и тавног боравишта
– где си чамила, јадна заточенице, у тами –
Мог тела?

Ти која си створена без творца, оживљена сопственим духом,
Ти која немаш дан рођења,
Нити ћеш познати дан смрти,
Нити знаш за године, вечна, мистична и мистериозна:
Кад будеш стресла крхку љуштуру –
Осуђену на пропаст у свом зачетку –
Уочи свог поласка: да ли ћеш певати Химну Слободе?

О, ти која си сишла овде доле незнано откуд,
Да би се прочистила за коначно успење:
Реци, према којој ћеш се сфери винути?
Јер то неће бити ни земаљска ни сфера небеска,
Већ нека трећа, атмосфера вечно блистава,
Којом ћеш јездити слободна, увек млада и светлом окупана.
О, душо моја! Смилуј се и кажи ми њено име.

Али у случају да та сфера, човеку незнана, нема име
Надени јој једно, свечано, узвишено и звучно,
Опиши ми пространство у коме ћеш се обрети
– не годинама и вековима, већ у бесконачном времену –
О, душо моја! Тако ти земаљских суза проливених,
Тако ти чежње твоје да се ослободиш мрске тамнице,
Преклињем те: реци ми! Реци, где ли ћеш отићи?

XI ИСТОК

Источе! Хајдемо, мој драги, велики Источе!
Зар није он, тај Исток,
Моја младост, моја радост, моја љубав?
Често се сетим свог првог проласка
Једном од уских, завојитих уличица
Које се могу видети у Турској, Арабији Стеновитој или Срећној[10]
Било где на Истоку.
Била је поплочана оштрим и неједнаким каменом
Где су спавали дубоким сном:
Овде један усамљени пас, онде керуша са штенцима…
Ипак, та улица или уличица учини ми се
Тако лепа! Ах, тако лепа!
Јер моје очи прелазише са једне решетке на другу
Сијајући, пламене,
А срце ми је тукло лудо:
Иза сваког четвртастог отвора са решетком на прозорима
Замишљала сам једно округло око –
Округло као филџан или издужено као бадем –
Жарко око источњачке Лепоте
Које ме је, скривено иза прозорског кафеза,
Гледало и осмехивало се – обузето мноме…
О младости! О радости! О љубави!
У љубавној екстази замишљала сам
Не само очи
Него и лица толике Лепоте –
Лепо и сјајно лице попут сунца Истока
Сунца које је овог јутра расуло своје злаћане зраке
Без разлике
По свим живим бићима: по самотним псима,
И керушама са штенцима,

10 Географски и историјски топоними. Римљани су поделили Арабијско полуострво на три провинције: Пустињска Арабија (*Arabia Deserta*), Стеновита Арабија (*Arabia Petræa*) и Срећна или Плодна Арабија (*Arabia Felix*).

По равнодушним пролазницима
И занесеним шетачима,
Као и по неживим стварима: белим кућерцима,
Маленим, сличним дечјим играчкама.
О успомене, не само миле и драге,
Већ свете дакако!
Свете успомене моје прве младости
Успомене на моју прву љубав!
О Источе, мој драги, велики Источе
Узвишени учитељу најплеменитијих осећања
Вере и Љубави –
Када би само ластавица могла да ти пренесе
Сваким својим новим доласком
Да сам те волела и да ти остајем занавек
Верна.

XII ПАРИЗ

Пре него што Смрт једном буде дошла да ме поведе
У очекивању њене неизбежне посете,
А према врховном закону Вечности,
Осетих жарку жељу и задобих необичну смелост
Да развијем своја крила, толико заморена од лутања,
Још једном.

И да бих узнела дух, утучен суморним временом у коме трајем,
Управих свој лет ка божанственом боравишту
Наукâ, Уметности и Лепоте,
Ка граду светлости, засењујућем попут страница из Библије,
Хтедох да оживим у својој души оно што је умрло.
Љубав за живот, који ипак има смисла.

Срце ме је тамо одвело без по муке
Као што ветар односи перо
Или лаки лист с дрвета
А пред изненадним заслепљујућим призором
Спонтано затворих очи:
Јер навикнуте на мрак, не би могле поднети светлост.

А кад их отворих, о, среће моје!
Каква лепота! Какав сјај! Каква величанственост!
И да бих боље сачувала у својој души
Све што тамо видех, а што створи дух и геније
Једног даровитог народа –
Поново заклопих очи.

И тако, попут божјег верника у храму,
Обраћам се Свемоћноме, у заносу вере, промењеним гласом,
Те бацајући поглед унаоколо ускликнух:

О ти који си Краљ градова и Храм Лепоте
Тебе је небески Краљ предодредио
Да будеш метропола не само једне земље, иако велике и славне,
Већ целог света!

XIII СВЕТЕ ПРИВИЛЕГИЈЕ

Душо моја! Јадна моја усамљена душо!
Има тренутака кад јој се чини
Да излази усамљена на земљу као острвце усред океана,
И када као у огледалу види
Своје туге и своје радости,
Своја надања која су је и пронела по свету:
Све што је икада искусила у временима прошлим –
Све, и ружичасто и црно.

Врло често се моја душа...
А то значи ја сама,
Питам зачуђена:
Зашто се осећам тако судбински удаљена од свих,
Кад највећи део времена проводим у друштву –
Било на јави, било у сну –
С онима који су далеко као и с онима који су нестали:
У друштву свих мојих драгих, живих и почивших.

Јер једни су удаљени од наших телесних очију,
А других нема више на овом видљивом свету,
Тужне ли истине,
Али у мојој души и мом духу:
Они дишу, говоре, ходају,
Чујем им глас, видим им корак,
Једни се радују са мном као некада,
Други са мном плачу... И сви су живи.

О, каквог ли поравнања
За најбољи део мене саме!
Јер иако је судба била свирепа
Са мојим видом и слухом,

Није могла наудити духу мом.
Мислити и маштати – то су привилегије човекове
И за те небеске дарове ја понизно падам ничице
Да укажем невидљивом Даровatељу славу и хвалу.

XIV СИЛНИЦИМА И ОХОЛИМА

О, ви велики – велики међу малима
(Да не кажем међу лилипутанцима:
Јер према вашим „напредним“ идејама
Не треба рећи све што мислимо)!
Ви настојите да увежете ланцима моју мисао
Као што се везује пас ланцем,
И да спутате букагијама моју реч
Као што се спутава коњ:
Али, на вашу жалост, до данашњег дана,
Немате у томе среће.

Не заборавите, о силници и охоли,
Да сам ја дете једне расе
Младе и бунтовне
И да ћу се борити – не физичком снагом
Већ оном које се назива „морална снага“,
Против ваше тираније и охоле таштине
Као што су се борили у тој земљи за слободу
Наши јуначки синови (не ви, кукавице).
О, борићу се
На живот и смрт.

Па ипак, ако у томе неким чудом успете,
Имаћете прилику да посматрате несвакидашњу представу:
Гнев потлаченог
(оног с којим сте поступали као с мазгом)
Који ломи, кида, крши ланце и букагије мрске
Попут лава који разбија кавез у коме је заточен
И који најзад бива слободан;
А осрамоћени роб, понижени заточеник,
Он, захваљујући својој срчаности и енергији,
Поново постаје слободан, поново постаје – Човек.

XV ПРОДАВАЧИЦА ЦВЕЋА

Умрла је!
Сирота бакица
Цвећарка
Умрла!
А јутрос је видех са корпом
Као сваког јутра...
Да, видела сам је.

Седела је на истом месту
Које јој је агент доделио
Ко зна кад!
Својим слабашним гласом хвалила је
Своју робу,
Каранфиле –
„Црвени, лепи, мирисни!“
Била је на углу једне улице,
На том истом месту лети и зими,
А ту је имала свежег ваздуха,
Разуме се,
У изобиљу,
Јер ту су дувала наизменично
Сва четири ветра!

Место јој је било додељено
Испред велике банке,
С улажењем и излажењем
Вечитим
Од свитања до сутона;
Па ипак, њој је било добро;
Звецкање злата није пробијало њене уши.

Јер она је била занета продајом
Своје лепе робе

Што је испуњавала улицу нежним мирисом
И гле, одједном, у трен ока –
Сирота бакица, продавачица цвећа умрла
На углу улице, на месту које јој је био доделио агент
Ко зна кад!

Њене смртне остатке
Одвезоше у мртвачницу[11]
– као још једну жртву принету Науци –
У црним колима украшеним белим крстом...
А ја, пошто чух тужне вести, спонтано изустих:
О, несрећна, јадна бакице, цвећа продавачице,
Жао ми те је!

„Коме ли је оставила своје ствари?
Јер једна од њених познаница рече да није имала деце?“
Упита једна од муштерија.
„Боже мој! би одговор, шта да остави кад није имала ништа
Осим једног завежљаја и у њему: кошуљу, блузу и сукњу
За одлазак у цркву:
Чак ни кревет на коме је ноћивала није био њен већ туђи.“
„Добро, помислих, нико неће завући своје прљаве прсте и пронаћи
Предмете који су за њу били свети,
Нико неће рећи: „зашто та стара неваљалица није за живота поделила
Својину рођацима кад није имала деце?“
После ових тешких мисли, спонтано узвикнух:
„О, срећна ли си, стара цвећарко,
Завидим ти!“

11 Реч на француском није могуће тачно растумачити у рукопису, али се по наредном стиху може закључити да је у питању мртвачница.

XVI КАЖУ

Кажу: „треба живети“
А живимо чак и онда кад не живимо
Већ само постојимо као биљка
Или вегетирамо као животиња.

Ко је кривац
За ову апатију душе
За ову неосетљивост срца
Небо, земља или живот сам.

Јер онај ко је крив за људску беду,
Заштићен и поред свега људским и Божјим законом
Као и законом разума нашег,
Није нико други до сам
Живот.

XVII НА РАСКРШЋУ

Једном, у сну
Била сам у великој неприлици
Нашав се на раскршћу,
Незнајућ да кренем правим путем.

Све док ме неко невидљив не подстакну:
„Напред, Друже, само напред, не оклевај!
Није важно који ће пут следити твој корак,
Овај или онај – свеједно је.

Јер оба ће те одвести
До истог и јединог правог циља.
Раскршће – то је Живот,
А тај циљ, погађаш: то је Смрт!“

XVIII МУДРИ АРАПИН

Пре изражавања своје последње жеље
Кадијама и муфтијама,
Мудри Арапин, седе браде,
Реши да окуша срца двојице својих синова
Махмонда и Мехмеда.
Знајући добро арапску изреку:
„Очима гледамо, срцем судимо“,
Одлучи да их пошаље – прво једног, па другог –
У престоницу Ирака, у Багдад.

Старији син Махмонд, вративши се с путовања
Рече оцу у четири ока, према његовој вољи:
„О, оче, стаде говорити,
Какав град! Престоница Ирака! Багдад!
То је град анархиста,
То је град атеиста,
Кафане су пуне,
Џамије празне,
Мушкарци не дају мира женама на улици,
На пијаци жене загледају мушкарце,
Сиротињу не штити ни људско срце ни државни закон,
Какав разврат влада у престоници Ирака, у Багдаду!
Једном речју, оче, може се рећи да је
Багдад права Содома и Гомора.“

Мехмед, млађи син, пошто се вратио,
Рече оцу у четири ока, према његовој вољи:
„О, оче, стаде говорити
Тај Багдад! Престоница Ирака!
То је град лојалних грађана,
То је град побожних људи,
Кафане су празне,
Џамије пуне,

Мушкарци не јуре жене на улици,
На пијаци жене обарају поглед пред њима,
Сиротиња прима доброчинства богатих и штити је правда државног закона,
Каква врлина само царује у престоници Ирака!
Кунем се духом наших предака, оче мој, да
Багдад правог верника подсећа на Меку и Медину.“

Пошто је чуо оба сина,
Старијег и млађег,
Мудри Арапин изрече кадијама и муфтијама
Своју последњу вољу:
Да сва своја добра, која је наследио од оца, оставља
Млађем сину, Мехмеду...
И подигавши очи к небу доврши:
„Молитвама стижемо до Раја; добра срца улазимо у Рај.“

XIX ШПАНИЈА

Протрчах поново – овога пута у сну
Не будна, авај!
Најлепшом земљом на свету
Шпанијом,
Њеним градовима и селима,
Њеним трговима из времена оклопа, шлемова и романси,
Када би какав витез, без бојазни и без жаљења,
Због ситног хира „Даме свога срца“,
Жртвовао свој живот (али не и своју част);
И уместо да будем и сад очарана као некад,
Бајковитим палатама маварским
И тврђавама необичних кула;
Величанственим црквама њеним
Чији се злаћани крст пење ка опалном небу –
Задрхтах пред рушевинама и пустоши
Које за собом оставише гранате и мине
Модерних Вандала у безумљу;
Уместо да будем опијена к’о некад
Хиљадама различитих мириса
Које је ширило егзотично биље и цвеће
У сретна времена мира –
Овога пута, о, страхоте! ја осетих мирис
Барута и крви;
Уместо да будем усхићена к’о некад
Уз звуке таласа са њених река
– Које су красиле барке и чунови –
И које су хитале ка мору и океану,
Уз песму њених потока
– Зауздaних олеандрима у цвату –
Који избијају из њених смарагдних гора
И планина с крунама вечног снега,

Била сам заглушена рафалом митраљеза,
Брундањем авиона и тутњавом топова.
Место да се одушевљавам, као у минулим летњим ноћима,
Игром заносних Кармен и Пакитâ,
Коса украшених чешљевима из Аликантеа и покривених чипком из Валенсије
Огрнутих марамама из Маниле,
Које у пијанству младости и љубави
Певаху „сегедиље“ и плесаху „гранадине“,
Праћене звекетом кастањета
И уједначеним звуцима гитаре –
Моје очи видеше само жене у болу и сузама,
Моје уши чуше само жалопојке мајки.
И кад сам се пробудила, не од паклене буке
Свакојаког оружја модерне технике,
Већ од плача деце, цике жена, запомагања старих,
Од њихових питања упућених небу које их не чује:
Видех да ми је јастук овлажен сузама.

*

О, Шпанијо! Јадна Шпанијо!
Најлепша земљо на свету!
Поносита и срећна некад
У минула доба својих великих владара,
А сад понижена и несрећна,
Хришћанска мученица новог доба!
Ти која си била вековно уточиште уметности и лепоте,
Јединствена у свету,
Дух и душа генија твојих освајача, твојих Мавара,
Као и сопствених синова:
Сада ти прети да, заједно са својим тековинама, постанеш
Плен
Оних који ти се ругају

И који,
Не бојећи се Бога, без савести,
Скрнаве верски знак твојих предака,
Тај врховни знак за који си се борила и за који се бориш –
Крст.[12]

12 Будући да песма није датирана, а судећи према ауторкином запису графитном оловком на крају песме: „*из обе свеске довде: 1768 стих.*“, поема „Шпанија“ је хронолошки последња написана од укупно 31 песме (то јест 1768 стихова), али ју је Јелена Димитријевић оставила као закључну поему прве свеске (видети Поговор). Тиме би се могло објаснити да је „Шпанија“ највероватније настала нешто касније, то јест неколико година после 1932. године, а очигледно у јеку шпанског грађанског рата чије су последице овде тако драматично евоциране.

Јелена Ј. Димитријевић

У СУТОН

Друга свеска:
Руже под иње̏м

Госпођи Арман

I КО СМО МИ?

Среле су се једног лепог летњег поподнева
У Багатели (лепом месту необична имена)
Две даме,
Једна ситна, слатка, насмејана и лепа,
Из земље чија светлост обасјава целу васељену,
И друга тужна и замишљена,
Из једног удаљеног и мање знаног краја,
И диваниле су
– о багателама, не о проблемима душе –
Све до вечери
У Багатели.

И када су се растале,
Веселица из те земље
Отишла је с осмехом у очима
А друга из удаљеног краја,
Осврнувши се, баци поглед у сузама
Ка том лепом месту где су диваниле,
И у мислима је потом читаве ноћи,
Не знајући зашто,
Стегнута срца одлутала
У Багателу.

Неколико дана после
Тог сусрета
Она разумеде
Да то не беше сусрет
Двеју дама, страних једна другој,
Већ двеју душа
Које беху сродне
И које су се састале
Једног лепог летњег поподнева
У Багатели.

Ко зна кад су и на ком месту
У овој долини суза и јада,
Можда и на постанку света,
Оне боравиле заједно под пространим плавим сводом,
И једног дана од Бога кажњене, ко зна због којег греха,
Растале су се,
И од тада вековима лутале
Док се најзад нису поново састале и разговарале,
Али, авај! Нису се ни препознале
У Багатели.

И опет су се растале
Истог дана
И заувек.
Али ко зна, ко зна?
Можда ће се кроз десетак столећа
Оне срести
Сасвим свеједно где
У овој долини суза и јада,
Или можда још једном
У Багатели.

*

Има ли на свету иједног бића
Које би могло рећи:
Извесно је! Извесно је!
Срешће се оне и препознаће се,
Две сродне душе.
Јер стицајем прилика,
Једна од њих се променила, али само споља;
У дубини ње саме:
Насмејана и замишљена су једно
Као у првотно доба.

28. августа 1926, Париз

Госпођи Демад[13]

„Онако како бродови плове у ноћи и дошаптавају се у пролазу,
Само кратким сигналом и удаљеним гласом у тмини;
Тако и у океану живота ми ходимо и разговарамо,
Само поглед и глас, онда тама опет и мук.“

13 Наредна четири стиха који стоје као епиграф за другу песму цитат су из *Прича о крчми крај пута* Хенрија Вадсворта Лонгфелоуа (Henry Wadsworth Longfellow, *Tales of a Wayside Inn*). Написани су на енглеском, па је стога и превод с енглеског.

II ПИТАЊА

Треба ли затворити очи пред лепотом
Толиких ствари које нас гале,
Или пред једним јединим бићем које нас покреће,
Даје смисао, иако само тренутно,
Нашој јадној пролазности
На земљи?

Или нам пак треба набавити
Маску за лице, а оклоп за груди,
Да скријемо радост и тугу
На својем лицу,
Да не бисмо чули ударе
Срца свога?

Или да нас, најзад, затворе у манастир?
Да клечећи изговарамо неискрене молитве,
Молитве које не би текле са живог извора
Који се зове срце,
Већ са наших усана:
Да говоримо лажи Ономе који је Истина?

О, човече! Зар ниси ти повукао границе
Не простора, већ времена:
До које своје доби човек сме имати очи упрте
У лепоту бића које га покреће,
Без страха да ће бити смешан
Човеку?

20. фебруара 19..., Париз

III ПРЕД КАПИЈАМА ТРОЈЕ...

„Његово се срце претвори у мирисни цветак
Да ми душу очара;
Моја се душа претвори у силну војску
Да му срце освоји.“

(турска песма)

Чека.
По киши, снегу, зимском ветру,
Моја се војска не повлачи из опсаде:
Чека.
Наоружана је најплеменитијим оружјем:
Стрпљењем.
Неће устукнути пред оном која увек долази до краја:
Истрајност;
Верује у себе
Чак и у тренуцима кад је неизвесност леди
Или када умире од очајања.
Чека.

Месеци и ноћи пролазе,
Она чека, чека и даље.
Да би заузела
То лепо модерно утврђење
Она се не прихвата грчке ратне вештине
Из *Илијаде*:
Дрвеног коња, да лукавства!
Војна је тактика
Модерних истребљивача:
Силна тутњава топова,
Али она је наоружана племенитим оружјем –
И чека.

Милиони погледа уперени су

Ка бастиону
У божанској нади да коначно виде
Како је павиљон златни, не тробојни,
Пао;
Милиони ушију начуљено је да чује
Лом изнутра,
После чега ће се нагло отворити
Голема челична крила
Капија:
Поноситих капија Троје...
Ах! Она чека!

Али авај!
Ако не буде освојила ни једно ни друго,
Повући ће се у великој тузи,
Скрхана,
Али непосрамљена и достојанствена,
Без мучног осећања побеђене војске,
Јер она се није служила ни лукавством ни силом;
Погнуће се јуначки, поносна
Што је имала храбрости да јуриша
На то лепо модерно утврђење
Без иједног средства које за собом оставља
Ужас и пустош.

4. марта 19..., Париз

IV УСХИЋЕЊЕ И РАЗОЧАРАЊЕ

Изјавио вам је љубав, Госпо, данас,
Падајући ничице пред вама
У салону
Премда не носи перику,
Премда ви немате пунђу.

Он то није учинио да би подражавао оне
Из славних векова ваше земље,
Да би опонашао галантне,
Већ у усхићењу
Спонтано.

А ви, госпо, племенита кћери Француске –
Велика као њена прошлост па до дана данашњег –
Место да пружите руку ономе на коленима,
И да му дате знак какве наде,
Ви, госпо, авај! Ви му се ругате.

8. март, Париз

V ERA UNA VEZ A BAGDAD…[14]

(*источњачка прича*)

Био једном у Багдаду
Човек који је волео једну жену;
Он је био каир, што ће рећи песник,
Она је била хоџа, што ће рећи учитељица,
Дакле, били су срце и глава.
Толико је песник био заљубљен у њу
Да је заборавио на своју браћу, сестре,
Чак и на своју мајку.
Њено лице је могао „видети“
Само кроз густи вео
На улици;
Али пошто је био каир,
Што ће рећи помало и Бог,
Саздао јој је по својој вољи и укусу:
Чело, уста, очи.
Сваки пут кад би је видео
Да се шета са својом дадом улицама
Багдадским уским и вијугавим,
Или по цветним и воћним пијацама,
Он би ропски следио њен корак,
Причао би јој о љубави тако страсно,
Тако лепо,
Као што славуј пева ружи;

14 „Био једном у Багдаду…“ (граматички правилно би било: „Era una vez *en* Bagdad“). Мишљења смо да Јелена Димитријевић није случајно овај наслов ставила на шпанском, будући да се поред француске културе дивила и шпанској, о чему најбоље говори поема „Шпанија“ из прве свеске. Уз то, шпанска култура је овде кључни медиј ка Истоку, то јест ка источним културама којима је понајвише очарана српска списатељица и путница. Из ове збирке поменућемо само „Приказање“, „Мудрог Арапина“ и „Лотосов цвет“. Најзад, 1932. године, када је по свему судећи и настала ова песма, штампана је драма шпанског академика Едуарда Маркина (Eduardo Marquino) под истим насловом *Era una vez en Bagdad*, инспирисана причама из *Хиљаду једне ноћи*. Имајући у виду културну ширину Јелене Димитријевић, није немогуће да је знала за ово дело и њиме била инспирисана за своју песму.

Говорио би јој увек у стиху, никад у прози,
Као што је обичај заљубљених каира
На Истоку.

Али ова хоџиница,
Иако беше учитељица,
Била је жена
Какве су и све жене
Од Истока до Запада
Што ће рећи:
Лукава к’о лисица,
Притворна к’о мачка
Која, док вас једном шапом милује,
Другом вас огребе.

Елем, ова багдадска дама,
Која се правила „да слабо чује“
И „да не разуме готово ништа“
Од речи које су текле са живог извора,
Из срца заљубљеног песника:
Једанпут
Док ју је он ропски следио
И говорио о љубави
Жаркој попут сунца Истока
И која је сагоревала његово срце
Мало по мало,
Као што огањ гори дрво,
Она окрете главу, први пут,
Ка јадном љубавнику,
И рече само једну реч, врло кратку,
Свако би помислио да је та реч била „лудо!“
Ал’ каирово срце
Би прободено као оштрим сечивом
Јатагана.

Тако је он оставио њу, своју драгану,
Срца рањеног, из којег је крв текла и текла,
Стаде лутати улицама багдадским
Уским и вијугавим,
Кроз вреву људи и камила
(Или женки камила,
Јер је на челу сваког каравана
Био један магарац...).[15]
Тумарао је тамо-амо,
Као неки лудак прави,
Ипак не сам, већ са сликом оне
Која му, не бојећи се Бога, без милости,
Срце рани.

Али ето како изненада, тај толико заљубљени каир
Би затечен и пренут
Гласом једног старца, продавца ружа,
Седе браде, у белом кафтану, са зеленим турбаном,
У црвеним ципелама,
Који са својом корпом ружа иђаше корак по корак,
Толико поносито
Као да је велики везир у влади Харуна ал Рашида.
Тај је продавац, хвалећи своју робу,
Певао –
Додуше слабашним гласом,
Али мелодично, и као да је у трансу –
Своју бесмртну песму,
Коју је заљубљени каир познавао
Још из детињства.

15 У многим књижевним делима инспирисаним Оријентом, али и у Библији на пример, појављује се магарац који води камиле. Због своје издржљивости, камиле и магарци су били товарне животиње у пустињи још од старог Египта. Обично се камиле у караванима везују једна за другу, а прва се веже за реп магарца. Камиле су најчешће натрпане свакојаком робом, док магарца (или коња) јаше вођа на челу каравана.

Елем, стари овако певаше:

„О, ви, млади момци!
О, ви, младе моме!
Тако лепи!
Извол'те моје руже,
Беле и румене,
Да их заденете за појас, о, момци!
Да их заденете у косе, о, моме!
Оне су из моје баште,
Свеже су, и још влажне,
Јер сам их убрао јутрос,
Пре изласка сунца,
Па оно није пило
Са њихових страсних усана
Сјајне сузе зоре
Која их је просула по њима
Мириснима и лепима, а које ће увенути.
Узмите моје руже, о, момци!
Ви, верни љубавници,
Али не за свој појас,
Већ за косе својих драгана
Које су и саме руже.
Иако од крви и меса,
Оне су налик онима са листом,
Њиховим божанским сејама.
Јер и оне су исто беле и румене,
Мирисне су попут њих
И попут њих –
Имају трње.

Али послушајте, момци!
Не мене, багдадског старца,
Већ арапску реч
Која каже:

„Када волимо ружу,
Трпимо трње.“

И каир са истока, на те последње речи
мудраца Оријента
Би излечен, обрадова се лудо,
И полете, иако без крила:
Да поново у стопу прати своју драгану,
Своју божанствену ружу,
Опијајући се њеном лепотом
И подносећи њено трње.

31. марта, Париз

VI НЕ ГОВОРИ МИ…

Не говори ми „ви“, већ „ти“!
Говори ми језиком и тоном
Девет твојих сестара божанских
Које станују:
На Парнасу, Пинду и Хеликону![16]

Ти, који имаш моћ да подигнеш из мртвих,
Да запалиш давно згасли плам у срцу,
Изрази се речима узвишеним у једноставности,
Како се изражавала зборећи својим миљеницима
Ерато, једна од твојих девет сестара!

Заборави, мада само у ретким светим тренуцима
Када се наше душе у блискости срећу,
Сва правила и ограде нашег лажног времена
И говори ми онако, „од срца срцу“,
Како је говорио антички свет!

24. маја 19…, Париз

16 Планински масиви у Грчкој. У античкој митологији познати као седиште девет муза и њиховог предводника Аполона, коме се песникиња овде обраћа.

VII ЛОТОСОВ ПЛОД

Бела као снег,
Усправљена у зеленилу шуме
Под плавим небом од опала –
Она ми не дâ да одем из ове далеке земље
Недељама и месецима...

Пред том дивном богињом
Од мрамора
Стојим тако сатима и сатима, зачарана,
Нема, непомична,
Као да сам стабло дрвета.

И док моја осећања расту до екстазе,
А ја, као у некој чудној визији, изненада
Угледах крв како тече у њеним венама,
Нерве како дрхћу, руке како се мичу,
И приближив јој се, обасух пољупцима њене усне и врат.

Зар ми није она дала
Из својих руку белих попут мрамора,
Лотосов плод, тај слатки плод Заборава,
Од кога сам заборавила не само одакле сам,
Него чак и гроб сопствене мајке?

24. маја 19..., Париз

VIII БЕЗ ПРЕКОРА

Ономад си
Смртно ранила
Моју љубав, окрутнице!
Ранила си је без разлога,
Само из женског хира
Или, боље, из хира жене
Коју је размазио онај што је обожава.

О, свирепа си, свирепа!
И још стотину пута свирепа!
Није ли твој хир сличан
Страсној жељи каквог ловца
Који без милости на смрт рањава
Све
Чак и газелу?

А моја умирућа љубав гледала те је тужним погледом,
У чуду, али у исто време без прекора;
Баш као што невина јадница на издисају
Гледа у ловца,
Док њене лепе очи, широм отворене од запрепашћења,
Као да га питају:
„Али... Зашто?“

3. јуна

IX ДРАГОЦЕНА НАКНАДА

Пратећи тужна погледа
Лаки корак своје пријатељице,
Корак као у газеле,
Не, као у козе,
Опхрван жалосном љубомором, рече:
„Авај! Отишла је срећна,
Ко зна где, авај!
Са мојим пољупцима на уснама.“

А када се вратио у собу
Где је поред ње провео
У слаткој присности неколико незаборавних тренутака –
Одједном се разгали као мало пре;
И вриснув од радости, рече:
„Ах, моја вољена пријатељица:
За моје пољупце зар ми није оставила у накнаду –
Дах своје душе и мирис свога тела?

Париз, 18. јуна 19...

X ОДЛАЗАК СРЕЋЕ

Чујем је већ: сат откуцава тужну песму
„Одлазак среће“,
Песму која ми раздире срце;
Са својом негдашњом сапутницом, тугом,
Ваља ми кренути.

Да, отићи с њом, не на неколико дана или месеци,
Већ заувек;
Ваља рећи и последње збогом мом последњем сну
Најлепшем од свих!
Мојој последњој радости.

Али верујте
Да заборав неће прегазити
Својим тешким и немилосрдним кораком
Нити један поглед, ниједну реч или осмех,
Који нам, још иоле дају да живимо и дишемо.

Моје срце ће сачувати на тајном месту
Све то,
Као што море у својим дубинама чува
Бисере,
И још боље од тога.

Јер нико ту не може допрети,
Нити похарати то непроцењиво благо;
Нико на свету, осим оног лопова који нам одузима
Све што имамо – чак и живот –
Безочног лопова кога називамо часним именом: Смрти.

21. јуна

XI ПЕСМА О НОСТАЛГИЈИ И ЉУБАВИ

Седећи на обали Медитерана
У сутон,
Док се залазеће сунце у пламену огледало у таласима,
И приметив на пучини једну лађу
Која се упутила у далеке земље, њему знане –
Поче да пева песму
О носталгији и љубави.

„О, да жарке жеље, певаше он осећајно,
Поново обићи круг око наше лепе земље,
Поново видети већ виђено
На јави или у сну:
Све небеске лепоте на земљи
Али овога пута не сам, већ...
С Њом.
Поново задивљено посматрати сунчев залазак
У подножју Пирамида, на огромном пространству
Либијске пустиње
Која би ми овог пута изгледала
Као пренасељени град,
Док осећам поред себе Њу...
Њено присуство.

Поново пасти на колена пред Светим гробом у Јерусалиму
У верском заносу изазваном чудним осећањем
Љубави,
Поново се молити из дубине своје душе
Поред моје музе за све што је лепо на свету
Поред Ње
Која би се, на коленима, молила усрдно.

Обожавати Сунце на изласку у Бенаресу,
Светом граду побожних Индуса,

Стојећ усправно на Светој обали Ганга, реке посвећене,
Као што га обожавају верни купајућ се у блаженој води:
Јарко Сунце чији се зраци не би огледали у валима,
Као некада,
Већ у њеним очима.

Да се ражалостимо у зениту дана
Она и ја, ми,
Слушајућ молитве хинду удовица, старих и младих,
Које би одзвањале у том мистичном часу као и увек
Из Храма удовица, посвећеног Кришни, на брегу крај Ганга,
Молитве за душу њихових почивших мужева,
Да осетим жељу да будем Индус, а она жељу да умре као његова жена.

Да се поново нађем пред Хималајима
У тренутку кад божанска Аурора диже свој ружичаст вео
С Евереста,
Највише тачке света, покривене вечним снегом;
И с руком око струка моје драге пријатељице,
Очаран јединственом лепотом Природе, да поредим белину снега
С белином њеног лица, врата, груди.

Поново провести подне у Пурију, светом граду,
Кад сунце просипа пламене стреле по белим кућама и жутом песку,
У гунгули мушкараца и жена у ходу, одевених у бело,
И крду слонова тешког корака, који иду ко зна куд:
О! Провести тамо поново макар још једно подне
Седећи крај моје дивне сапутнице у сенци мангова дрвета
Као што махараџа седи под балдахином свог трона.

И нарочито поново доживети сутон, макар још један једини пут
У часу када је Бенгалски залив река ватре,
А залазеће сунце лађа у пламену што из ње истиче;
И опчињен призором из бајке, да Јој поверим своје последње жеље:
Да ми после смрти тело гори на ломачи те заносне обале,

И да ми пепео нађе мир у тим скерлетним водама
И да Она… да Она сведочи о својој љубави оплакујући ме као моја удовица.

Прославити у Кјоту као некад празник „Трешњиног цвета“;
И посматрајући *Мијако Одори*[17] у извођењу сто љупких гејши,
Призор чудноват, у којем плеше баштенско цвеће,
А слике са ваза и паравана играју у ритму,
Нећу остати равнодушан као пре:
Читавом својом душом уронићу у радост и срећу
Гледајући своју Драгу срећну и опчињену.

Да ми душа заигра као онда и много више, о, далеко више!
Пред страсним плесом „Хула-хула“, као и уз похотне крике „Хула-хула“
Које би уз звук гитара испуштале плесачице, урођеничке жене и кћери,
(У кратким сукњама од палмова лишћа, са крунама од лимунова цвета,
Косе црне и расплетене, босе)
У Хонолулуу, престоном граду Хаваја,
И тако опијен да наслоним своју тешку главу на груди моје Миле…

Најзад, после толико среће, уморан од лутања,
Да се укрцам једног лепог, сјајног дана
На какву урођеничку барку – којом не би веслао неки урођеник, већ ја сам,
И у друштву моје верне дру́ге
Да бродим тамо-амо бескрајним водама Великог океана,
Све док не наиђем на пусто острвце
На коме би живела само она која влада у нашим срцима: Љубав.

И далеко од људске таштине; слушајући таласа музику; под сунцем –
Да проведемо остатак срећног живота у двоје:
Хранећи се урмама, кокосом и бананама;
Пијући воду са извора у шупљини руке;
Одевајући се у палмино лишће;

17 Фестивал гејши који се од 1872. године традиционално одржава у Кјоту. *Мијако Одори* је инспирисан класичном јапанском културом, а чине га игра, песма и сценска уметност.

И седећи на обалама Океана, да поспем маком њене црне косе, њен врат од алабастера плочицама…;
Кревет ће нам бити зелена травица, а покривач небо плаветно.

И напослетку, када нас Смрт буде позвала једног дана –
Нека нас позове истог дана и истог трена –
Јер ништа на свету није тако страшно до надживети онога ко беше живот наш,
И у часу када се сунце диже из Океана
Заједно лећи на два кревета од пене из дубине Океана
Чији ће таласи непрестано певати мелодичну аријy у ритму:
„Овде почивају…“
Али авај! Певач-сањар не изусти та два имена из сна,
Јер га је пробудио клепет крила једног пара галебова,
Који се, луди и заљубљени, разлетеше изнад његове главе!

XII НЕ ТРАЖИТЕ

Не тражите да се поново видимо
После толико лета од мојег „због ом“ и вашег „довиђења“,
Нити да угрожавамо оно што је највредније,
Без чега би живот имао још мање смисла –
Снове и Илузије.

Јер онај грубијан, суров и без милости,
Кога кратко и јасно зовемо „Време“,
Без журбе ходи, истина, али без стајања,
И у свом рушилачком пролазу он не штеди ништа:
Мења све што му је подложно и променљиво.

Тако миле и тако знане црте драгог бића
Оног које нас је некад увело у небески рај на земљи,
После толико година одсуства:
При новом, толико жељеном сусрету
Може се десити, авај! да их не можемо препознати.

Зато немојте тражити да се поново видимо.
Ви сте рекли „довиђења“, а ја рекох „због ом“...
Зар није боље живети у срећи, макар и измаштаној,
Него жртвовати такво благо као што су
Снови и Илузије?

Vladimir Đurić

Postface

Née à Kruševac en 1862, comme dixième enfant dans une famille de commerçants, Jelena J. Dimitrijević[1] a dû déménager à l'âge de dix ans à Aleksinac chez son demi-frère Dobrosav. Elle y profitait de sa grande bibliothèque pour lire et apprendre les langues étrangères : l'allemand, le français, l'anglais, le russe, le grec, l'italien et finalement le turc – non seulement la langue mais aussi les coutumes islamiques, notamment la vie intime des femmes musulmanes. Elle s'est mariée en 1881 avec Jovan Dimitrijević quand elle a déménagé à Niš pour y rester dix-sept ans et c'est là-bas qu'elle travaille le plus sur son instruction et sa formation littéraires. Elle rédige de la poésie, mais surtout de la prose épistolaire, des récits de voyage et un roman *Les Émancipées* qui sera publié par *Srpska književna zadruga* en 1912. Son mari tombé pendant la Grande guerre, elle est restée veuve jusqu'à sa mort en 1945 avec une demeure fixe à Belgrade mais avec une âme du Juif errant qui a fait le tour du monde en survolant la diversité culturelle que son « âme cosmopolite » a absorbée dans ses récits.

Durant la vie de Jelena Dimitrijević, son œuvre littéraire était bien connue, commentée et appréciée. Après sa mort, elle sera presque complètement oubliée. Pourtant, il se peut qu'elle ait été connue dans les

1 La lettre *J.* renvoie au nom de son mari Jovan Dimitrijević.

milieux littéraires français : l'historien français Philippe Van Tieghem a inclus son entrée dans son grand *Dictionnaire des littératures* en quatre volumes, paru en 1968, à l'époque où le nom de Jelena Dimitrijević était conséquemment absent des dictionnaires serbes, des histoires littéraires et des anthologies littéraires. Van Tieghem a souligné quatre genres littéraires clés qui caractérisent le travail de Jelena Dimitrijević : un recueil de poésie qui dégage un « parfum oriental », des nouvelles et un roman *Nove* [*Les Émancipées*] décrivant la vie des Turques modernes dans les harems sous l'ancien régime patriarcal. Enfin, des récits de voyage « extraordinaires » y compris les œuvres épistolaires comme *Lettres de Niš* et *Lettres de Salonique*.[2] Cette unité lexicale sur une écrivaine serbe dans la lexicographie littéraire française témoigne de la haute place que Jelena Dimitrijević mérite bel et bien dans la littérature serbe.

Jelena Dimitrijević a connu sa brillante réévaluation à notre époque grâce au travail minutieux des professeurs et des chercheurs réunis autour du projet scientifique *Književnstvo – théorie et histoire de la littérature féminine en serbe jusqu'en 1915*, qui existe depuis 2011 et combine deux éléments-clés : revue et base de données. Aujourd'hui, la référence sur Jelena Dimitrijević dans la base de données est l'une des plus complètes concernant le contenu biobibliographique : 15 monographies, 154 articles et 8 titres de documents non publiés, y compris notre recueil *Au Soleil Couchant*. Lorsqu'il s'agit de la réception de son œuvre de son vivant, la base de données enregistre 20 références, alors que ce nombre est beaucoup plus élevé après sa mort : on y trouve plus de 50 titres – études savantes, actes, textes critiques, comptes-rendus et même un roman, dédiés à cette écrivaine serbe, la plupart datant du XXIe siècle. En outre, il faut également mentionner des éditions répétées de certaines œuvres clés : *Les Émancipées* (Službeni glasnik, 2012), *Sept mers et trois océans* (Laguna, 2016), *Lettres de l'Inde* (Ana Stjelja, 2017), *Nouveau monde ou En Amérique en un an* (Laguna, 2019). Et peut-être comme couronne vient le fait que Jelena Dimitrijević est finalement introduite dans le corps de lecture obligatoire à l'école primaire.

2 Philippe Van Tieghem, *Dictionnaire des littératures*, avec la collaboration de Pierre Josserand, Paris : PUF, 1968, p. 1131.

En même temps avec la prose, Jelena Dimitrijević publie des poèmes lyriques en serbe (un recueil et des poèmes divers dans des revues littéraires), et un seul en français : le poème « Une vision », qui ouvre le recueil *Au Soleil Couchant*, a été publié pour la première fois en 1936 comme un ouvrage à part, imprimé par l'Imprimerie nationale du Royaume de Yougoslavie. Dans la préface à cette édition, Jelena Dimitrijević indique que le poème a été lu à Paris, à la réunion mensuelle de « notre petit cercle international », à la Société des gens de lettres et au « Jour de réception » de Madame Salabert, « dédié à l'Ombre d'une de mes nobles relations en Orient, ma chère amie disparue – Lady Dorab Tata, épouse du baron Sir Dorab Tata, à Bombay ». En 2016, quatre-vingts ans après la première édition, Ana Stjelja l'a réédité avec une traduction en serbe (du poème et de la préface), donc il s'agit d'une édition bilingue.[3] Le présent ouvrage est aussi une édition bilingue, la première qui vit le jour après la rédaction des 31 poèmes en français. Cette édition est le produit d'un double et parfois pénible travail : le travail sur la transcription du manuscrit et celui sur la traduction. Les deux visent un seul but – la réaffirmation continue de l'œuvre littéraire de Jelena Dimitrijević.

Il est intéressant de noter que ces poèmes ont été lus et appréciés dans les salons français de l'époque, comme en témoigne l'article « Les écrivaines serbes » de Marja Borshnikova, publié dans le magazine *Monde féminin* en 1933 à Ljubljana. Ils sont écrits en forme libre, sans rime et sans facture solide de rythme, bien que dans certains poèmes, il y ait une tendance à former le rythme et la rime, comme s'il y avait une intention de remanier et ciseler les vers, mais Jelena Dimitrijević a manqué de force ou de temps pour les finaliser. Certains poèmes sont datés avec précision, tandis que d'autres omettent intentionnellement l'année exacte ou ne sont pas repérés du tout. La plupart des poèmes a été écrite à Paris entre 1926 et 1932. Un simple aperçu du contenu, à savoir des titres des poèmes, révèle les grandes inspirations de la poétesse serbe:

> **Ier livre:** « Une vision », « La confession », « Le déclin de la vie », « Le souvenir sacré », « Le camarade courageux », « Sans remords », « La femme », « Problème unique », « Persistence », « Voyage mystique »,

3 Yéléna Y. Dimitriyévitch, *Une Vision, poème*, Belgrade : Ana Stjelja, 2016.

« L'Orient », « Paris », « Les privilèges sacrés », « Aux tyrans et aux prétentieux », « La vendeuse de fleurs », « On dit », « Au carrefour », « Sage arabe », « L'Espagne » ;

IIe livre: « Qui sommes-nous », « Les demandes », « Devant les portes de Troie », « L'extase et le désenchantement », « Era una vez a Bagdad… », « Ne me dis pas… », « Le fruit du lotus », « Sans reproche », « Les compensations précieuses », « Le départ du bonheur », « Le chant de nostalgie et d'amour », « Ne cherchez pas ».

En considérant l'œuvre entière de Jelena Dimitrijević, nous pouvons constater les mêmes motifs et les mêmes thèmes qui surgissent à tour de rôle dans sa poésie ainsi que dans sa prose. Avant tout, il y a l'Orient, sa patrie spirituelle, juste à côté de Paris, qui est la patrie spirituelle de tous les peuples, la « demeure divine de la Science, de l'Art et de la Beauté ». En dehors de l'exotisme oriental, il y a le féminisme, à savoir la question féminine, autre grande préoccupation de Jelena Dimitrijević abordée dans « Le camarade courageux », « Sans remords », « La femme », « Problème unique », et enfin dans le « Chant de nostalgie et d'amour ». Outre l'amour, la femme, l'enfance et l'histoire culturelle, le recueil est dominé par la poésie philosophique et religieuse où Jelena Dimitrijević touche le problème de l'âme et de sa nature ineffable. C'est la part spirituelle qu'elle admire au-dessus de tout. Néanmoins, l'auteure prête attention à des choses apparemment petites, tel le sort d'une vendeuse de fleurs dont elle apprend le décès.

Finalement, de nombreux poèmes portent également un trait autobiographique, car Jelena Dimitrijević y a concentré sa propre expérience riche qu'elle a élevée poétiquement, dans un subtil esprit néoplatonicien, à un niveau plus général, à des méditations intimes sur le corps et l'âme, sur l'esprit et la matière, sur la fugacité et l'éternité, enfin sur la vie, la mort et l'immortalité. Cela donne l'impression d'un « adieu à la vie » ou d'une « préparation à la mort » symbolique, ce qui est également indiqué par le titre du recueil : « quand le soleil se couche » ou « au crépuscule ». Si Michel de Montaigne a intitulé l'un de ses essais « Que *philosopher* c'est apprendre à mourir », alors « Que *poétiser* c'est apprendre à mourir » pourrait bien figurer dans le sous-titre du recueil de Jelena Dimitrijević.

Bien que ces poèmes soient écrits en vers libres, alors formellement inachevés, ils possèdent sans aucun doute une valeur

poétique exceptionnelle et même une force dramatique. En revanche, Jelena Dimitrijević était consciente de l'importance du vers libre dans la poésie moderne, grâce à quoi elle s'est probablement décidée à l'employer dans ce recueil. Jelena Dimitrijević est toujours à la recherche d'une grande essence civilisatrice, surtout spirituelle, et son but suprême est de plonger cœur et âme dans l'esprit de l'humanité. Au bout du compte, elle est l'un des rares poètes serbes à choisir le français, langue « impériale » comme elle le dit, pour la poétisation de l'homme, de la vie et du monde. Par ce choix, elle a témoigné encore une fois de son esprit ouvert et cosmopolite, dont elle avait déjà parlé dans les *Lettres de Salonique*. Nous espérons que cette première édition bilingue de son recueil *Au Soleil Couchant* contribuera à sa réaffirmation continue auprès du public national ainsi que dans le cadre européen, voire mondial.

Владимир Ђурић

Поговор

Ако се узме у обзир обим, богатство и разноврсност њеног књижевног дела, Јелена Ј. Димитријевић (1862–1945) је, уз Исидору Секулић, можда најзначајнија српска списатељица XX века.[1] Полиглота, светска путница, космополиткиња и Српкиња, готово подједнако очарана и Истоком и Западом, активна феминисткиња и борац против сваке неправде, Јелена Димитријевић је имала талента и марљивости да све своје утиске, да сву своју замашну *културу*, која је према речима Јелице Беловић „способност за дубоко *мишљење* и *осјећање*“, преточи у писану реч.

Рођена је у Крушевцу 1862. године у трговачкој породици као десето дете. Са десет година прелази у кућу свог полубрата Николе у Алексинац где и почиње њена књижевна одисеја: ту је неуморно учила и ишчитавала књиге из богате братовљеве библиотеке, а стране језике је самостално почела да учи заједно са братом од ујака Добросавом. Тако ће научити немачки, француски, енглески, руски, грчки, италијански и коначно турски са Ибрахим-ефендијом. Научиће не само турски језик већ и исламске обичаје, а

1 Средње слово *Ј.* које ауторка доследно пише, односи се на име супруга Јована Димитријевића кога је Јелена изузетно волела и ценила. Њено девојачко презиме је Миљковић.

посебно ће је заинтересовати скривени живот муслиманки. Удаје се 1881. године за артиљеријског потпоручника Јована Димитријевића и сели се у Ниш где ће уз кратке прекиде остати наредних 17 година. Тамо наставља да ради на свом књижевном образовању и објављује прву збирку поезије *Песме I*. Од 1898. па до краја живота има стално пребивалиште у Београду, али њена номадска душа ће је у овом периоду водити на најудаљеније крајеве света. Уследиће низ прозних остварења као што су приповетке *Ђул-Марикина прикажња*, *Фати-султан/Сафи-ханум/Мејрем-ханум*, затим дела епистоларне (*Писма из Ниша о харемима, Писма из Солуна*) и путописне (*Нови свет или У Америци годину дана, Седам мора и три океана*) књижевности, а посебно треба истаћи роман *Нове* који је објавила Српска књижевна задруга 1912. године. После погибије мужа на фронту у Првом светском рату, Јелена Димитријевић ће обићи готово читав свет: из Европе (Шпанија, Француска, Енглеска) одлази у Америку; обићи ће Блиски и Далеки исток (Египат, Либан, Палестина, Сирија, Индија, Цејлон, Кина, Јапан) и, што је најважније, оставиће трајне записе о свом интеркултурном посредовању. Њени путописи, али и друга дела као што је збирка песама коју читалац држи у рукама, представљају личну (ис)повест у којој се стапају индивидуално и друштвено имагинарно и где можемо препознати како сензибилитет саме ауторке, тако и дух времена у којем путује и ствара.

За живота Јелене Димитријевић, њено књижевно стваралаштво је било познато, коментарисано и цењено, да би после смрти, у деценијама социјализма, била готово потпуно препуштена забораву. Ипак, наизглед неочекивано, она је у том периоду могла бити позната француским књижевним круговима: француски историчар Филип ван Тигем (Philippe Van Tieghem) уврстио је њену одредницу у свој велики четворотомни *Речник књижевности* (*Dictionnaire des littératures*) који се појавио 1968. године, у време када је име Јелене Димитријевић редовно изостајало из српских лексикона, историја књижевности и књижевних антологија. У тој скромној али не и безначајној одредници, Ван Тигем је истакао четири кључне књижевне врсте које обележавају стваралаштво Јелене Димитријевић: збирка поезије која одише „оријенталним

мирисом“, приповетке и роман *Нове* у којима се описује живот модерних Туркиња у харемима под старим патријархалним режимом, и на крају „изванредни“ путописи у које убраја и епистоларна остварења *Писма из Ниша* и *Писма из Солуна*.[2] Из неког разлога је изостављен путопис *Седам мора и три океана*, али без обзира на то, ова лексиконска одредница о једној српској списатељици у француској књижевној лексикографији сведочи о високом месту које Јелена Димитријевић свакако заслужује у српској књижевности.

Значајна ревалоризација Јелене Димитријевић започиње средином осамдесетих година,[3] а систематски је развијена у нашем добу дигиталне хуманистике, и то активним деловањем професора и истраживача окупљених око научног пројекта *Књиженство – теорија и историје женске књижевности на српском језику до 1915.* године, који постоји од 2011. године и обједињује два кључна елемента: часопис и базу података. Данас је одредница о Јелени Димитријевић у бази података *Књиженство* једна од најпотпунијих и најисцрпнијих у погледу био-библиографског садржаја. Забележено је 15 монографија, 154 чланка и 8 наслова из некњижне (необјављене) грађе, у које спада и наша збирка *У сутон*, а када је о плодној рецепцији реч, за живота ауторке база бележи 20 референци, док је тај број много већи након смрти ауторке: чак 56 наслова – научних студија, зборника радова, критичких текстова, чланака у периодици, па и један роман, посвећено је тој српској списатељици од којих је већина из XXI века. Уз то, поменимо и поновљена издања неких кључних дела: *Нове* (Службени гласник, 2012), *Седам мора и три океана*, први део (Лагуна, 2016), *Писма из Индије* (Ана Стјеља, 2017), *Нови свет*

2 Philippe Van Tieghem, *Dictionnaire des littératures*, avec la collaboration de Pierre Josserand, Paris : PUF, 1968, стр. 1131.

3 Посебно треба истаћи фототипско издање *Писама из Ниша о харемима* (1986) које је приредила Слободанка Пековић у издању ГРО Култура, затим чланак Властоја Алексијевића из 1941. године „Наша жена у књижевном стварању“ који је поново објављен у часопису *Pro Femina* (1994) и нарочито незаобилазни текст Светлане Слапшак „Хареми, номади: Јелена Димитријевић“, објављен такође у том часопису 1996. године. У првој деценији XXI века, пре *Књиженства*, издвајају се радови и преводи Магдалене Кох, Биљане Дојчиновић, Слободанке Пековић, Владимира Бошковића и других (видети http://knjizenstvo.etf.bg.ac.rs/sr/authors/jelena-dimitrijevic).

или У Америци годину дана (Лагуна, 2019). И можда као круна долази чињеница да је Јелена Димитријевић (тачније одломци из *Седам мора и три океана*) коначно уврштена у корпус обавезне лектире за седми разред основне школе. У том смислу, премијерно објављивање француске збирке песама са преводом који је пред читаоцем, представља логичан наставак реафирмације књижевног дела Јелене Димитријевић.

*

Збирка поезије *Au Soleil Couchant* (*У сутон*) Јелене Ј. Димитријевић настала је тридесетих година прошлог века у Паризу и садржи укупно 31 песму на француском језику које су подељене у две свеске: прва садржи 19, а друга 12 песама. Збирка никада није била објављена, а њен рукопис, који је у изненађујуће добром стању, чува се у Народној библиотеци Србије у Београду под сигнатуром Р544. Занимљив је податак да су ове песме, од којих је најпознатија *Une vision*, биле читане и цењене у француским салонима тог доба о чему сведочи чланак „Сербске књижевнице“ Марје Боршникове, који је објављен у часопису *Женски свет* 1933. године у Љубљани. Песме су писане у слободној форми, без риме и чврсте ритмичке фактуре стиха, тако да се могу окарактерисати као „Јеленине мале поеме у слободном стиху“. Такав поступак нам говори да је Јелена Димитријевић била свесна значаја слободног стиха у књижевности с почетка двадесетог века и вероватно се баш због тога огледала у њему.

У рукопису има доста брисања и преправљања текста што сведочи о минуциозном раду на проналажењу најбољег поетског решења. На крају прве свеске, иза поеме „Шпанија“, графитном оловком у дну стране пише: „*из обе свеске, довде: 1768 стих*“ што значи да је ауторка водила рачуна о броју написаних стихова, а као што се види, тај број није мали. Неке песме су прецизно датиране,[4] док је код неких с намером изостављена тачна година или уопште није наведена. Одавде се изводи закључак да је већина песама настала у Паризу између 1926. и 1932. године. Већ самим увидом у

4 Тачније три: „Une vision“ – 1931, Paris, „Le déclin de la vie“ – avril, 1932, Paris и „Qui sommes-nous“ – le 28 août 1926.

садржај, то јест у наслове ових песама може се препознати основна тематско-мотивска инспирација српске песникиње:

> **I свеска:** „Приказање“, „Исповест“, „Сумрак живота“, „Света успомена“, „Храбри друг“, „Без кајања“, „Жена“, „Јединствени проблем“, „Истрајност“, „Мистичко путовање“, „Исток“, „Париз“, „Свете привилегије“, „Силницима и охолима“, „Продавачица цвећа“, „Кажу“, „На раскршћу“, „Мудри Арапин“, „Шпанија“;
>
> **II свеска:** „Ко смо ми?“, „Питања“, „Пред капијама Троје“, „Усхићење и разочарање“, „Era una vez a Bagdad...“, „Не говори ми...“, „Лотосов плод“, „Без прекора“, „Драгоцена накнада“, „Одлазак среће“, „Песма о носталгији и љубави“, „Не тражите“.

Пажљивијим увидом закључујемо да у овим песмама преовлађују мотиви и теме којима се ауторка бави и у својим прозним списима – приповеткама, романима и путописима. Ту је пре свега Оријент, њена духовна отаџбина, и то одмах поред Париза који је духовна отаџбина свију људи, „божанско боравиште Науке, Уметности и Лепоте“. Поред оријенталног егзотизма, ту је и феминизам, то јест проблем женског питања, друга велика преокупација Јелене Димитријевић испољена у песмама „Храбри друг“, „Жена“, „Јединствени проблем“ и напослетку у „Песми о носталгији и љубави“ која, за оно доба доста слободно и смело, развија тему женско-женског пријатељства и женско-женске, пре свега духовне љубави и присности. Треба посебно подвући оригиналност и модерност последње две песме у којима наша песникиња прибегава родној трансгресији, то јест своје мисли и осећања изражава кроз оптику мушке свести, вешто скривајући на тај начин сопствени идентитет. Такав књижевни поступак Јелена Димитријевић је већ применила у својој прози, тачније у приповеци *Американка* (1918).[5] У песми „Јединствени проблем“ јасно је потцртана мушка перспектива већ у поднаслову, јер је ту реч о „размишљањима једног мушкарца“ (ову песму посебно анализирамо мало касније), док је у „Песми о љубави и носталгији“ песнички субјекат доследно остављен у граматичком мушком роду. Тако се, маскирана мушким првим лицем, Јелена Димитријевић

5 Детаљније о томе видети: Магдалена Кох, „Текстуалне релације приповетке Американка и поглавља ‘На Уик-енду код Мисиз Флаг’ из америчког путописа: субверзивност и трансгресија“, у: *Американке Јелене Ј. Димитријевић*, зборник радова, уредила Биљана Дојчиновић. Београд: Филолошки факултет и Народна библиотека Србије, 2019, стр. 61–77.

сећа места на којима је била и замишља да их све поново посети са Њом...

Ипак, збирком доминирају филозофско-религиозна и љубавна поезија, али ауторка посвећује пажњу и наизглед малим стварима као што је судбина продавачице цвећа за коју сазнаје да је умрла. Аналогни мотив биће предмет једног поглавља из *Седам мора и три океана* („Каирска цвећарка"). Овај поступак карактеристичан је за Јелену Димитријевић: наиме, Јелена Димитријевић је паралелно писала поезију и прозу са истим предлошком – утиском са путовања око света, тако да налазимо и бројне поеме, у ствари збирке поезије на српском, енглеском и француском, у рукопису, махом необјављене, које су својеврсна поетска транспозиција једног наративног поглавља, са истим или сличним насловом, из путописа *Седам мора и три океана* и *Нови свет*.

Најзад, многе песме носе и аутобиографско обележје, јер ауторка је у свом „француском завештању" концентрисала сопствено животно искуство које је песнички, у суптилном неоплатонистичком духу, уздигла на општији ниво, у интимним медитацијама над душом и телом, духом и материјом, пролазношћу и вечношћу, над животом, смрти и бесмртности. Отуда се стиче утисак симболичког „опроштаја од живота" и „припреме за смрт", на шта уосталом указује и сам наслов збирке *У сутон* или *Кад сунце зађе*. Ако је Монтењ (Michel de Montaigne) један свој есеј насловио са „Que *philosopher* c'est apprendre à mourir" („*Филозофија* је припрема за смрт"), онда би у поднаслову Јеленине збирке могло сасвим добро стајати „Que *poétiser* c'est apprendre à mourir" („*Поезија* је припрема за смрт"). Ми ћемо се у наставку задржати на неколицини песама које сумирају њене погледе на живот и свет, и у којима Јелена Димитријевић с нама дели своје интимне фасцинације од којих се четири посебно истичу : то су Индија, Исток, Париз и Жена.

Прва по реду поема у рукопису је „Une vision" која је једина штампана као посебна публикација 1936. године, а коју је у години јубилеја 2016. превела, приредила и поново објавила Ана Стјеља под насловом *Привиђење*.[6] Поема је посвећена „сенима индоиранске племкиње леди Дораб Тате", блиској пријатељици Јелене Димитријевић, коју није упознала на свом путовању по западној Индији, већ неколико година касније, на великом женском конгресу у Бечу. У француском предговору наводи се да је песма прочитана у Паризу на месечном састанку „Нашег малог међународног кружока" (*Notre Petit Cercle International*), у Друштву књижевника и поводом Дана пријема госпође Салабер (*au „Jour de réception" de Madame Salabert*). Из овога закључујемо да је Јелена Димитријевић током боравка у Паризу, престоници Француске и света, активно учествовала у културно-уметничким дешавањима, салонским разговорима и пријемима, књижевним вечерима и кружоцима, где је свој допринос давала и кроз песме које је писала и казивала на француском.

Вест о изненадној смрти угледне индијске принцезе иранског порекла леди Дораб (правим именом Мехербаи Баба) са којом је наша списатељица остварила контакт на поменутом конгресу, надахнула је Јелену Димитријевић да кроз њен лик поетски обради познати топос *Memento mori,* стару орфичку концепцију о пропадљивости тела и претрајавању душе после смрти, а која има додирних тачака са доктрином иранског заратустранства.[7] Само што се овде Смрт

6 Yéléna Y. Dimitriyévitch, *Une Vision, poème*, Belgrade: Ana Stjelja, 2016. Двојезично издање. Приредила и превела на српски Ана Стјеља. Предговор превео Бојан Савић Остојић.

7 За персијско заратустранство и грчки орфизам заједничко је инсистирање на људској духовности и моралу насупрот оргијастичком, дионисијском култу телесности: „Заратустрина реформа је представљала реакцију на оргијастички култ мушких иницијативних братстава ратника. Неки су је научници описали као пуританску моралну револуцију, вредну поређења са орфичком револуцијом у Старој Грчкој, која је била замишљена да стави тачку на крај дионисијских оргија." Мирча Елијаде и Јоан П. Кулиано, *Водич кроз светске религије,* Народна књига Алфа, Београд, 1996, стр. 296. С друге стране, у том отклону од телесности и усмерењу ка духовним вредностима, придружује им се латински *memento* који управо подсећа да смрт носи пропадање свега материјалног укључујући ту пре свега овоземаљску раскош, људску таштину и славу. Постоји и аналогија са имаголошког аспекта: гротескним представама скелета и лобања, макабристичког плеса (*danse macabre*) или тела у стању распадања која постају плен црвима, дакле типичним сликама из латинског средњовековља, свакако би одговарала слика заратустранског обичаја излагања мртвих тела стрвинама у Кулама тишине после чега се остаци тела свих друштвених класа мешају у једном заједничком бунару: „Ова пракса је уједно и демократска: сиромашни и богати, једнаки пред смрћу, покривани су само белим платном, а и оно је скидано приликом уношења тела у кулу." *Enciklopedija živih religija*, ur. Kit Krim, prevodioci Ljiljana Miočinović i dr, Nolit, Beograd, 1990, стр. 398. То је уједно и поука средњовековне „игре скелета": у смрти смо сви једнаки.

не појављује у традиционалној хришћанској алегорији из средњег века – као скелет са косом у руци, већ наступа у лику заслепљујуће Сенке некадашње умне и елегантне принцезе која је у мистичној визији Јелене Димитријевић сада лишена некадашње отмености и животног сјаја, то јест њен лик је кроз авет приказан доследно *per negationem*. Кроз тај „макабристички негатив“ у ствари сазнајемо и осећамо колико је српска списатељица била фасцинирана њеном овоземаљском појавом:

„Није то [светло] било од њених наушница
Нити од њене огрлице, нити дијадеме;
Нити од наруквица са њених руку;
Чак ни од појаса који јој је обавијао струк:
Од чудесних драгуља који су је красили
Једне ноћи,
Али не ове поноћи.

Није то био ни њен црвени сари
Од свиле,
Украшен бисерима из њихових блажених вода,
[...]

Безизражајна, нема, непомична,
Без осмеха који ме је опчињавао некада;
Без гласа који ме је опијао некоћ;
Без заносног држања које ме је очаравало ономад –
Била је скрушена пред Оном која
Ју је лишила свега –
Пред Смрћу.“

И више од тога, Јелена Димитријевић гаји наду да ће у њеним кристалним очима које још увек скрива вео моћи поново да „види“ и у духу проживи сва дивна чудеса чаробне Индије: свету реку украшену пламеним ломачама, храмове пагоде, голу децу што се на улици играју змијама, свете краве и мајмуне, али авај: када је Сенка смакла вео смрти, уместо њених лепих очију, уместо два бистра извора, указаше се две страшне јаме, две Куле тишине на којима

лешинари већ вребају свој плен.[8] Тада Сенке нестаде, и у соби поново завлада тама. У завршници, песникиња се најпре обраћа својој души, „заточеној у телу као птица у кавезу“, да јој расветли ову мистерију, али њена душа ћути. Затим се истим речима обраћа души покојнице и она јој даје одговор и наук о *sic transit gloria mundi*. Поему заокружује позната латинска сентенца:

„То не беше Она мртва, већ њен Дух жив
Мртвачким покровом оденут:
Да те подсети на вашу земаљску величину,
Да те пита:
Зашто Је оплакујеш?
Она је умрла јуче, ти ћеш сутра,
Она би гозба грабљивицама, а ти ћеш црвима!

Memento, homo, quia pulvis es
Et in pulverem reverteris.“

Платонистичка концепција о телу као тамници душе, спутавајућем кавезу или крхкој љуштури јавља се и у песми „Мистичко путовање“ која се може упоредно читати са познатим сонетом Жоашена ди Белеа (Joachim du Bellay) из XVI века „*Si notre vie...*“, често насловљеном и „Идеја“. У директном обраћању души, француски песник се пита о чему снива та заточена душа, шта је то задржава на овом свету, док српску песникињу највише заокупља мисао о „трећем месту“, сјајном боравишту где душа, „јадна заточеница“, има да отпутује, јер то није ни небеска ни земаљска сфера, већ посебна, непозната „атмосфера вечно блистава“ за коју песникиња од душе понизно и упорно тражи, моли и преклиње да јој надене право име – „свечано, узвишено и звучно“, ако га већ нема, и да јој опише то пространство вечности без краја и граница. Јелена Димитријевић сигурно не би била задовољна Ди Белеовим „највишим небом“, ни пребивалиштем Идеја љубави и задовољства

8 У Предговору издања на француском из 1936. године, Јелена Димитријевић објашњава тај староперсијски обичај који су сачували Заратустрини ученици – да се леш преминулог после смрти изложи грабљивицама, јер „птице сврше за по сата оно што би црви радили годинама“. Призор тог застрашујућег обичаја пред Кулама тишине ју је толико потресао да је сутрадан одмах отишла, тачније побегла из Бомбаја не помишљавши више на сусрет с принцезом.

коме сви теже. Иако су бесмртни свет Идеја и „драма душе и тела“ у подтексту обе песме, у завршним стиховима Ди Белеовог сонета осећамо жељено измирење које ће убрзо уследити, душа само што није досегла врховну Идеју лепоте на том највишем небу. У песми Јелене Димитријевић осећа се већа интелектуална напрегнутост и драматичност између јаке људске воље и напора за спознањем крајњих, вечних истина, с једне стране, и несагледивих духовних простора, који апсолутно надилазе сићушне моћи „трске која мисли“, с друге. Код француског песника драма је готово окончана, а код српске песникиње криза је на врхунцу и нема назнаке да ће се разрешити.

Ипак, „бедна трска“ има ту привилегију над бесконачним пространствима и световима зато што *мисли*. То јест, мисао, духовност и имагинација чине људско биће великим: то су његове „свете привилегије“ о којима пева и Јелена Димитријевић у песми „Свете привилегије“. Песма почиње апострофом усамљене душе, „саме на земљи као острвце усред океана“, која сагледава свој животни пут, да би на крају схватила да је самоћа неоправдана, да заправо она никад није сама, јер заједно са духом, мислима и маштом, она тајно комуницира са свим нашим некада ближњима, било да су отишли са овог видљивог света, било да су тренутно удаљени од наших телесних очију: снагом имагинације и мисли они се увек могу наћи *пред нашим духовним очима* у некој лепој слици. Духовност је велика „компензација“, „поравнање“ за несавршено чулно сазнање и ту ова песма има аутобиографско обележје: Јелена Димитријевић је захвална судбини што јој је подарила духовну снагу, иако је с друге стране била сурова према њеном слуху и виду:[9]

„О, каквог ли поравнања
За најбољи део мене саме!
Јер иако је судба била свирепа
Са мојим видом и слухом,
Није могла наудити духу мом.

9 У јеку својих највећих путовања Јелена Димитријевић је имала проблема са видом. Компликована операција ока није је спречила да се убрзо отисне у прекоокеанску пустоловину у потрази, како каже, за Виделом, Светлошћу, Сунцем (оним духовним). О том несрећном случају говори у првом поглављу путописа *Седам мора и три океана*.

Мислити и маштати – то су привилегије човекове
И за те небеске дарове ја понизно падам ничице
Да укажем невидљивом Дароватељу славу и хвалу.“

У неким песмама налазимо теме и мотиве из прозних дела Јелене Димитријевић. Тако у путопису *Седам мора и три океана* читамо танане религиозне рефлексије о души и телу – њеној „изношеној хаљини“ – и немогућности спознања њеног полазишта и исходишта, само што су у „Мистичком путовању“ те мисли, видели смо, песнички надахнуте и драматизоване, док овде списатељица као космополиткиња резигнирано прихвата смрт, ону смрт „коју људи крсте природном смрћу“ и у којој смо сви једнаки ма где и ма како умрли, ма како нас погребли: „... душа не зна за простор као што за њу не постоји време. И чим би напустила тело, винула би се у свој родни крај, кад би нешто душа знала за родни крај. Као што она не зна то, тако ја не знам ово: откуда је душа дошла и куда ће отићи. Што се тиче тела: исто што изношена хаљина. Ако га душа напусти међу муслиманима – завиће га људи у неколико аршина бела платна и погрепсти; напустили га међу браманима – спалиће га на ломачи, и пепео бацити у Ганг...“[10]

У песми „Исток“, која представља праву оду Истоку, поред неподељене песничке егзалтације и фасцинације Оријентом, присутне уосталом и у *Седам мора и три окена*, наћи ћемо скривене реминисценције на *Писма из Солуна* и роман *Нове*:

„Источе! Хајдемо, мој драги, велики Источе!
Зар није он, тај Исток,
Моја младост, моја радост, моја љубав?
[...]
О успомене, не само миле и драге,
Већ свете дакако!
Свете успомене моје прве младости
Успомене моје прве љубави!
О Источе, мој драги, велики Источе
Узвишени учитељу најплеменитијих осећања
Вере и Љубави...“

10 *Sedam mora i tri okeana*, Laguna, Beograd, 2016, str. 54.

Поред оваквог искреног исповедања вере и љубави, младости и радости у крилу Оријента коме српска списатељица остаје заувек одана (поема се завршава са „Да сам те увек волела и да ти остајем заувек верна“), присутна је и она мрачна и мучна слика положаја муслиманске жене у периоду „транзиције“, то јест великих друштвених потреса, у времену које личи на романтичарски *interregnum* – стари свет нестаје, а нови поредак још није успостављен. То је кључни проблем којим се баве *Писма из Солуна* и *Нове* где жена трпи највеће последице промена. У овој поеми је тај проблем суптилно наговештен у сликама „кафеза“ на прозорима који се злокобно надвијају над доминантном сликом песничке озарености пред Истоком, али и сликом узнемирености пред неизвесним судбинама тих жена:

„Јер моје очи прелазише са једне решетке на другу
Сијајући, пламене,
А срце ми је тукло лудо:
Иза сваког четвртастог отвора са решетком на прозорима
Замишљала сам једно округло око –
Округло као филџан или издужено као бадем –
Жарко око источњачке Лепоте
Које ме је, скривено иза прозорског кафеза,
Гледало и осмехивало се – обузето мноме…“

Уз то, подвучена је оријентална лепота коју крију те решетке, а ауторка сугерише и скривене страсти („жарко око“) које бујају у тим ватреним природама и које су усмерене ка женама (које ме је „гледало и осмехивало се – заљубљено у мене…“), јер муслиманке немају право да гледају мушкарце, нити да буду у њиховом друштву изузев најближе родбине: оне су праве заточенице харема.

Проблем женске природе предмет је песничког надахнућа у песмама „Жена“ и „Јединствени проблем“. У првој краткој песми описан је животни пут жене и подвучен њен примарни сензибилитет, а то је нежност: жена целог живота жели само да је грле и милују, најпре родитељи, затим муж или љубавник, и на крају сопствена деца. Отуда у епиграфу за ову песму Јелена Димитријевић ставља једну источњачку пословицу, наравно на француском: „*Femme sans caresse – plante sans soleil*“.

Међутим, питање жене много је развијеније обрађено у другој песми „Јединствени проблем“, где у заглављу стоји „размишљања једног мушкарца“ што значи да ауторка врши једну врсту поетске, то јест родне трансгресије, о чему је већ било речи, желећи да из перспективе мушке свести осветли тај посебан проблем и можда покаже недостатке, али и тачност тих мушких мисли. Нико још није решио њену загонетку, јер њена љубав и осећања остају тајна. Мушка свест издваја два стереотипа о женама – или су каприциозне или кокете – и пита се да ли су то њене врлине или мане. Жена је затим љубазна и злобна, наивна и лукава, плашљива као зечица али и смела као лавица, она управља „двопрегом“ заједничког живота пуштајући све време мушкарца да наивно мисли да је он за воланом. Иако нежна и осетљива, испуњена љубављу и сажаљењем, она влада од када је света и века, она је одувек била краљица која сад мора да се погне пред човеком да би задобила једнакост, горке ли ироније: „Она тражи Једнакост!“ Дакле, из перспективе фиктивног мушкарца, то јест владајуће, па онда и „објективне“ мушке свести, ауторка нам са феминистичких позиција (мотив борбе за равноправност) доноси чудну судбину истовремено наметнуте подређености, којој се она саркастично подсмева: „Ти се ругаш твом потчињеном, твом законитом слузи“, и ефективне супериорности жена у самопроглашеном мушком свету. После ових субверзивних стихова где иступа главом Јелена Димитријевић, мушка свест се враћа стереотипном схватању жене и снаге њене Љубави која ће победити зло и спасити свет. Песма се завршава почетном загонетком: „О научници! Где је тај који би одгонетнуо јединствен проблем – женску душу?“

Још једна песма указује на проблем жене, овога пута проблем улоге жене у рату где је изнето једно сасвим необично, чак модернистичко померање традиционалних схватања. „Храбри друг“ је ни мање ни више жена коју драги позива, уместо да остане кући и пролива сузе, да крене с њим у рат за ослобођење и буде његов храбри сапутник по оружју, као што му је верни сапутник и у миру. У том циљу он својој жени за рођендан купује „ратнички“ прибор за писање: мастионоцу у облику шлема и оклопа, држач за перо у облику пушке, барут уместо песка: „Играј се, само се играј,

чигро моја!/То је неопходно за учење војничког заната.“ Ипак, потенцијална храброст жене у рату на крају, у једној врло сугестивној песничкој слици, бива потиснута и распршена због природног страха који јој је својствен, а тога постају свесни и она и он.

„Париз“ је дванаеста по реду песма у првој свесци и у њој је опеван духовни узлет Јелене Димитријевић у највише сфере Науке, Уметности и Лепоте – у свето тројство које обједињује само град Светлости. « Au soleil couchant », у сутону живота, када се спрема за смрт и одлазак с овог света, песникиња изражава још једном жељу да се вине у духовне сфере престонице света, Краљице градова, у то божанствено боравиште и уточиште Лепоте које заслепљује очи „навикнуте на мрак“. У први мах, заслепљене су телесне очи, јер као несавршена чула оне нас навикавају на „мрак“, то јест воде странпутицом ако се често ослањамо на њих. У други мах, кад су се чулне очи затвориле и спознале унутрашње, духовно благо, отвориле су се онда духовне очи у свој лепоти и сјају препознавши све духовне творевине „генијалног народа“. Да би сачувала ту менталну слику, песникиња још једном затвара очи. Одушевљење метрополом света у завршној строфи иде до праве верске екстазе која се може мерити са оном коју је Јелена Димитријевић осећала пред драгим и величанственим Оријентом.

*

Надамо се да смо овим приказом форме и садржаја песама из збирке *У сутон*, те њиховом сведеном анализом бар донекле приближили читаоцу богатство, ширину и разноликост књижевних тема које заокупљају пажњу Јелене Ј. Димитријевић. Иако су ове песме написане у слободном стиху, често недовршене и формално недотеране, оне несумњиво поседују изузетну поетску вредност, чак и драмску снагу. Јелена Димитријевић је увек у потрази за великим цивилизацијским феноменима, духовним идејама, а врхунски циљ јој је да проникне у дух хуманитета полазећи од сопственог богатог искуства којег увек надилази у том квалитативном „скоку“ из конкретног у опште, из сензације у смисао, из анегдоте у параболу. Зато она успешно комуницира са духовима прохујалих епоха и зато је могуће поредити је са бројним француским песницима и песникињама. Најзад, она је једна од ретких српских песникиња

која је за поетизацију човека, живота и света одабрала француски, „царски“ језик, како сама каже, и тиме још једном показала своју свестраност и светски дух, о чему је говорила још у *Писмима из Солуна* сматрајући се и Српкињом и космополиткињом. Верујемо да ће прво двојезично издање француске збирке Јелене Димитријевић допринети њеној континуираној реафирмацији како код домаће публике тако и у европским, па и светским оквирима.

ЛИТЕРАТУРА:

Боршникова, Марја. „Српске књижевнице“. *Женски свет*. Бр. 6, год. 11. Љубљана, 1933, стр. 132–134.

Van Tieghem, Philippe. *Dictionnaire des littératures*. Avec la collaboration de Pierre Josserand. Paris : PUF, 1968, p. 1131.

Dimitrijević, Jelena J. *Sedam mora i tri okeana*. Beograd: Laguna, 2016.

Dimitriyévitch, Yéléna Y. *Une Vision, poème*. Belgrade : Ana Stjelja, 2016. Двојезично издање. Приредила и превела на српски Ана Стјеља. Превод предговора Бојан Савић Остојић.

Елијаде, Мирча и Joan П. Кулиано. *Водич кроз светске религије*. Београд: Народна књига Алфа, 1996.

Enciklopedija živih religija. Ur. Kit Krim, prevodioci Ljiljana Miočinović i dr, Beograd: Nolit, 1990.

http://www.knjizenstvo.rs

Note sur l'auteure

Jelena J. Dimitrijević (1862–1945) était une écrivaine serbe, philanthrope et notre première voyageuse autour du monde. Elle est née à Kruševac, en Serbie centrale, dans une famille de commerçants. À l'âge de dix ans, elle déménage dans la maison de son demi-frère Nikola à Aleksinac, où elle découvre le monde du livre, dans la riche bibliothèque de son frère. Elle commence à apprendre seule des langues étrangères avec son cousin Dobrosav : l'allemand, le français, l'anglais, le russe, le grec, finalement le turc qu'elle apprend du mufti Ibrahim-efendi. En 1881, elle épouse le lieutenant d'artillerie Jovan Dimitrijević et s'installe à Niš, où ils restent pendant une période de 17 ans avec de courtes pauses. Elle continue à travailler sur son éducation littéraire en publiant le premier recueil de poésie *Poèmes I* (1894). De 1898 jusqu'à la fin de sa vie, elle avait une résidence permanente à Belgrade, mais son esprit nomade la conduira vers les méridiens les plus éloignés du monde à cette époque.

Les *Poèmes I* seront suivis d'ouvrages en prose telles les nouvelles *La représentation de Gül-Marie, Fati-sultan / Safi-hanum / Mejrem-hanum, Américaine*, puis des œuvres de littérature épistolaire (*Lettres de Niš sur harems, Lettres de Thessalonique*) et de littérature de voyage (*Nouveau monde ou en Amérique pendant un an, Sept mers et trois océans*), finalement le roman *Les Emancipées*, publié par « Srpska književna zadruga » en 1912, qui mérite une attention particulière. Après la mort de son mari dans la Première Guerre mondiale, Jelena Dimitrijević a fait la tournée du monde entier : elle parcourt d'abord l'Europe (Espagne, France, Angleterre), puis l'Amérique (1919–1920), et sept ans plus tard, elle visite le Moyen-Orient et l'Extrême-Orient (Égypte, Liban, Palestine, Syrie, Inde, Chine, Japon) et finit par l'Amérique pour la deuxième fois. Son itinéraire est mis en évidence non seulement par les récits de voyage cités, mais aussi par des recueils de poèmes non publiés, dont certains sont en anglais et en français.

Jelena Dimitrijević a également travaillé comme infirmière dans les Guerres des Balkans. Elle était l'une des premières membres du *Cercle des Sœurs Serbes* (*Kolo srpskih sestara*). Elle est décédée à Belgrade à l'âge de 83 ans. Son héritage manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale de Serbie à Belgrade.

Белешка о ауторки

Јелена Ј. Димитријевић (1862–1945) је била српска списатељица, добротворка и наша прва светска путница. Рођена је у Крушевцу у трговачкој породици. Са десет година прелази у кућу свог полубрата Николе у Алексинац где је открила свет књига у богатој братовљевој библиотеци. Стране језике је самостално почела да учи заједно са братом од ујака Добросавом. Тако ће научити немачки, француски, енглески, руски, грчки, италијански и коначно турски. Удаје се 1881. године за артиљеријског потпоручника Јована Димитријевића и сели се у Ниш где ће уз кратке прекиде остати наредних 17 година. Тамо наставља да ради на свом књижевном образовању и објављује прву збирку поезије *Песме I*. Од 1898. па до краја живота има стално пребивалиште у Београду, али њен номадски дух ће је у овом периоду водити на најудаљеније меридијане света.

Уследиће низ прозних остварења као што су приповетке *Ђул-Марикина прикажња, Фати-султан/ Сафи-ханум/ Мејрем-ханум, Американка*, затим дела епистоларне књижевности (*Писма из Ниша о харемима, Писма из Солуна*) и путописне књижевности (*Нови свет или У Америци годину дана, Седам мора и три океана*), а посебно треба истаћи роман *Нове* који је објавила Српска књижевна задруга 1912. године. После мужевљеве погибије у Првом светском рату, Јелена Димитријевић обилази готово читав свет: најпре из Европе (Шпанија, Француска, Енглеска) одлази у Америку (1919–1920), да би седам година касније обишла Блиски и Далеки исток (Египат, Либан, Палестина, Сирија, Индија, Кина, Јапан) и обрела се поново у Америци. О томе сведоче не само наведени путописи, већ и необјављене збирке песама од којих су неке на енглеском и француском језику.

Радила је и као болничарка у Балканским ратовима, и једна је од првих чланица Кола српских сестара. Умрла је у Београду у 83. години. Њена рукописна заоставштина се чува у Народној библиотеци Србије.

Note sur le traducteur

Vladimir Đurić a fait sa licence en langue et en littérature françaises (2010) à la Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade où il a soutenu sa thèse de master (2011) de même que sa thèse de doctorat *L'œuvre littéraire des écrivaines serbes de la première moitié du XX*e *siècle dans le contexte de la littérature et de la culture françaises* (2017). Il se spécialise dans le domaine de la littérature générale et comparée en pratiquant les théories et les méthodes issues de la tradition comparatiste française telles l'imagologie et l'intertextualité.

Depuis l'année 2012, Vladimir Đurić fait partie du projet *Knjizenstvo – théorie et histoire de la littérature féminine en serbe jusqu'à 1915* où il est rédacteur en chef de la base de données. Il a publié plusieurs travaux sur l'œuvre de Jelena J. Dimitrijević dans la revue *Književnstvo* ainsi qu'une monographie, *La liaison française* (2019). Il est maître de conférences au Département de langue et de littérature françaises, à la Faculté de Philosophie de l'Université de Niš.

Белешка о преводиоцу

Владимир Ђурић је докторирао на Филолошком факултету у Београду (2017), где је завршио и основне студије и одбранио дипломски мастер рад на Катедри за француски језик и књижевност. Био је стипендиста Министарства просвете, науке и технолошког развоја (2012–2015). Од 2015. године ради у звању асистента на Департману за француски језик и књижевност Филозофског факултета у Нишу, а од 2019. године у звању доцента. Бави се проучавањем компаративне књижевности, посебно истраживањем српске књижевности коју су писале жене у контексту француске књижевности и савремене француске компаратистике (имагологија, интертекстуалност).

Од 2012. године као стипендиста Министарства учествује у раду пројекта *Књиженство – теорија и историја женске књижевности на српском језику до 1915. године,* а од 2015. године је стални члан пројекта, координатор и уредник базе података. Учествовао је на бројним међународним семинарима, научним скуповима и конференцијама у земљи (Београд, Ниш, Крагујевац, Нови Сад) и иностранству (Париз, Хаг, Познањ, Будимпешта, Скопље). Објављивао је радове у зборницима радова са научно-стручних скупова и у часописима *Филолошки преглед, Књиженство, Липар, Philologia Mediana, Ostium, Прича*. Готово половина објављених радова Владимира Ђурића бави се књижевним делом Јелене Ј. Димитријевић. Објавио је једну књигу под насловом *Француска веза* у издању Академске књиге из Новог Сада (2019).

CIP - Каталогизација у публикацији

Народна библиотека Србије, Београд

821.133.1(497.11)-1

821.133.1(497.11).09-1 Димитријевић Ј.

ДИМИТРИЈЕВИЋ, Јелена Ј., 1862-1945

Au soleil couchant / Yéléna Y. Dimitriyévitch ; [rédactrice Zorica Bečanović Nikolić]; [transcription et traduction Vladimir Đurić] = У сутон / Јелена Ј. Димитријевић ; [транскрипција и превод Владимир Ђурић] ; [уредница Зорица Бечановић Николић]. - Београд : Филолошки факултет Универзитета : Народна библиотека Србије =Belgrade : Faculté de Philologie de l›Université : Bibliothèque nationale de Serbie, 2020 (Beograd : Čigoja štampa). - XI, 273 str. ; 24 cm

Uporedo franc. tekst i srp prevod. - «Књиженство, теорија и историја женске књижевности на српском језику до 1915. године»-> колофон. - Tiraž 240.

- Стр. I-IV: Avant-Propos / Zorica Bečanović Nikolić. - Str. 249- 253: Postface / Vladimir Đurić. - Note sur l›auteure: str. 270. - Note sur le traducteur: str. 272. Napomene i bibliogrfske reference uz tekst. - Библиографија: стр. 269.

ISBN 978-86-6153-631-1 (FF)

а) Димитријевић, Јелена (1862-1945) -- «У сутон»

COBISS.SR-ID 15728393

L'un des buts importants de la monographie *Au Soleil Couchant* (*U suton*) de Jelena J. Dimitrijević est d'éclairer le bilinguisme francophone dans la culture serbe de la première moitié du XXe siècle. Elle représente un pivot inévitable de reconnaissance des identités européennes dans la tradition culturelle serbe, chez le public éduqué, mais également dans l'ensemble de la culture serbe.

Jelena Pilipović, professeure des universités
Faculté de Philologie, Université de Belgrade

Jusqu'à nos jours méconnue, la poésie de Jelena J. Dimitrijević est représentée dans ce livre par le biais de l'époque où elle était écrite, mais en même temps de l'aspect contemporain et de la portée actuelle des relations culturelles franco-serbes.

Dubravka Đurić, professeure des universités
Faculté des Médias et des Communications,
Université Singidunum

Je suis profondément convaincue que le livre *Au Soleil Couchant* (*U suton*), dès sa publication, deviendra un événement scientifique, philologique et poétique sans précédent.

Magdalena Koch, professeure associée
Institut de la Philologie slave
Université „Adam Mickiewicz", Poznan

La monographie bilingue *Au Soleil Couchant* (*U suton*) de Jelena J. Dimitrijević représente une contribution singulière à l'histoire de la littérature serbe ainsi qu'à la philologie et à la textologie serbes. Cette publication est, à la fois, une source importante pour une future analyse littéraire et pour une réception plus large de l'œuvre de Jelena J. Dimitrijević.

Milica Vinaver Ković, maître de conférences
Faculté de Philologie, Université de Belgrade

Le manuscrit du livre *Au Soleil Couchant* (*U suton*) de Jelena J. Dimitrijević, une des plus grandes écrivaines serbes du XXe siècle, comprend sa poésie, à savoir 31 poèmes (1768 vers) en français, rédigés entre 1926 et 1932, en vers libre stylisé, et dont les motifs principaux sont ceux qui dominent son œuvre en prose, notamment ses récits de voyage : l'Orient, la culture française, le féminisme, l'amour, le voyage, l'écriture de soi etc.

Nikola Bjelić, maître de conférences
Faculté de Philosophie, Université de Niš

Монографија *Au Soleil Couchant – У сутон* Јелене Ј. Димитријевић од изузетног је значаја за осветљавање франкофоног билингвизма српске културе у првој половини двадесетог века. Представља незаобилазно упориште за препознавање европских аспеката идентитета у нашој културној традицији, како код образованих појединаца, тако и у српској култури као целини.

Др Јелена Пилиповић, редовна професорка
Филолошког факултета Универзитета у Београду

До сада мало позната поезија Јелене Ј. Димитријевић представљена је у овој књизи из перспективе доба у ком је настајала, али и из савремене визуре и садашњег значаја споне између српске и француске културе.

Др Дубравка Ђурић, редовна професорка
Факултета за медије и комуникације
Универзитета Сингидунум

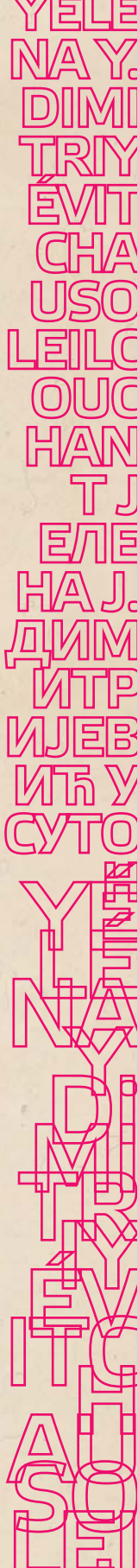
Дубоко сам уверена да ће књига *Au Soleil Couchant – У сутон* постати важан научни, филолошки и песнички догађај чим се обелодани.

Др Магдалена Кох, ванредна професорка,
Институт словенске филологије
Универзитет „Адам Мицкијевич", Познањ

Двојезична монографија *Au Soleil Couchant – У сутон* Јелене Ј. Димитријевић јединствен је допринос српској филологији, текстологији и историји књижевности. Ова публикација је значајан извор за даљу књижевну анализу и ширу читалачку рецепцију Јелене Ј. Димитријевић.

Др Милица Винавер Ковић, доцент Филолошког факултета Универзитета у Београду

Рукопис књиге *Au Soleil Couchant – У сутон* велике српске књижевнице прве половине 20. века Јелене Ј. Димитријевић, обухвата поезију, тачније 31 песму (1768 стихова) на француском језику, насталу у периоду између 1926. и 1932. године, писану у стилизованом слободном стиху, а чији су главни мотиви исти они који су њена преокупација и у прозним и путописним делима: Оријент, француска култура, феминизам, љубав, путовање, аутобиографско и слично.

Др Никола Бјелић, доцент Филозофског факултета Универзитета у Нишу

ISBN 978-86-6153-631-1